SAINT FRANÇOIS DE SALES

ET NOTRE CŒUR DE CHAIR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. Vie héroïque de Guynemer.
La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. Les Derniers Jours du fort de Vaux (9 mars-7 juin 1916).
La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. Les Captifs délivrés (Douaumont-Vaux : 12 octobre-3 novembre 1916).
Trois Tombes. — La Jeunesse nouvelle. — Le Plessis-de-Roye.
(Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

La Bataille devant Souville.
(La Renaissance du Livre, éditeur.)

ROMANS

Yamilé sous les cèdres.
La Vie est un sport.
Ménages d'après guerre.
La Maison.
L'Amour en fuite.
*La Petite Mademoiselle.
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
La Maison morte.
Les Roquevillard.
La Peur de vivre.
L'Ecran brisé.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
Le Lac noir.
Jeanne Michelin.
Une honnête femme.
*La Nouvelle Croisade des enfants.
Le Fantôme de la rue Michel-Ange.
La Vie recommence : La Résurrection de la chair.
La Vie recommence : La Chair et l'esprit.
(Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

ESSAIS DE CRITIQUE

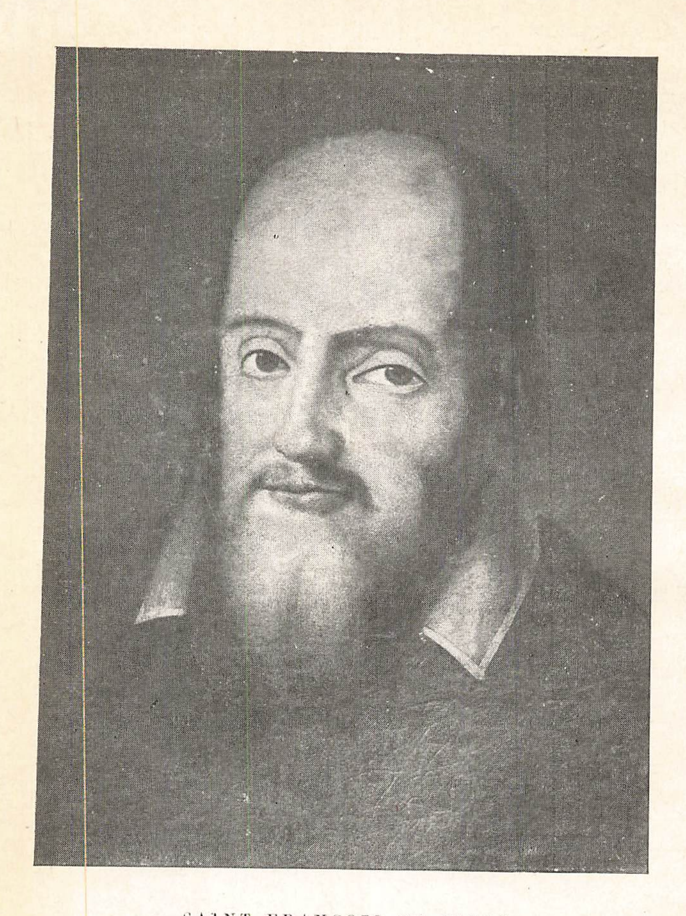
La Jeunesse d'Octave Feuillet.
Jules Lemaître. *Sa vie et son œuvre.*
Les Pierres du foyer.
Sur le Rhin.
La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913. 1913-1919. 1919-1921.) — 5 vol.
Portraits de femmes et d'enfants.
Les Amants d'Annecy, édition de luxe.
Amours du temps passé.
Quelques portraits d'hommes. — Vies intimes.
(Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

Ames modernes. (Perrin et Cie, éditeurs.)
Voici l'heure des âmes. (Beauchesne, éditeur.)
Le Mariage hier et aujourd'hui. (Flammarion éditeur.)
La Glorieuse misère des prêtres. (Bloud et Gay, éditeurs.)

A PARAITRE

La Chartreuse du Reposoir.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1924.



SAINT FRANÇOIS DE SALES

D'après un portrait authentique

Propriété de la famille DENARIÉ-RAYMOND

HENRY BORDEAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

S[T] FRANÇOIS DE SALES
ET
NOTRE CŒUR DE CHAIR

Avec un portrait



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C[ie], IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

A LA *MÉMOIRE*

des

DERNIERS PRÊTRES DE MA FAMILLE :

M. LE CHANOINE *FRÉCHET*,

CURÉ D'ANNECY

† *à Annecy le jour de la fête de Saint François de Sales 1900.*

LE R. P. *ALBERT DU SAINT-SAUVEUR*,

PRIEUR DES CARMES DÉCHAUSSÉS DE PARIS

† *le 14 février 1907 à Marches (Belgique).*

Mgr DERUAZ,

ÉVÊQUE DE FRIBOURG

† *le 26 septembre 1911.*

INTRODUCTION

Saint François de Sales et notre cœur de chair : *je commencerai par une sorte de confession cet ouvrage sur saint François de Sales — ou plutôt, selon les restrictions mêmes de mon titre, sur le saint François de Sales le plus rapproché de nous, c'est-à-dire non le missionnaire, ni l'évêque, ni le fondateur de la Visitation, ni le théologien du* Traité de l'amour de Dieu, *mais l'homme tout simplement, originaire d'un pays, d'une race et d'une famille, appelé par sa vie même à mieux connaître et diriger les âmes, et chargé plus qu'aucun autre d'une humanité dont il n'ignora que les fautes, parce qu'il avait, selon sa propre expression, un cœur de chair. Que le lecteur, toutefois, se rassure : mes péchés ne sont pas plus grands que les siens, et peut-être sont-ils pareils. En voici donc l'aveu : je ne suis pas préparé, ou je suis insuffisamment préparé à lui parler d'un saint. Mais sans doute — et c'est là ce qui me tranquillise — dans ce mouvement accéléré de la vie contemporaine n'est-il pas, lui non plus, préparé à m'entendre sur ce chapitre. Nous mettrons en commun, s'il y consent, ma bonne volonté et sa bienveillance.*

J'ai pris mon temps pour me décider à cette publication. Que ces délais soient comptés au sentiment que j'ai de mon insuffisance! C'est la troisième fois que je reviens à saint François de Sales au cours de ma vie littéraire. Le 10 mars 1908 je publiai dans le Correspondant *une longue étude sur Mme de Charmoisy, la Philothée de l'*Introduction à la vie dévote. *Cette étude, qui fut la dernière lecture d'une mourante particulièrement chère à ma tendresse et qui fut écrite à son instigation, était mon premier contact avec notre saint. Depuis lors, je n'ai jamais abandonné le projet de lui consacrer un ouvrage de commentaires. J'ai repris ce projet en 1912 dans une série de conférences données au Foyer. Après dix ans traversés par la guerre, la Société des conférences est venue me rappeler à l'ordre en me demandant de l'aider à célébrer en public le troisième centenaire de la mort de saint François de Sales. Il y a trois cents ans, en effet, l'évêque d'un petit diocèse de montagnes mourait loin de chez lui, à Lyon (20 décembre 1622) où il était venu chargé d'une mission apostolique. Immédiatement, sans attendre, le monde chrétien et le monde tout court, unis pour une fois, proclamaient qu'un saint les avait quittés. La mort, inattendue et prématurée, achevait ce que cinquante-cinq années avaient édifié jour à jour : le chef-d'œuvre quotidien d'une vie sans étrangeté, sans singularité, sans événements extraordinaires.*

Je n'éprouvai tout d'abord aucun scrupule à accepter l'offre de la Société des conférences. Et même — une confession ne doit-elle pas être complète? — il me semblait dans ma naïveté que ce sujet m'appartenait de droit. Saint François de Sales n'est-il pas mon compatriote? Je suis né dans une maison qui appartint à Mme de Charmoisy et que visitèrent l'évêque de Genève et Mme de Chantal. En Savoie, François de Sales est populaire et même légendaire : tout petits, les enfants le connaissent, se sont rendus en pèlerinage à la forteresse des Allinges où il séjourna, au châtaignier de la Chavanne où il grimpa afin d'échapper à la poursuite des loups. Je le connaissais aussi pour avoir beaucoup fréquenté ses livres et pour avoir ébauché deux fois la paraphrase de sa vie et de sa doctrine. Et puis, Mme de Chantal n'a-t-elle pas dit de lui : « Il se tenait dans le train commun... » S'il se tient dans le train commun, il est aisé de l'y rejoindre. Ce grand saint est de plain-pied avec nous. Pas besoin de nous hausser pour causer avec lui. Il connaît la vie et le monde. Il est souriant, il est indulgent. Il est tout près de nous, il est à nous.

Mais il faut relire le texte de sainte Chantal : « Point de singularité, écrit-elle, point d'action, ni de ces vertus éclatantes qui donnent dans les yeux de ceux qui les regardent et font admirer le vulgaire. Il se tenait dans le train commun, mais d'une manière si divine et

céleste qu'il me semble que rien n'était si admirable en sa vie que cela. » Et plus loin : « Tout était si rangé, si calme, et la lumière de Dieu si claire, qu'il voyait jusqu'aux moindres atomes de ses mouvements. » Et enfin : « Il me semble naïvement que mon Bienheureux Père était une image vivante en laquelle le Fils de Notre-Seigneur était peint; car véritablement l'ordre et l'économie de cette sainte âme étaient tout à fait surnaturels et divins... »

Voilà ce que j'ai compris en lisant ou relisant l'édition complète de ses œuvres en vingt volumes publiée par la Visitation d'Annecy. Il se tient dans le train commun, *et d'habitude on le voit sur le premier échelon de cette échelle de Jacob qui joignait la terre aux cieux, c'est-à-dire à peine un peu plus haut que nous. On s'engage après lui aisément, tant il nous invite avec bonne grâce à l'ascension. Mais, si l'on se retourne, on se sent pris d'un vertige sacré. Alors j'ai reconnu combien j'étais peu qualifié pour oser parler de lui.*

Je voudrais du moins aider à le faire connaître.

Un de ses derniers biographes, mon savant confrère, M. l'abbé Henri Bremond, a constaté qu'il n'avait pas encore exercé toute son influence, ni montré toute son autorité. Trop fleuri et trop clair, il a été mal interprété. Ne l'a-t-on pas appelé le Bernardin de Saint-Pierre de la dévotion? Sainte-Beuve le qualifie

de doux cygne harmonieux *et de* pieux Lamartine. *Huysmans ne parle-t-il pas de sa fadeur, Huysmans à qui sans doute il fallait des saints crispés et tordus dans l'exercice d'une acrobatie mystique? L'extravagance est pour les uns le signe de la force. Pour les autres l'obscurité est le témoignage de la profondeur. Il y a un charlatanisme des cris et des ténèbres, et les auteurs simples et limpides sont très souvent méconnus : on les lit vite et on les lit mal; sous prétexte que leur style n'accroche pas, on les croit superficiels.*

Tout récemment encore, dans un article du Temps, *M. Paul Souday dont l'érudition est cependant fort étendue et approfondie, reprenait à son compte les appréciations de Sainte-Beuve et d'Huysmans : trop de fleurs! Il en tirait même un joli morceau que je cite sans crainte, persuadé que le savant critique reviendra sur son jugement s'il veut bien reprendre la lecture de saint François de Sales et se piquer lui-même aux épines qui se cachent sous ces roses :*

Son plus fameux ouvrage, l'*Introduction à la vie dévote*, écrit-il, commence par une comparaison entre le Saint-Esprit et la bouquetière Glycera. Et tout le livre tient abondamment les promesses de ce début. Ce ne sont que bouquets spirituels, sourires et mignardises, métaphores émollientes et parfumées, miel, et sucre, et confitures. Il ne s'adressait pas à des religieux avancés dans la perfection spirituelle, mais aux gens du monde, qu'il s'agissait

d'orienter dans cette direction sans les effaroucher. Aussi leur fait-il bien des concessions. Il n'est pas de ces curés qui empêchent les paysans de danser : il n'interdit point le bal à sa Philothée, se bornant à lui signaler que sa danse doit être « accommodée de modestie, de dignité et de bonne intention. » Sa spécialité, c'est l'onction, avec des nuances romanesques qui évoquent *l'Astrée* de son ami Honoré d'Urfé. Ce qu'il cède sur l'austérité, il le rattrape en effusions pieuses. Son mysticisme reste, d'ailleurs, accessible et tempéré, sans élans vertigineux à la sainte Thérèse. Et tout cela est d'une extrême gentillesse, d'ailleurs réellement édifiant ; et certes les seigneurs et honnêtes dames de la cour d'Henri IV ou de Louis XIII ne pouvaient que gagner moralement à suivre les préceptes du bon saint. On peut cependant trouver sa dévotion « un peu molle et doucette », et son style enguirlandé paraît à la longue un peu fade. Son autre intime ami, Camus, évêque de Belley, lui disait : « Tout ce que vous touchez devient rose. » Trop de confiseries et d'images douceâtres pour dessus de boîtes à bonbons ! Sainte-Beuve, qui a étudié saint François de Sales avec beaucoup de sympathie — comment n'en aurait-on point pour un homme si doux? — finit néanmoins par parler de « fadaises séraphiques ». Saint François de Sales, fondateur des Visitandines, est l'ancêtre direct des cultes du Sacré-Cœur et de l'Immaculée Conception, des rosiers de Marie, des manuels de piété lénitive et emberlificotée, toute cette camelote de la rue Saint-Sulpice qui exaspérait Huysmans. Ce n'est pas tout à fait sa faute, et son livre à lui reste charmant. Mais un Pascal ou un Bossuet ont des accents plus mâles. »

Combien nous sommes loin de la vérité! Sa discipline est au contraire des plus rudes, sa doctrine dépasse en fermeté celle de Bossuet, son style n'est point travaillé, mais naturellement limpide et porte la trace de ses études poussées loin avec passion. La mesure et l'harmonie seront-elles donc toujours incomprises?

Mais la sainteté, plus encore que le génie, nous dépasse. Parler d'elle, quand on s'en découvre si éloigné, n'est-ce pas manifester une audace immodérée et se parer en quelque sorte d'un manteau qui ne vous saurait convenir? Saint François de Sales, dans sa correspondance, a bien voulu d'avance me rassurer. Il écrivait en effet à la présidente Le Blanc de Mions qui se faisait grief à elle-même de montrer plus de dévotion dans ses paroles que dans sa conduite : « Ce n'est pas être hypocrite de ne pas faire si bien que l'on parle, car Seigneur Dieu! à quoi en serions-nous! Il faudrait donc que je me tusse de peur d'être hypocrite, puisque, si je parlais de la perfection, il s'ensuivrait que je penserais être parfait. Non, certes, ma très chère fille, je ne pense pas être parfait, parlant de la perfection, non plus que je ne pense pas être Italien parlant italien; mais je pense savoir le langage de la perfection, l'ayant appris de ceux avec qui j'ai conversé qui le parlaient. » Excellente mise au point qui réfute ces accusations d'hypocrisie jetées à tort et à travers à ceux

dont le cœur est plus faible que le cerveau et qui du moins n'inventent pas des systèmes pour ennoblir leurs fautes et glorifier leurs erreurs.

Ainsi oserai-je parler italien sans le bien savoir.

Enfin, ce qui achève de me rassurer, c'est l'amitié dont saint François de Sales honora deux de mes confrères dans le roman. Il est vrai que le premier était d'Eglise. Il s'appelait Pierre Camus et il était évêque de Belley. L'évêque de Genève qui l'aimait fort ne le détourna point d'écrire « au goût de ce pauvre monde ». Il supporta même un romancier plus mondain, que dis-je! le romancier à la mode, l'auteur de l'Astrée *où les amours de Céladon étaient subtilement analysées et laissaient prévoir la littérature psychologique du grand siècle, Honoré d'Urfé, tandis qu'il qualifiait de* pestilente *la lecture des Amadis, romans et* autres sottises *remplis des aventures les plus bizarres et les plus extravagantes. Dès lors ne suis-je pas autorisé à supposer qu'il voudra bien tolérer avec sa patience accoutumée l'amitié posthume d'un troisième romancier, son voisin de campagne savoisienne, j'allais dire son* pays, *et même son lointain collègue à cette Académie florimontane qu'il fonda à Annecy trente ou quarante ans avant l'Académie française?...*

H. B.

Paris, juin 1923.

LIVRE PREMIER

LE CŒUR

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

I

PÈLERINAGES SAVOYARDS

Dans toute la Savoie du Nord, des rives du lac Léman à celles du lac d'Annecy, des plaines du Chablais à la muraille de neige qui ferme la vallée de Chamonix, dans les villes et sur les montagnes même, on respire le souvenir de saint François de Sales. Aucun père, aucun prêtre, aucun roi, aucun saint ne fut davantage mêlé aux siens, à sa famille populaire. Toujours sur les chemins, en voiture, à cheval ou à pied, il se laissait aborder par chacun, il ne rebutait personne et, après un examen prudent et sûr, brusquement il s'emparait des cœurs. Sa vertu est demeurée agissante. Les lieux où il a passé ont gardé quelque chose de sacré : tel ce vieux châtaignier qui lui offrit un asile contre les loups et qui est encore vénéré comme un oratoire. Il fait partie de ce fond légendaire dont les premières années s'imprègnent pour le restant des jours. On l'imagine volontiers commandant aux animaux, parlant aux astres et aux éléments. Cependant son langage doré

ne faut point se hâter de les juger : on s'y tromperait. La race est résistante et réservée : comme ses montagnes, elle a de la défense et ne se livre pas du premier coup. On a sa fleur dans un Joseph de Maistre, dans un saint François de Sales. La rudesse paraît dominer chez l'un et la douceur chez l'autre. Or, Joseph de Maistre se révèle dans sa correspondance le plus spirituel et le plus tendre des pères et il n'est pas de direction plus ferme, ni plus vigoureuse, ni plus exigeante que celle de saint François de Sales, sous des dehors de courtoisie et de grâce.

Ce château de Compey est demeuré le château de la famille de Sales depuis la destruction de l'autre qui s'élevait, un peu plus haut, sur une éminence. Il appartient encore aujourd'hui aux derniers descendants de l'un des frères du saint qui le maintiennent pieusement dans leur héritage et qui l'ont décoré de tous les meubles, tableaux et souvenirs d'autrefois. C'est ainsi qu'on y a rassemblé dans une vitrine les reliques de l'évêque de Genève : sa crosse d'argent, ses mitres et les ornements qui l'avaient accompagné au tombeau et qui lui furent retirés quand le cercueil fut ouvert pour la béatification. Dans un salon du rez-de-chaussée, on peut voir un portrait en pied, attribué à Van Dyck, de Louis de Sales, gouverneur d'Annecy, frère du saint. C'est un magnifique reître, droit et

long, bien campé, bien posé, avec une face imposante d'homme de guerre, tout à fait un type de cette noblesse de Savoie dont j'ai connu de superbes exemplaires, un Costa de Beauregard, un du Bourget, un de Saint-Séverin, un de Foras, et dont les Carignan d'avant Victor-Emmanuel offraient d'ailleurs le modèle.

Au salon du second étage, il y a un portrait du saint qui serait peut-être le plus ressemblant après, toutefois, celui de l'hôpital d'Annecy qui fut de toute évidence tiré du modèle vivant. Il le représente le teint coloré, les cheveux passant du châtain au roux, les traits réguliers, comme taillés dans du bois dur, le visage paré d'une sorte de rustique majesté. Le portrait de Turin, que l'on considère comme le meilleur, est plus fade et plus mou. Dans la galerie, on peut admirer de belles tapisseries de Tobie que le saint, dans son enfance, dut plus d'une fois regarder en interprétant leurs scènes.

Enfin, le curieux arbre généalogique dont j'ai parlé, avec la reproduction des deux châteaux, celui de Sales et celui de Compey, se déploie dans le vestibule.

Par un petit sentier montant, pierreux, bordé d'acacias et de noyers, je vais à l'emplacement de l'ancien château de Sales où naquit François. Il avait été bâti sur le point culminant du vallon, proche le Terret aux

contreforts boisés et verdoyants. La perspective sur le Parmelan et sur l'ouverture de la vallée est plus franche et aisée. Une petite chapelle, avec un clocheton, non sans grâce dans sa modestie, s'élève sur le terrain occupé jadis par la chambre où naquit le saint. Une plantation de tilleuls la réunit à la croix de granit qui marque le lieu de la vision dont parlent *la Maison naturelle* et *le Pourpris historique.*

Je trouve dans *la Maison naturelle* et dans un ouvrage du marquis Léon Costa de Beauregard sur le château de Compey le récit d'une très belle scène qui se passa au château de Sales. Ces Compey étaient une illustre maison de Savoie. Après de nombreuses alliances avec la maison de Sales qui était sa voisine rapprochée à Thorens, elle entra en lutte avec elle et la lutte dura trois siècles au bout desquels Philibert de Compey, complètement ruiné et poursuivi par le duc de Savoie, vint se réfugier chez son ennemi Christophe de Sales et c'est là qu'il mourut. Voici comment cette mort est racontée dans *la Maison naturelle* :

« Philibert se trouva réduit à de telles extrémités que pour éviter les arrests de la justice il fut forcé de demander azyle dans le château de Sales, pour y finir ses derniers jours : voiez sans doute un admirable effet de la Providence divine, qui se jouë des choses du monde : les deux personnes les

plus incompatibles, les deux maisons les plus contraires, les deux intérêts les plus opposéz se réünissent dans l'occasion de la mort qui sembloit être la plus capable de les diviser et les éloigner. Philibert de Compey demande l'honneur de mourir dans un château qu'il avait voulu ruiner de toute sa puissance ; Christophe l'y reçut avec toute la bienveillance imaginable, et donna ordre qu'on le servît d'une manière convenable à sa qualité, et l'an 1538, le 29e jour du mois de juillet, étant tombé malade, ce pauvre fugitif voulut au moins avoir la consolation d'aller encore une fois à Thorens *incognito*. Le seigneur de Sales prit soin de l'y faire porter, et après avoir fait son testament, les portes du château fermées pour une plus grande assurance de sa vie et de son honneur ; l'acte dit en ces propres termes, qu'en la présence du noble et puissant seigneur Christophe de Sales, il déclara ses intentions et ses volontez ; après la lecture et la signature de cette note testamentaire, il conjura Christophe de ne le point abandonner, et de permettre qu'il fût derechef transporté dans son château, ce fut là que le bon vieillard lui fit tous les offices d'un véritable amy, estant presque toujours au chevet de son lit, pour soulager son mal et divertir les amertumes de sa tristesse. Le 30, jour de juillet, Philibert de Compey fit une sincère accusation et confession générale de ses péchéz au curé de Thorens, et voulut recevoir le sacré viatique, portes ouvertes. Ce fut là que le prêtre levant en mains la sainte Hostie, en présence d'une grande foule de monde qui fut témoin de ce spectacle de piété chrétienne, le malade haussa la voix, fit ses protestations de foi catholique et apostolique, ro-

maine, demanda pardon à ses ennemiz et s'adressant à Christophe, seigneur de Sales, il dit ces paroles dignes d'être marquées : « En vérité, monsieur, « j'avouë que mon humeur boüillante vous a causé « beaucoup de troubles injustement et que je vous « ay de grandes obligations ; vous m'avez rendu le « bien pour le mal, en m'assistant dans mon extrême « nécessité. Si je mérite que Dieu m'écoute, je le « prie qu'il soit votre récompense ; je prévois bien « que nonobstant toute ma disposition, ma terre « entrera au nombre des vôtres, j'en suis bien aise « et je prie Dieu que cela soit en satisfaction des « torts que mes prédécesseurs et moy avons faits « à vous et aux vôtres ; je vous prie de me par- « donner et d'avoir grand soin de mon âme, quand « je l'auray rendüe. » Cela dit, Philibert reçoit le corps de Jésus-Christ et tous les assistants fondent en larmes, il expira quelques minutes après une préparation si exemplaire et si édifiante. Christophe eut soin de sa pompe funèbre et fit faire de beaux services pour le repos de ce seigneur, dont l'extinction fut la perte de cette ancienne famille. »

N'est-ce pas là une scène toute représentative de ce seizième siècle où les plus audacieux et les plus désordonnés trouvaient dans la mort une occasion de rachat et de grandeur? Ce Christophe de Sales était le grand-père du saint. On voit que celui-ci était de belle race, généreuse et miséricordieuse. Il en devait conduire la vertu mélangée de rudesse à la perfection travaillée et polie.

Quand je redescends du monticule où s'élève

la petite chapelle du souvenir, les ombres lentes du soir montent du fond du val à ma rencontre. Mon guide, le baron de Roussy de Sales qui a pris la suite d'une si haute lignée, me montre une prairie toute tachée d'un grand troupeau de vaches :

— Elles sont, m'explique-t-il, gardées par un sourd-muet. Vous allez voir leur retraite.

En effet, comme le soleil se couche, la porte d'une ferme s'ouvre et une femme lance un appel. Aussitôt, toutes les vaches se précipitent vers l'étable avec un grand bruit de sonnailles. Et le petit berger infirme les suit.

Une paix infinie se répand dans tout le vallon avec le crépuscule. Et je m'emplis les yeux de ce paysage qui fut celui de toute l'enfance de saint François de Sales.

*
* *

Il reste peu de chose du château de la Tuile, au bord du lac d'Annecy, de celui de Brens, en Chablais, qui appartenaient à la famille du saint et que remplirent les jeux du petit François. A Annecy, on suit partout sa trace. Voici la maison Lambert, rue Jean-Jacques-Rousseau, vis-à-vis de la cathédrale : une plaque de marbre mentionne qu'il y vécut de 1602 à 1610. Et voici, rue Sainte-Claire, la maison Favre, une belle construction du seizième siècle que fit bâtir Galois de

Regard, seigneur de Morgenex, évêque de Bagnorea : le président Favre l'avait acquise en 1606 et, quand il fut appelé à Chambéry par ses fonctions judiciaires, il y installa l'évêque qui l'habita de 1610 à sa mort. Là se tinrent les premières séances de l'Académie florimontane. Dans la cour, on montre encore le pavillon ou plutôt la tour carrée où s'enfermait le saint pour écrire le *Traité de l'amour de Dieu*. Mais ses innombrables clients l'y poursuivaient sans miséricorde. Cet hôtel a malheureusement perdu de son caractère à cause des reconstructions et additions entreprises à la suite du morcellement de l'immeuble. Comme on le voit, l'évêque n'avait pas de demeure à lui. Son premier palais épiscopal ne fut qu'un évêché de location : « J'ai du bonheur à penser, écrivait-il, que je n'ai point de maison à moi, et que le maître de mon hôtel peut me mettre dehors quand il voudra : c'est un trait de conformité avec Jésus-Christ mon maître qui n'avait pas où reposer sa tête. Je veux mourir avec la gloire de n'avoir rien à moi, c'est là mon ambition. » N'avoir rien à soi, et laisser à tous un si grand héritage, c'est la plus sublime gloire en effet. Il arriva même que le Sénat de Savoie, par un arrêt de complaisance pour quelque grand seigneur, voulut faire saisir son temporel ; l'évêque n'en fut point ému : « Ah ! répondit-il avec cette tranquillité qui était, chez lui,

le témoignage de la force et qu'on a prise parfois pour de la mollesse, s'ils m'eussent ôté mon temporel, ils m'eussent rendu tout spirituel. Et puis, pensez-vous que mes diocésains m'eussent laissé mourir de faim? J'aurais été, au contraire, plus en peine de refuser que de prendre. Il en est des biens de l'Église comme de la barbe : plus on la rase, plus elle devient épaisse ; ceux qui n'ont rien possèdent tout. »

Voici le portail brisé de l'hôtel de Charmoisy. Et voici encore la maison de la Galerie qui fut le berceau de la Visitation et qui appartient aujourd'hui au couvent de Saint-Joseph. Il y vint souvent, et dans la pauvre petite chapelle où les premières religieuses reçurent le voile de sa main et firent leur première consécration, on voit encore un tableau du temps qui reproduit fidèlement cette scène. Enfin, dans la crypte du nouveau monastère élevé par la Visitation au-dessus de la ville, reposent ses restes mortels à côté de ceux de sainte Chantal.

*
* *

Quand on transféra, au mois d'août 1911, son corps et celui de sainte Jeanne de Chantal, de l'ancien couvent au nouveau qui est bâti sur le Crêt du Maure et domine Annecy, une procession de plus de cent mille pèlerins

accompagna les reliques. Il y avait là deux cardinaux, cinquante évêques ou abbés mitrés, cinq ou six cents prêtres. Mais je retiens surtout l'attitude de cette foule. La procession dura plus de trois heures sous un soleil torride, on était venu de loin, les trains avaient marché toute la nuit, aucun pèlerin n'avait dormi la veille, ne devait fermer l'œil la nuit suivante, et dans le défilé la plupart portaient leurs provisions dans un petit baluchon pour être sûrs de manger après la cérémonie, n'importe où. Deux nuits sans sommeil, une journée entière à passer debout sur ses jambes, la chaleur, la soif, la presse, et par surcroît la difficulté de voir quelque chose : voilà pour l'endurance. Or, parmi ces gens de toutes classes, de tous âges, villageois ou citadins, enfants ou vieillards, il n'y eut pas le moindre désordre : ni un cri, ni une bousculade, ni une plainte, ni une curiosité hâtive. Comme si on l'eût prévu, on n'avait rassemblé aucune force de police. Un tel recueillement et tant de discipline, n'est-ce point un prodige?

Des philosophes, des romanciers ont tenté l'analyse des sentiments collectifs. M. Gustave Le Bon a écrit un traité sur la *Psychologie des foules*, Victor Hugo dans *les Misérables*, Tolstoï dans *Guerre et Paix*, Zola dans *la Débâcle* et dans *Germinal* et combien d'autres après eux, Huysmans dans *les*

Foules de Lourdes, Paul Adam, Rosny, M. Roland Dorgelès récemment dans *Saint-Magloire*, etc., ont tenté de peindre l'être aux mille visages qui compose une nation, une troupe, la vie d'une mine ou d'une usine, une manifestation populaire. Toujours ils ont été amenés à le représenter dans un état d'émotion violente au moment d'une tragédie.

Une foule calme, paisible, qui ne crie pas, qui ne demande rien, qui ne réclame ni pain ni miracle, de quelle force intérieure et générale peut-elle donc être le témoignage? Elle est le témoignage de cette merveilleuse plasticité qui soumet le nombre aux directions individuelles. Un homme qu'on ne voyait pas gouvernait celle-là, obtenait d'elle, sans aucune peine, docilité, sagesse, obéissance. Saint François de Sales, mort depuis trois cents ans, conduisait la foule savoyarde et ce fut un extraordinaire spectacle.

Ainsi la procession qui, durant trois heures, se déroula au-dessus d'Annecy, rien que par son calme, sa dignité, son ordre, rendait hommage à la bienfaisante action de l'évêque. Elle chantait et priait, mais elle emportait prudemment des provisions. Et tous ces petits baluchons bien remplis me font souvenir du souci particulier qu'eut saint François de Sales de relier la religion aux détails et aux nécessités de la vie. N'enseignait-il pas que la meilleure formation de l'âme, ce sont les

petites et humbles vertus, le service des pauvres, la visitation des malades, le soin de la famille avec les œuvres qui en dépendent, et l'utile diligence qui sait chasser la dangereuse oisiveté?

Il est regrettable qu'une relation de ces fêtes salésiennes du mois d'août 1911 n'ait pas été conservée avec une grande abondance de détails pour être rapprochée de la *Relation des cérémonies faites dans la ville d'Annessy à l'occasion de la solennité de la canonisation de saint François de Sales, evesque et prince de Genève, fondateur de l'Institut de la Visitation Sainte-Marie* (*à Grenoble, chez Robert Philippes, imprimeur et libraire, proche le collège des RRpp. Jésuites*, 1666, *avec privilège du Roy*.)

Celle-ci contient en effet de plaisantes descriptions : « ...*De là on se rendit devant l'église de la Visitation dont le clocher, le dessus de la façade, les fenêtres du monastère et l'arc voisin des murailles de la ville estoient garnis de pots à feu, de chandelles et de lanternes figurées des chiffres de Savoye, de leurs Altesses royales, du saint et de la Visitation, avec quantité de hiéroglyphes propres du sujet. Deux colonnes de lumière placées sur les coins de la façade représentaient les deux colonnes lumineuses qui parurent autrefois au saint, elles estoient figurées de rayons, de foudres, d'épées flamboyantes, d'estoiles, de croissants, pour expri-*

mer divers effets du zèle de ce prélat. Sur le plus haut du Tympan estoit un soleil naissant avec cette devise de Cassiodore : Origo ipsa jam gloria est, *qui s'appliquait à la naissance du Petit Prince. Ce soleil, après avoir brillé quelque temps, s'alluma et tomba en étincelles pour représenter le globe de feu qui tomba autrefois sur le saint. On lança quantité de fusées à estoiles et de serpenteaux, des soufflons... etc.* »

Voilà des détails qu'on aime à retrouver dans les boutiques où dorment les vieux bouquins dont le sommeil est lourd de passé.

*
* *

La vénération des gens de campagne a, pour saint François de Sales, précédé celle des villes et celle des lettrés. Les premiers, ils l'ont invoqué comme un saint et ils ont précipité les miracles nécessaires, en les réclamant. Et puisque ni Thonon qu'il a converti, ni Annecy dont il fut l'évêque, ni la Savoie, ni la France ne se pressaient de célébrer la mémoire du glorieux prédécesseur de Bossuet, — et deux fois son prédécesseur, par la vigoureuse clarté de son style, et par la lutte opiniâtre mais toujours courtoise contre les protestants, — une petite paroisse du Chablais, Lullin, décida, il y a quelques années, de lui donner sa statue, et même de la placer très haut, dans un endroit qui lui plairait.

Oh ! l'on ne s'adresserait pas à un grand artiste ! On se contenterait d'une statue à la douzaine, coulée en bronze, dans toute l'horreur de sa banalité, car les ressources étaient modiques. Nos paysans n'ont pas beaucoup d'argent. Ils aiment mieux donner leur sueur et leur peine que retourner leur porte-monnaie. Eh bien ! on leur demanderait leur peine et leur sueur. Le curé qui eut cette idée fut un fier curé. Parmi les fonds communaux se trouvait le sommet d'une montagne, qu'on appelle en patois le Forchet, ce qui signifie la Fourche. Elle a, en effet, avec ses deux pointes séparées par un col, la forme d'une fourche. La vue, de là, est très étendue ; c'est, d'un côté, la riche plaine du Chablais et le lac Léman, bleu comme la Méditerranée, et de l'autre, après des vallées et des chaînes, ce sont les neiges du Mont Blanc.

— Nous le mettrons là-haut.

— Mais, monsieur le curé, il n'y a pas de chemin.

— Nous en ferons un.

On en fit un dans les sapinières et les hauts pâturages. Et un jour de septembre 1898, le saint, un peu ballotté, tiré à la corde, hissé à bout de bras par de robustes gars, fut juché sur le sommet du mont.

La statue du Forchet représente le saint debout, un livre ouvert dans une main et la plume dans l'autre. Si j'étais sculpteur, je le

représenterais tout autrement. Je commencerais par le camper à cheval. Il faut ignorer totalement la vie, pathétique dans son simple effort quotidien, de saint François de Sales, pour faire de lui un écrivain de cabinet, rédigeant à loisir des traités abstraits, et adressant des lettres de direction bien composées à de belles et grandes dames. Il n'y eut pas d'homme d'action supérieur à saint François de Sales. Évêque à trente-cinq ans, il parcourait sans cesse son difficile diocèse, en voiture, à cheval dans les chemins muletiers, à pied quand le cheval ne pouvait plus avancer Il poursuivait les âmes, comme Jésus la brebis égarée dans les buissons. La plume était pour lui une influence, une occasion d'autorité à exercer, comme l'épée l'est pour les capitaines. Ses livres furent écrits comme presque tous les grands livres du dix-septième siècle, non dans un but d'art, mais dans un but pratique, et par pièces et morceaux. L'unité et la force de sa pensée se chargeaient de leur donner de la suite et de l'harmonie. En mourant, il laissa échapper cette plainte : *Je n'ai jamais eu un seul jour entier pour mes chers livres.* Mais, ce jour entier, il l'eût distribué, car il donnait ce qu'il avait de plus précieux, son temps. Ainsi mourut-il, à cinquante-cinq ans, chargé de plus d'œuvres que de jours.

Et je le représenterais la main levée pour

bénir, car ce prêtre si agissant excellait à répandre la paix partout où il passait. Par volonté et énergie intimes, d'un caractère violent il avait fait un caractère ordonné, sûr et calme. Formé à la meilleure école, celle des faits, ce positiviste d'avant le positivisme enseignait l'acceptation, c'est-à-dire la subordination à cette part de circonstances que nous ne pouvons pas modifier. Mais, cette part admise, il enseignait à tirer de la réalité le plus merveilleux parti.

L'originalité de ce monument de la montagne, ce n'est pas la statue, mais le chemin qu'on prend pour l'aller voir.

J'y suis retourné récemment. Le saint y est fort bien. Il domine tout le pays qu'il a ramené au catholicisme, et les ruines du château des Allinges qui fut sa première étape, et les restes du château de Marclaz où il rendait visite à Mme de Charmoisy pour qui il écrivit une part de l'*Introduction à la vie dévote*, et le fameux châtaignier de la Chavanne, et le village de Noyer où, chassé de toutes les maisons, il se réfugia, pour y passer la nuit, dans le four banal. Ce vaste paysage qui l'entoure, jusqu'au massif du Mont Blanc, il le comprit et il l'aima dans sa diversité. Car, là encore, il y aurait un procès à reviser. On attribue généralement à Jean-Jacques Rousseau cet élargissement du sens de la nature qui nous fait la poursuivre jusque dans ses mystérieuses

retraites, ses abîmes, ses solitudes, alors que la société d'autrefois, dit-on, ne la voulait que policée et aimable, subordonnée aux plaisirs de la conversation. Sans doute nos écrivains n'ont jamais consenti, avant le romantisme, à soumettre l'homme à la nature, de quoi il faut les louer : mais, de cette nature, ils ont recueilli les larges soupirs et les conseils de vie intérieure. Mme de Sévigné aimait à se promener seule, jusqu'à des minuits, dans ses allées des Rochers, pour suivre jusqu'au bout le sentiment qui composait le fond de sa vie. Que de vers de Ronsard on pourrait citer après celui-ci :

J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage...

Mais avant eux, frayant la voie, comme un guide dans la neige, aux lyriques de la nature, Jean-Jacques, Byron, Vigny, Lamartine, saint François de Sales, dans sa langue pure comme une eau de source et savoureuse comme un patois, a déjà exprimé l'exaltation que l'homme reçoit, non pas des sommets vaincus — il a dépassé l'orgueil, — mais des immensités immaculées où l'on ne sait plus si l'on est encore sur la terre ou si l'on a quitté les régions qui sont le domaine de l'homme : « J'ai rencontré, écrivait-il de Chamonix à Mme de Chantal, j'ai rencontré Dieu, tout plein de douceur et de suavité, même parmi nos plus hautes et plus âpres montagnes, où

beaucoup d'âmes simples l'adoraient de toute sincérité et vérité, où les chevreuils et les chamois couraient çà et là parmi les effroyables glaces pour annoncer ses louanges. Faute de dévotion je n'entendais que quelques mots de leur langage, mais il me semblait qu'ils disaient de très belles choses. » Le langage de la montagne, il l'a, le premier, entendu. Au lieu d'un hymne de violence et de conquête, il en a fait un chant religieux. Et de la solitude il a composé le sanctuaire du Dieu vivant.

Il fut ainsi l'un de nos premiers poètes en prose, le prédécesseur à distance de ces maîtres savoureux des champs, un immortel Mistral, un Edmond Le Roy qui résume le Périgord dans *Jacquou le Croquant*, un Joseph de Pesquidoux qui dans *Chez nous* célèbre les jeux rustiques de la Gascogne, un de Pomairols, un Charles de Bordeu, un Louis Mercier. Il l'est, parce qu'il a vécu, enfant, près de la terre, comme cet autre grand prosateur du seizième siècle, Jean Bertaut (1), dont on ne connaît guère que les poèmes, rivaux de ceux de Ronsard, tout imprégnés du charme

De cette heure du soir où les terres se taisent,

et chargés de la mélancolie des tendresses brisées et courageuses :

J'ai beaucoup de douleur, mais j'ai bien plus d'amour,

(1) V. *Jean Bertaut*, par Mgr Grente.

en sorte qu'on y entend déjà comme un accent avant-coureur des harmonies lyriques de Lamartine et des plaintes stoïques de Vigny. Comment résisterais-je au plaisir de citer cette page de Jean Bertaut qui s'inspire peut-être, bien qu'elle date de l'époque même de l'*Introduction*, des comparaisons naturelles, plus aisées et plus mystiques, mais non plus pittoresques, de saint François de Sales : « Le bon laboureur déchausse et fume le cep qu'il connaît pour excellent, le met à couvert du froid et prend soigneusement garde que l'ardeur du soleil de midi ne le brûle. Son champ, pareillement, il le laboure à reposée, ou bien, s'il n'endure pas qu'il demeure stérile, il le sème tour à tour de divers grains, afin que cette portée alternative de semences différentes lui soit comme une espèce de relâche... Regarde que bien souvent tout un champ ne porte pas des blés et qu'on voit quelquefois ici les vignobles pencher sur le flanc des collines, là verdoyer les olives, et là rougir les roses. Quelquefois le laboureur, laissant un peu reposer la charrue, plante d'un doigt la racine de quelque fleur, et de ses rudes mains, dont il tourne ses bœufs rétifs entre les vignobles, il presse doucement les tétins de ses vaches et de ses brebis pour en tirer du lait. Toi donc, suivant l'exemple du bon laboureur, ne travaille pas le champ de ton

âme avec des germes perpétuels, comme avec des labourages sans repos. Fais fleurir en tes jardins la rose de chasteté, jointe au lis des belles pensées et que tes violiers soient arrosés par la vive fontaine du sang de notre Sauveur. » La bouquetière Glycera a passé par là.

Mais elle a mieux tressé encore les bouquets de notre saint. Lisez par exemple dans l'*Introduction* ce nocturne qu'éclaire l'eau d'un ruisseau où se reflètent le ciel et les étoiles. Toute la paix des campagnes de Savoie repose en saint François de Sales.

II

LES ENFANCES

La sainteté, comme le génie, a un caractère universel. Mais ses origines participent d'une terre et d'une race. Parce qu'un arbre est monté plus haut, n'est-ce pas le signe que ses racines sont mieux plantées? Je ne commettrai donc pas l'erreur de restreindre saint François de Sales pour en faire un saint régional. Mais je ne suis pas un hagiographe, je n'étudierai ni une vie, ni une œuvre entière : mon dessein est plus limité. Ce que je veux montrer et exalter en saint François de Sales, c'est le cœur de chair.

Chose curieuse : on pourrait commencer de la même façon la biographie de saint François de Sales et celle de Joseph de Maistre. Et, j'y songe, celle aussi de leur compatriote moins célèbre et moins ancien, le marquis Costa de Beauregard. Une famille nombreuse, un père autoritaire, remplissant quelque grande charge publique et apportant dans la vie quotidienne le reflet des intérêts supérieurs et l'habitude de la subordination au

bien du pays ; une mère aumônière, accoutumée à l'administration d'une lourde maison et dont l'activité ménagère venait tempérer la tendresse naturelle ; un château à la campagne, les allées et venues des fermiers, tenanciers, vassaux, clients, solliciteurs ; un contact étroit avec la terre, avec les occupations et les préoccupations rurales ; de la rudesse paysanne et une éducation soignée, un goût affiné et beaucoup d'exercices physiques, les bons conseils de la réalité vus par des yeux d'enfant, cette santé et ce bonheur qui naissent plus naturellement de la simplicité des mœurs et de la demi-liberté laissée sur un vaste domaine où l'on se sent protégé, santé et bonheur qui influeront sur tout le reste de l'existence, voilà ce qu'on rencontre et ce qui, du talent de nos auteurs savoyards, fait la fleur d'une race et d'un sol.

François de Sales, seigneur de Nouvelles, qui fut le père du saint, remplit avec succès d'importantes charges politiques. Il avait un visage agréable, une taille avantageuse, un grand air, du courage, de l'adresse, un caractère chevaleresque, et il réussissait dans ses missions. Un des derniers historiens salésiens, Mgr Picard, raconte qu'en 1559, aux fêtes données en l'honneur du mariage de son frère Louis, il jeta les yeux sur une vertueuse et illustre demoiselle du nom de Françoise

de Sionnaz. Cette jeune fille n'avait encore que sept ou huit ans et, par là, méritait aisément un brevet de vertu. Il l'épousa sept ans plus tard, quand elle avait quinze ans, vingt-sept de moins que lui. L'historien nous assure que jamais alliance ne fut mieux assortie. Je veux bien, sauf l'âge, mais Françoise de Sionnaz était sérieuse et loyale. « Elle avait, dit Mme de Chantal, une âme généreuse et noble, mais pure, innocente et simple, vraie mère et nourrice des pauvres ; elle était modeste, humble et débonnaire envers tous, fort paisible dans sa maison. » A peine mariée, et presque enfant elle-même, elle suppliait Dieu de lui accorder des enfants, et lui consacrait le premier. Elle fait penser à ces vierges primitives qui ont l'air de jouer à la poupée avec l'Enfant Jésus, tant elles sont puériles et candides. On l'imagine volontiers sous les traits de la *Vierge à la soupe au lait* de Gérard David. Elle se serait agenouillée pieusement à tous les oratoires dédiés à Notre-Dame-de-Délivrance, ou plutôt, elle eut souvent l'occasion d'y faire ses dévotions.

La mère de Françoise de Sionnaz, Mme de Chevron-Villette, qui avait l'amour du mariage plus que du mari, car elle se maria quatre fois, lui donna en dot le château de Boisy à la condition que son gendre en porterait le titre. François et Françoise de Boisy,

à défaut du voisinage d'âge, avaient de pareilles croyances et envisageaient pareillement la vie qu'ils subordonnaient au devoir. Il détestait la religion protestante qu'il regardait comme fausse par le fait seul, disait-il, que, sortie naguère du cerveau de quelques hommes sans mœurs, elle était plus jeune que lui de douze ans. Partageant son aversion, sa femme ne voulut jamais accepter de nourrice protestante pour ses enfants. Le premier chagrin de celle-ci fut de ne pouvoir nourrir son premier-né qui devait être notre saint. J'ai entendu un curé de village donner un curieux détail hagiographique sur cette naissance. C'était un excellent prêtre, cher aux pauvres gens, mais qui ne s'embarrassait pas de théologie : — Saint François de Sales, assurait-il, était si pressé d'aimer Dieu qu'il naquit avant terme. — Il est vrai que le saint naquit avant terme, mais je n'eusse pas imaginé à cette précipitation une si noble cause. Mme de Boisy, après lui, en mit douze au monde, et la dernière, la petite Jeanne, naquit trois jours avant l'ordination de l'aîné qui la baptisa pour son premier acte sacerdotal. Celle-ci mourut, toute jeunette, chez Mme de Chantal et l'on sait quelle lettre sublime sa mort inspira à saint François de Sales pour réprimander Mme de Chantal qui avait offert à Dieu sa propre vie en échange de celle de la mourante et pour l'engager à se soumettre

docilement aux décrets de la Providence (1).

Sur l'éducation du saint, je citerai le témoignage du Père de la Rivière, qui raconte son premier péché. A l'âge de cinq ou six ans, il prit une aiguillette de soie à un charpentier du château qui avertit M. de Boisy : « On le fit venir, on l'interrogea du fait, il confessa librement et sans déguiser qu'il l'avait prise, dont il fut châtié sur-le-champ, quoique moins rigoureusement, ainsi qu'on lui fit entendre, parce qu'il avait dit la vérité. Depuis, oncques il ne lui arriva de prendre la moindre chose du monde sans permission, non pas même des fruits... » On ne l'élevait pas comme un enfant d'aujourd'hui dans le coton et parmi les médecins et les médecines ; on ne lui permettait « aucune particularité aux viandes, ni aucune délicatesse au coucher, ni aucune curiosité en ses accoutrements ; et qui plus est, on lui faisait comprendre le plus clairement qu'il était possible la raison de tout ce qu'on exigeait de lui, et répondait-on gracieusement à tous ses petits interrogats, afin que tout doucement non seulement il apprît à être vertueux, mais encore les raisons pour lesquelles on voulait qu'il le fût... » Mais le Père de la Rivière écrit une apologie un peu romanesque et nous donne un saint un peu douceâtre ; il a contribué à répandre sur

(1) V. plus loin, p. 292 et suiv.

l'évêque de Genève une opinion fausse. La marque de saint François de Sales, c'est l'équilibre du cœur et de la raison, de la force et de la douceur, du calme et de l'énergie. Une telle harmonie ne s'obtient que par une volonté disciplinée, tendue vers ce but merveilleux : il eut à dompter sa violence qui lui inspirait des accès de colère, son imagination qui le conduisit une fois jusqu'au désespoir. Il ne fut donc pas l'enfant parfait que peint le Père de la Rivière. Rien n'est plus insipide que ces biographies sans nuances, toutes tournées vers la louange et l'édification au point de cesser d'être vraisemblables. La part de Dieu est grande dans les missions sacrées ; mais dans la préparation il subsiste une part humaine, et l'on désire la voir. Si l'on coupe les ponts entre les saints et le commun des fidèles, comment nous engager à les suivre?

Pour ses études, on l'envoya tout d'abord à La Roche, sous la conduite de son précepteur, qui s'appelait Pierre Batailleur, puis au collège d'Annecy. C'est là qu'un jour de congé, se promenant avec quelques condisciples au bord du Fier, il trouva la journée si belle et si riante l'eau qui courait, qu'enthousiasmé il éprouva le besoin de se mettre à genoux et de répandre le trop-plein de son âme dans une prière. « Mes amis, mes amis, s'écria-t-il, prions, invoquons ensemble ce Dieu si grand et si bon, puisqu'il nous en

donne aujourd'hui le sujet et le loisir. » Le sujet et le loisir, c'est déjà saint François de Sales. Il admire, il s'exalte, il veut exprimer sa gratitude, mais il y a temps pour tout, et il peut y avoir des devoirs plus pressants. Si quelque âme réclame du secours, il ne s'attardera pas dans sa contemplation, dans son action de grâces. A ceux qui le consulteront, il recommandera toujours de remplir leurs devoirs d'état qui se peuvent toujours offrir à Dieu. Déjà cet enfant exerçait autour de lui une heureuse influence. Son père disait à sa mère : « En vérité, madame, il me semble que cet enfant est moins un fils de la nature que de la grâce ; je suis persuadé, par un certain instinct, que Dieu a dessein d'en faire un grand personnage, car sa modestie et sa sagesse m'inspirent, à moi-même, un grand désir de devenir homme de bien, et je ne sais d'où vient ce mouvement. » Plus tard, sa mère dira de lui à Mme de Chantal qu' « étant encore aux petites manchettes, il était prévenu des bénédictions du Ciel et ne respirait que l'amour de Dieu. »

Et déjà, tout menu enfant, il maniait sa petite volonté. Avait-il peur de la nuit? il se forçait à aller au-devant et, peu à peu, s'habituait si bien à l'obscurité qu'il y trouvait du plaisir. « Je me suis tellement affermi, écrira-t-il plus tard à une personne atteinte de la même crainte et qu'il veut rassurer, que les

ténèbres et la solitude de la nuit me sont à délices, à cause de la toute-présence de Dieu, de laquelle on jouit plus à satiété en cette solitude. Les bons anges sont autour de vous comme une compagnie de soldats de garde. Vous êtes sous les ailes de Dieu comme un petit poussin sous les ailes de sa mère : que craignez-vous? »

L'enfant, d'ailleurs, était mis, au château de Thorens, en contact avec les gens qui travaillent et servent. Sa science ne lui venait pas que des livres ; comme ceux qui ont vécu, petits, à la campagne, il recevait l'enseignement des réalités, il apprenait l'importance du temps, la patience, comment on gagne son pain à la sueur de son front, comment il faut, pour administrer, de la fermeté et de la justice. Les meilleures pages du livre que Mgr Picard a consacré à la famille de saint François de Sales sont celles où il nous raconte ses rapports avec les paysans de Thorens ou de Brens, les contrats qu'elle passait avec eux *sur le mur du cimetière, près de la Croix*, et n'est-ce pas un lieu bien choisi pour un contrat, ce voisinage des morts, cette ombre de la croix, faisant souvenir qu'on s'en va nu comme on est venu, et que tout passe, hormis le bien qu'on a fait? C'étaient des amodiations, des prêts de bestiaux, des quittances, des remises pour des redevances. D'autres fois, la scène se passait dans la cui-

sine du château, car la cuisine, dans les maisons du temps jadis, n'était pas cet endroit mystérieux et retiré qu'elle est devenue aujourd'hui, abandonnée même de la maîtresse de maison qui, ne voulant plus y mettre les pieds, mande son maître d'hôtel, inhospitalière et dangereuse comme un laboratoire de chimie dont elle a pris l'aspect froid, net et brillant, et Dieu veuille que la comparaison s'arrête là et qu'il ne s'y pratique pas des mixtures et des combinaisons ! La cuisine jouissait alors de tout son privilège. Elle était grande, haute, aérée. Il y faisait chaud l'hiver, plus que partout ailleurs, car il n'y avait encore ni calorifère, ni chauffage central. On y venait avec plaisir pour y trouver du bien-être. Les ouvriers, les fermiers s'y asseyaient. On y mangeait, on y buvait. Les enfants y jouaient en contrebande. Le maître et la dame s'y arrêtaient, s'informaient des nouvelles. Très souvent les invités la traversaient, et ils pouvaient constater, à la vue des broches et des marmites, à l'odeur aussi, qu'on ne les empoisonnerait pas, tandis qu'aujourd'hui... J'en appelle à tous ceux qui habitent de vieilles maisons ou de vieux châteaux : la cuisine n'est-elle pas une des plus belles pièces, et des plus recommandables, et n'ont-ils jamais été tentés d'y faire la conversation, d'y trinquer avec le journalier ou le facteur, et même d'y déjeuner?

Voulons-nous connaître la cuisine du château de Thorens? *Le Pourpris historique* la décrit par le menu. Elle avait dix-huit pieds de largeur et vingt-quatre de longueur. Elle était éclairée d'une grande croisée et comptait cinq portes, celle de l'entrée, une sur la basse-cour, une sur le poêle, une sur la crédence, une sur la laiterie. « Dans le milieu de la place est une longue et large table de deux gros ais de noyer pour apprêter les viandes et pour les repas des honorables serviteurs et servantes. A l'angle proche de la porte du petit porche est une autre table pour les ouvriers, valets de labourage et petits métayers. A l'angle proche de la crédence sont le lavoir et le râtelier de la vaisselle. La place est pavée de pierres rondes. Le plancher-plafond, fait à l'italienne, avec quantité de clous et de crochets à pendre les salures. » Et notre vieux bouquin d'ajouter avec mélancolie : « Je sais que ces menues descriptions ne sont pas dignes des étrangers, mais je les trouve bonnes pour les domestiques et pour quelques amis éloignés qui, ne pouvant voir la réalité positive, ne sont pas ennuyés d'en voir ou d'en ouïr cette relation assez particulière. En tous cas, on peut tourner les feuillets, et passer à d'autres matières. » Mais non, précisément : on aime la représentation des *réalités positives*.

Le saint commit là son second péché. C'est

donc un lieu historique. Il y entra un jour que le cuisinier retirait du four des petits pâtés. L'enfant, attiré par le fumet, en réclame un et, par malice, l'homme du fourneau le lui fourre brûlant dans la main. Sans doute il va le laisser tomber. Mais la gourmandise l'emporte et, supportant bravement la brûlure, il mange le petit pâté, après quoi il va se faire soigner par sa mère. Je préfère ce brave petit gourmand à l'ange du Père de la Rivière.

M. de Boisy recevait dans sa cuisine les gens à qui il avait affaire. C'étaient des métayers, des fermiers, des ouvriers. Ils venaient payer en argent, en nature, en promesses, ou bien ils réclamaient un service, de la patience, des avantages. Le petit François assista à ces scènes. Il en fit son profit. En l'absence de son mari, Mme de Boisy traitait elle-même. Elle était bonne et généreuse. Saint François de Sales n'oublia jamais, on peut le croire, ces leçons de choses. Il fut indulgent et pitoyable, certes, mais il tint ses comptes en règle, et la preuve, ce sont tous ces contrats que cite Mgr Picard. Il savait qu'en Savoie on est quelquefois mauvais payeur, faute d'argent, et qu'il importe, avec des arrangements réguliers, d'éviter les procès. Il détestait les affaires, les chiffres lui pesaient et il assurait n'y rien entendre, parce que sa charité contrariait les meilleurs comptes, mais il voulait qu'on satisfît à ses obli-

gations ou qu'on en fît remise avec ordre. Ainsi remplit-il strictement son office d'administrateur. Il s'acquittait scrupuleusement de ce qu'il devait à son souverain et n'entendait pas être soupçonné à cet égard. Cette réputation d'équité le fit souvent choisir pour arbitre. Il rendit des jugements dans la cuisine de Thorens et dans son évêché d'Annecy, car il était fort abordable. Et il arriva plus d'une fois, quand il eut parlé, que chacune des parties s'en alla contente, ce que, de mémoire de juge, on n'avait vu. On trouve dans l'*Introduction à la vie dévote* plus d'un reflet de cette connaissance pratique, de cette entente des affaires, notamment dans le chapitre XXXVI de la troisième partie : « Nous accusons pour peu le prochain, y est-il dit, et nous nous en excusons beaucoup ; nous voulons vendre fort cher et acheter à bon marché ; nous voulons que l'on fasse justice en la misère d'autrui et chez nous miséricorde et patience ; nous voulons que l'on prenne en bonne part nos paroles et sommes chatouilleux et douillets en celles d'autrui... » Et plus loin : « En tout nous préférons les riches aux pauvres, quoiqu'ils ne soient ni de meilleure dévotion ni si vertueux ; nous préférons même les mieux vêtus. Nous voulons nos droits exactement et que les autres soient courtois en l'inaction des leurs ; nous gardons notre rang pointilleusement et voulons que

les autres soient humbles et condescendants ; nous nous plaignons aisément du prochain et ne voulons qu'aucun se plaigne de nous ; ce que nous faisons pour autrui nous semble toujours beaucoup, ce qu'il fait pour nous n'est rien, ce nous semble... » Après les constatations, le conseil positif : « Philothée, soyez égale et juste en vos actions : mettez-vous toujours en la place du prochain et le mettez en la vôtre, et ainsi vous jugerez bien : rendez-vous vendeuse en achetant et acheteuse en vendant, et vous vendrez et acheterez justement... »

Des fenêtres à meneaux du château de Thorens il put voir *les pigeons abandonner aux moineaux leurs miettes et se retirer discrètement pour les laisser se repaître.* Sa connaissance de la faune et de la flore, de la vie animale et de la végétale, qui lui inspirera toutes ces comparaisons dont son style est si animé, ne lui vient pas des livres, mais directement de la nature qu'il a eue sous les yeux, quand les yeux tout neufs communiquent mieux avec la fraîcheur des choses.

III

LA JEUNESSE

D'Annecy, M. de Boisy expédia à Paris un fils si bien doué dont il attendait merveilles pour sa race, afin qu'il y complétât ses études. « A Paris, dira plus tard notre saint, j'ai appris plusieurs choses pour plaire à mon père et la théologie pour me plaire à moi-même. » Il s'orientait déjà vers le sacerdoce et fréquentait les églises plus que le monde. Un temps, il attacha quelque importance à la piété extérieure. Rien n'est plus divertissant que la façon dont il le raconte. C'est de l'Anatole France sans perversité, non pas ingénu, mais de cœur simple, de l'Anatole France du *Livre de mon ami* : « Étant à Paris, bien jeune encore, il me prit une idée extrême d'être saint et parfait : je commençai à me mettre dans l'imagination que, pour cela, il fallait que je repliasse ma tête sur mes épaules en disant mes heures, parce qu'un autre écolier qui était vraiment saint le faisait. Je suivis quelque temps cette pratique sans que, pour cela, j'en devinsse plus saint. » Il y renonça,

pour le reste de ses jours. Jamais on ne surprendra chez lui la moindre affectation, le moindre souci des apparences.

C'est durant ces années de jeunesse qu'il connut la pire tentation de sa vie, de toutes les vies, celle du désespoir. Il se figura que Dieu l'abandonnait, que du fond de son abîme il ne pourrait jamais remonter jusqu'à Lui, qu'il ne pourrait être au nombre des élus. Une biographie peu connue, publiée à Paris en 1689 sans nom d'auteur *chez Robert Pepie, rue Saint-Jacques, à l'image Saint-Basile au-dessus la fontaine Saint-Séverin*, qui a le mérite de nous donner une compilation de toutes les vies du saint publiées avant cette date en Italie, raconte de la sorte cette tentation :

Il vivait dans la tranquillité quand le démon vint troubler le repos de son âme. Il luy persuada que toutes les bonnes œuvres luy estoient inutiles, et que Dieu l'avait mis au nombre des réprouvés. Ce jeune homme fut saisi de frayeur, comme si sa damnation eût été certaine, et comme il avait un amour extrême pour Dieu, il mourait de douleur en pensant qu'il était destiné à le haïr éternellement. Les frayeurs de l'Enfer et l'agitation de son esprit le jetèrent en une grande tristesse. Son visage devint abattu; il passait les nuits dans les larmes et à peine avait-il la force de prendre quelque nourriture. Alors il luy vint en pensée que la mère

de Dieu était la dernière consolation des pécheurs désespérez et qu'il devait avoir recours à elle. En effet il alla à Saint-Etienne-des-Grès, et s'étant prosterné devant une image de la Vierge, il luy demanda que puisqu'après sa mort il devait haïr Dieu éternellement, elle luy fist la grâce de l'aimer pendant sa vie, et au même moment cette Mère de douceur le délivra de la tentation et remit la tranquillité dans son âme.

Dans sa déposition pour le procès de canonisation, Mme de Chantal donne la version qu'elle tenait de la bouche même du saint. Elle est plus précise :

Ce bienheureux me racontait une fois, pour me fortifier en quelque trouble que j'avais, qu'étant écolier à Paris, il tomba dans de grandes tentations et d'extrêmes angoisses d'esprit, il lui semblait absolument qu'il était réprouvé et qu'il n'y avait point de salut pour lui, ce qui le faisait transir... Nonobstant l'excès de cette souffrance, il eut toujours au fond de son esprit la résolution d'aimer et de servir Dieu de toutes ses forces durant sa vie, et avec d'autant plus d'affection et de fidélité qu'il lui semblait qu'il n'en aurait pas le pouvoir pour l'éternité. Cette peine lui demeura trois semaines pour le moins ou environ six, avec une telle violence qu'il perdit l'appétit et le sommeil et devint maigre et jaune comme de la

cire. Or, le jour qu'il plut à la divine Providence de le délivrer, comme il passait devant une église, il alla se mettre devant un autel de Notre-Dame où il trouva l'oraison Memorare *collée sur une planche. Il la dit tout du long; ensuite il se leva et au même instant il se trouva parfaitement et entièrement guéri, et il lui sembla que son mal était tombé comme une écaille de lèpre.*

M. l'abbé de Baudry dans son *Véritable esprit de saint François de Sales* et M. l'abbé Bremond dans son *Histoire du sentiment religieux* attachent une grande importance à cette crise de désespoir qui s'achève dans un soudain transport de confiance et dans la paix recouvrée. Pour être moins dramatique, moins ramassée dans la pensée, moins puissante dans l'élan d'adoration, que la nuit de Pascal, elle n'en a peut-être que plus d'intérêt intellectuel. Elle sera le point de départ d'une doctrine de confiance et d'amour. « Représentons-nous, écrit M. l'abbé Bremond, ce jeune étudiant, pieux, timoré, au moment où lui est proposée pour la première fois la doctrine attribuée au maître des maîtres, à saint Thomas, sur la prédestination. Il apprend ce que peut-être il craignait confusément déjà, il apprend que certaines âmes sont créées à la seule fin de faire éclater infailliblement la justice divine par une éter-

nité de souffrances ; système toujours affolant — je le vois ainsi du moins — mais deux fois plus encore pour cette intelligence d'un tour concret et réaliste, pour cette âme scrupuleuse, tourmentée par les tentations ordinaires à cet âge, et qui n'avait déjà que trop de pente à se ranger elle-même parmi les prédestinés à l'enfer... »

Il se voit perdu. Il entre, mourant au courage et à l'espoir, à Saint-Étienne-des-Grès. Il prie la Vierge. Il accepte, il s'offre en victime expiatoire à la terrible volonté de Dieu, pourvu qu'il lui soit permis, vivant, de l'aimer. Du coup il retrouve le calme, la confiance, la paix. Il est sauvé. Dans la protestation de foi en Dieu qu'il rédige le soir même de sa libération, ou plus tard, il traduit ainsi la voix qu'il entendit : « Puisque tu as bien voulu servir à faire éclater ma perfection en te sacrifiant toi-même s'il le fallait, quoiqu'il n'y eût en cela qu'une médiocre gloire pour moi, qui n'aspire pas à perdre, mais à sauver les hommes, je te constituerai dans un éternel bonheur, pour que tu chantes mes louanges, seule gloire qui m'est chère. » *Moi qui n'aspire pas à perdre, mais à sauver les hommes* : retenons cette parole. Elle est à la base de toute la doctrine de saint François de Sales. Il veut, à cet exemple, construire et non détruire. « Précieuse relique, dit encore M. Bremond de la protestation, moins hale-

tante, moins passionnante que l'amulette de Pascal, mais d'une richesse doctrinale bien supérieure. »

L'*amulette* de Pascal, c'est, comme le dit M. Victor Giraud, l'un de nos meilleurs pascaliens avec M. Fortunat Strowski et aussi M. Jacques Chevalier, le professeur de Grenoble, « le brûlant souvenir d'une nuit d'extase », cette fameuse nuit du 23 novembre 1654 où Pascal sent tomber sur lui la certitude comme les langues de feu sur les Apôtres le jour de la Pentecôte. François de Sales n'a que l'eau pure de ses larmes, mais le ciel s'y reflète.

Quand il sortit de cette affreuse inquiétude qui faillit l'emporter corps et âme, il aperçut mieux l'immense acheminement de l'humanité, non vers la mort, mais vers la vie. Il se défiera des scrupules qui diminuent, des indécisions qui paralysent. Et du catholicisme il fera le réservoir de la force et de la consolation dans toutes les épreuves, dans toutes les péripéties des jours. Saint Vincent de Paul dira de lui plus tard qu'il suivit « pas à pas l'adorable Providence. » Dès lors il s'abandonna aux directions divines et trouva dans cet abandon la plénitude de sa volonté.

Cette volonté, il la dresse, il la dompte, il la centuple par les exercices, les règlements et les examens de conscience. « On se mire avant que de sortir ; nul ne fait l'examen de sa

conscience. » Dès cette date, il s'impose un contrôle minutieux sur l'emploi de son temps. De chaque journée il tire le maximum de rendement, et sa plus grande charité sera peut-être de laisser chacun s'emparer de ce temps dont il sait l'importance, car il s'imposera de ne jamais fermer sa porte à personne, ni d'abréger une visite qu'il recevra. A tous ces pauvres de l'esprit ou du cœur il distribuera ses minutes comptées, non sans les avoir dorées de sa parole, de ses exhortations et de sa patience.

*
* *

Après six années d'études à Paris, il rentra en Savoie. Il avait alors dix-huit ans. Pour compléter son éducation, son père l'envoya s'instruire des lois et du droit à Padoue. Là, ses camarades complotèrent de mettre un terme à une vertu qui, pour être modeste et aimable, les scandalisait « à un âge si vif, dit le vieux chroniqueur, et dans un pays si dangereux où le libertinage semble entrer dans le caractère de l'honnête homme. » Ils s'abouchèrent avec une fameuse courtisane venue de Naples et, l'informant qu'ils lui voulaient amener un de leurs amis, ils la prièrent « de se servir de tout ce qu'elle avait de plus tendre pour toucher son cœur. » Puis, trompant le jeune comte de Sales en l'invitant à venir voir avec eux un jurisconsulte célèbre de

passage dans la ville, ils le conduisent dans l'hôtel où les reçoit cette femme « avec tous les agréments d'une jeune personne qui ne songe qu'à plaire à tout le monde. » On la fait passer pour la fille de l'homme de loi, chargée de leur faire accueil pendant que le père est occupé avec des seigneurs d'importance. Les jeunes gens s'éclipsent peu à peu sous divers prétextes, et François, demeuré seul avec elle, veut remettre l'entretien avec le Docteur à une autre fois. « La courtisane le pria d'un ton modeste de demeurer encore un peu de temps et, comme elle était instruite de sa vertu, et qu'elle le vit dans le trouble, elle tâcha de le rassurer par la même modestie qu'elle avait toujours affectée. Mais quelques moments après, levant les yeux sur lui avec plus de liberté, elle commença à lui découvrir son mauvais dessein. » Or il avait déjà si grand air dans son calme et sa dignité qu'elle fut confondue et perdit tous ses moyens de séduction. Il n'eut aucune difficulté à se retirer avec politesse.

La tentation sensuelle ne joua pas dans la jeunesse de saint François de Sales un rôle aussi dangereux que l'angoisse intellectuelle. Son observation et sa clairvoyance, et aussi son usage du monde, lui permirent d'éviter les manœuvres féminines les plus savantes et les plus perfides. Une princesse italienne qui le poursuivit,«touchée de sa bonne mine»,

et le fit suivre pour le guetter et lui plaire, échoua tout aussi lamentablement. Sa prudence et ses précautions ne le mirent jamais à l'abri de ces enragées et toute sa vie il y dut prendre garde. Cependant il ne fut jamais soupçonné, sauf une fois, en des circonstances qui ne font pas honneur au duc de Nemours, son suzerain, et que je raconterai.

A Padoue les mortifications qu'il s'imposa pour se contraindre à la vertu — le cilice et le jeûne — l'amenèrent à un état de faiblesse qui fit craindre pour ses jours. Envisageant sa fin, il donna par testament son corps aux médecins pour en faire l'autopsie, « afin que n'ayant rendu aucun service au public pendant sa vie, on pût tirer quelque utilité de sa mort. » Ainsi pensait-il aider aux découvertes anatomiques.

Ses études — lettres, sciences, droit, théologie — furent poussées très loin. Pour bien écrire il se mit à l'école de Montaigne, et l'art du style, il l'apprit alors. Ses critiques ont accoutumé de le représenter comme un écrivain attentif, minutieux, surveillant ses phrases, sensible à l'effet, enjolivant, amenuisant ses comparaisons, faisant joli et aimable, saupoudrant ses périodes du sucre de ses métaphores. Rien n'est plus faux. Récemment encore, M. Francis Vincent étudiait dans une thèse de doctorat *le travail du style chez saint François de Sales* d'après

les corrections faites sur l'*Introduction à la vie dévote*, et regrettait de n'avoir pas retrouvé les brouillons. Rassurons-le : il n'y eut probablement pas de brouillons. L'*Introduction* n'est tout d'abord qu'un recueil de lettres de direction adressées à Mme de Charmoisy et à d'autres dames, qu'il dispose et arrange en traité. Il les revoit d'édition en édition, parce qu'il est en effet un excellent écrivain, et qu'un excellent écrivain n'est jamais satisfait de lui-même, mais ce sont toujours des corrections rapides et de peu d'importance, et comme on en fait à la hâte sur des épreuves. M. Abel Hermant, je crois, observait que le travail du style ne modifie pas le style essentiellement : on perfectionne, mais déjà l'on écrit bien ou mal du premier jet, et les premiers textes de Chateaubriand et de Flaubert sont, comme les derniers, du Chateaubriand et du Flaubert.

Les paroles, écrira plus tard saint François de Sales, « doivent être simples sans être frisées, la conduite doit être simple et à la grosse mode. » Quoi qu'il y paraisse, il est, au contraire, en réaction contre le style enrubanné de son temps. Dans la biographie que j'ai déjà citée, je découpe ce passage assez significatif :

François de Sales veut que le prédicateur évite un certain arrangement de discours qui

sent l'éloquence mondaine, qu'il parle simplement, sans artifice, au moins étudié, que ses paroles soient enflammées non par des cris et des agitations de corps, mais par l'affection intérieure, qu'il ne tâche à plaire à ses auditeurs que par la force de ses raisons,... qu'il évite tous les jeux de mots, et ces interprétations particulières qu'on donne aux paroles de l'Écriture pour faire briller son esprit... Un sermon est excellent, dit-il, quand les auditeurs en sortent muets, en se regardant sans rien dire, et qu'au lieu de louer le prédicateur, ils ne pensent qu'à la peinture qu'il leur a faite de leurs désordres, et à la nécessité qu'ils ont de changer de vie.

Tous ses livres, comme d'ailleurs tous les grands livres du dix-septième siècle, ont été composés, non dans un but d'art, ni même de théorie abstraite, mais dans un but déterminé, les *Controverses* et l'*Étendard de la Sainte-Croix* pour ses missions en pays protestant — et il aurait, dit-il, donner sa vie pour racheter Genève — l'*Introduction à la vie dévote* pour la direction des âmes, dans le mariage et la vie du monde, le *Traité de l'amour de Dieu* pour les Visitandines. Et ils ont été écrits au jour le jour, en marchant, à dos de mulet, le soir, au retour, dans son évêché où l'on entrait et d'où l'on sortait comme dans un moulin, et par pièces et mor-

ceaux juxtaposés où l'unité de sa pensée cousait l'un à l'autre les chapitres. Jamais écrivain ne ressembla si peu à un homme de cabinet. Mais il connaissait le latin et tous les secrets de sa langue maternelle qui se parlait très bien en Savoie. « La Savoie, constatera Sainte-Beuve plus de deux siècles plus tard, est un des pays voisins de la France où l'on parle le mieux le français, où on le parle avec le plus de simplicité, de clarté et de naturel. » Le premier grammairien français sera un Savoyard, Vaugelas, fils du président Favre. Le patois avait révélé à notre saint le goût des expressions savoureuses et colorées. La pureté et le pittoresque, c'est tout le secret de son parler. Ajoutez-y la clarté et la bonne humeur. Quand il définit la beauté dans son *Traité de l'amour de Dieu*, il met au nombre de ses attributs la splendeur et la clarté, mais il y ajoute la bonne grâce, « laquelle, outre la convenance des parties parfaites qui fait la beauté, ajoute la convenance des mouvements, gestes et actions, qui est comme l'âme de la beauté des choses vivantes. » Cette bonne grâce, âme de la beauté des choses vivantes, donne précisément à son style cette souplesse qui le fait paraître comme en perpétuel mouvement. Il s'est rendu compte de très bonne heure que bien écrire est un des plus sûrs moyens d'action, puisqu'on écrit pour être lu. Ce n'est

pas autre chose pour lui que le perfectionnement d'un moyen d'agir. Mais il est arrivé à écrire naturellement bien, aussi vite que tant d'autres écrivent mal quoi qu'ils fassent. Sa phrase n'est ni travaillée ni surveillée. Elle est la même dans ses lettres et dans ses ouvrages, et passe d'ailleurs des unes aux autres. L'élégance peut être si habituelle qu'elle cesse d'être acquise et fait partie de notre nature. Il exerçait son influence pour la gloire de Dieu, mais il n'y a pas trace chez lui de vanité littéraire. Prêchant à Paris, au cours de sa carrière, il eut à prononcer un panégyrique de saint Martin et beaucoup de monde y était venu, non pour saint Martin, mais pour la réputation du prédicateur. Il s'en aperçut, et se borna à une énumération des mérites du saint où il s'appliqua à ne rien mettre de sa manière. Quand il distinguait un effet dans la phrase qu'il allait prononcer, il le coupait, afin que ses auditeurs ne fussent pas tentés de substituer le sermonnaire au sermon. Et dans ses missions en Chablais, il prêchait pour deux ou trois paysans avec le soin qu'il aurait mis à enseigner une foule. Un ministre protestant fut même converti par cette humilité. Il rapporta au saint « qu'étant venu « à l'église dès qu'il avait entendu sonner le « sermon, et n'y ayant trouvé que quelques « pauvres paysans, il avait dit dans son « cœur : « Si monsieur le prévôt ne prêche

que pour Dieu, il fera tout de même son instruction ; mais, s'il prêche pour sa propre gloire, il dédaignera un si petit auditoire, il ne prêchera point, et ce me sera une preuve qu'il n'est qu'un charlatan qui débite des mensonges ; qu'en conséquence, il avait été très édifié de le voir prêcher avec le même zèle que s'il avait eu le plus brillant auditoire... »

*
* *

L'Université de Padoue était renommée. Le jeune François de Sales, après deux ans d'études, y fut reçu docteur. L'original des lettres patentes de son doctorat est aux archives du château de Thorens. On y trouve un peu d'emphase italienne, mais l'emphase italienne a de la fantaisie et de l'agrément : « L'ancienne et illustre ville de Padoue, y est-il dit, n'élève au rang suréminent de docteur qu'après qu'on l'a mérité par beaucoup de veilles et de longs travaux, et qu'on en a été jugé digne par un examen rigoureux dans une lutte honorable et difficile. » Voilà une déclaration qui, sur un diplôme, devait réjouir les pères et les mères des jeunes docteurs.

Notre docteur se hâta de revenir en Savoie, et je laisse à penser l'accueil qu'il reçut au château de la Thuile, sur les bords du lac

d'Annecy, où résidaient alors ses parents. Il était resté si longtemps sans les voir : en ce temps-là, aucun sentimentalisme n'entrait en ligne de compte pour l'éducation, on faisait ce qu'il fallait, et à la garde de Dieu. M. de Boisy fondait sur son fils aîné les plus hautes espérances. Il le voyait jetant sur sa race un lustre nouveau. Il pensait le faire entrer au Sénat de Savoie par le fait de ses fortes études juridiques, et il lui avait choisi une charmante fiancée, Françoise Suchet, fille unique du seigneur de Veigy, destinée à recueillir un héritage considérable. François apprenait avec tristesse ces projets grandioses. Il ne voulait être ni sénateur ni marié, seulement un serviteur de Dieu. Pour obéir à son père, il alla tout de même à Sallanches voir la demoiselle, mais il oublia de la regarder. « Elle mérite un meilleur parti que le mien », assura-t-il en revenant. Puis, certain de sa vocation, il en fit part à son père. C'était pour M. de Boisy un rude coup, et il fallait un certain courage pour le lui asséner en face. Il n'avait rien négligé pour ce garçon, l'entretenant à Paris, à Padoue, pour le bien éduquer, et au dernier moment toute cette belle entreprise qui avait eu pour but l'avenir de la famille s'écroulait. Imaginez la tristesse du fils aimant, peut-être sa crainte, en allant au-devant de l'affront, de la colère paternels. C'était, dans la famille d'autrefois,

un terrible conflit. Bernard de Menthon, contraint au mariage, avait dû se jeter par la fenêtre la veille même des noces. Et cependant, tout se passa tranquillement. M. de Boisy était un gentilhomme fier de son nom, mais un bon catholique. Il s'inclina, lui, le père, devant la volonté du fils, et même il le bénit. C'est là un trait dont il importe de mesurer la grandeur en nous souvenant des légitimes espérances que toute une race pouvait fonder sur l'avenir de François. Quant à la mère, elle lui avait déjà préparé une soutane en secret.

On le nomma prévôt du chapitre de Saint-Pierre. M. de Boisy essaya encore, pour l'importance de sa maison, de lui faire accepter en même temps la charge de sénateur. Mais, avec cette douceur qui cachait la plus grande fermeté, le jeune prévôt refusa en alléguant qu'on ne servait pas deux maîtres et que le sien lui suffisait. Belle réponse à rappeler à tous ces prêtres qui courent aujourd'hui la pretantaine sous prétexte de politique, de littérature ou de sociologie. Il fit son premier sermon sur la présence réelle dans l'Eucharistie, et dès ce premier sermon il s'appliqua à ne chercher que le bien des âmes et non des succès d'orateur. Il voulait être compris de tous ; il fut simple, clair, touchant, cordial, et tout de suite il exerça une influence profonde. On venait de partout pour l'entendre. Il con-

vainquait les incroyants, il enflammait les tièdes, il raffermissait les incertains. Seul, M. de Boisy n'était pas content. Il estimait que son fils se prodiguait trop, et commettait le tort de parler comme tout le monde, non avec l'obscurité et la grandiloquence auxquelles un docteur a droit. Saint François de Sales a raconté lui-même ce malentendu dans une lettre ravissante adressée à son ami, Mgr Camus, évêque de Belley : « J'avais, dit-il, le meilleur père du monde, mais qui avait passé une grande partie de sa vie à la cour et à la guerre, dont il savait mieux les maximes que celles de la théologie. Pendant que j'étais prévôt, je prêchais en toute occasion, tant à la cathédrale que dans les paroisses et jusque dans les moindres confréries. Mon bon père, entendant sonner le sermon, demandait qui prêchait ; on lui disait : « Qui serait-ce, sinon votre fils? » Un jour il me prit à part et me dit : « Prévôt, tu prêches trop souvent ; j'entends, même en des jours ouvriers, sonner le sermon... De notre temps, il n'en était pas ainsi, les prédicateurs étaient bien plus rares ; mais aussi quelles prédications ! Dieu le sait : elles étaient doctes, bien étudiées ; on disait des merveilles ; on alléguait plus de latin et de grec en une que tu ne fais en dix ; tout le monde en était ravi et édifié, on y courait à grosses troupes... Maintenant, tu rends cet exer-

cice si commun qu'on n'en fait plus de cas, et on n'a plus autant d'estime de toi... » Le prévôt sourit à cette remontrance et n'en continua pas moins de donner sa parole à tous. Son père y vint, et bientôt le prit pour confesseur.

IV

LA VOCATION

La forteresse des Allinges, bâtie sur une colline d'où l'on découvre toute la plaine fertile et joyeuse du Chablais et la courbe allongée du lac Léman que creusent les pointes d'Yvoire et de Ripaille, n'est plus aujourd'hui qu'une ruine dont les pans de mur à demi écroulés font sur l'horizon un dessin romantique. Là, deux pèlerins, un soir du 14 ou du 15 septembre 1594, vinrent se réfugier. C'étaient François et Louis de Sales. Contre le gré de leur père, sans argent, sans ressources, ils étaient partis d'Annecy pour aller évangéliser le Chablais qui appartenait alors aux protestants. Le lendemain matin, le gouverneur, baron d'Hermance, les conduisit sur la terrasse pour leur faire admirer la vue. François, comptant les villages, répandit des larmes en songeant à toutes ces âmes que Dieu le chargeait de rappeler à lui. Et le gouverneur était fort étonné, ne comprenant pas cette émotion.

Je me suis souvent arrêté sur cette terrasse

qui est suspendue comme un balcon au-dessus du paysage. On cherche sur le gazon la trace des pas de saint François de Sales, tant son souvenir est là vivant. C'est l'étape nouvelle. Jusque-là il s'est préparé. Maintenant sa vocation le conduit. Je crois que de cette terrasse, ce matin d'automne, il prit son vol. Mais personne ne se douta de ses ailes.

Il sera le saint qui travaille sur place, parmi les siens, et que l'on peut croire familial et local quand sa vertu se donne au monde. On a bien du mal à croire à la sainteté de celui qu'on a vu tout petit et toujours connu, et qui n'a rien d'étrange : un saint, n'est-ce pas, ne doit ressembler à personne et cela se doit savoir. Souvenons-nous de l'Évangile : *Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reçu...*

Il ne voulut jamais quitter son pays et il eut toujours une prédilection pour son village natal et pour sa famille. Car il devait ressentir toutes les affections légitimes pour en mieux offrir le sacrifice. Il se fit sacrer évêque à Thorens, et Thorens se joncha pour lui de branches et de fleurs.

A Thorens il avait joué avec les enfants du village, et il parlait leur patois. Plus tard, ce patois lui donna accès auprès de bien des paysans fermés et verrouillés pour les autres. Il eut toujours du goût pour les simples gens de campagne. Quand ces cœurs francs se

mêlent d'être nobles et généreux, ils dépassent vite les cœurs compliqués des villes. Son entourage était surpris de l'intérêt qu'il prenait aux conversations rustiques. Pour un peu, il lui aurait reproché de tels colloques comme du temps perdu. « Ces petites gens, expliquait-il, ont besoin d'être écoutées et aidées dans leurs affaires autant que les grands dans les leurs : si une chose de rien trouble une âme, il ne faut pas laisser pour cela de la consoler. Les petites affaires en sont de grandes pour les pauvres ; et d'ailleurs ce n'est pas une petite affaire que de consoler une âme que Jésus-Christ a rachetée de son sang. »

Ainsi utilisa-t-il pour le service divin le sens de son pays et la rusticité de son enfance. Ainsi utilisera-t-il, pour comprendre et consoler, les affections de famille. Il fallait bien que son cœur fût ouvert pour qu'il reçût ensuite les blessures de tous les cœurs et offrît à Dieu ce sanglant holocauste. Au château de Thorens, où il venait faire chaque année une retraite de quelques jours, l'harmonie était parfaite. Plusieurs ménages de ses frères y vivaient ensemble patriarcalement, et l'on s'y entendait à merveille. « En vérité, écrira-t-il de là à Mme de Chantal, vous auriez du plaisir à voir un si étroit accord parmi des choses qui sont à l'ordinaire si discordantes : belle-mère, belle-fille, belle-

sœur, frères et beaux-frères. » Lui-même contribuait à cet accord. Mais il en avait surpris, tout enfant, le désir sur le visage de sa bonne mère, de son père qui exerçait sans barguigner son autorité paternelle.

La mort de ce père fut son premier deuil. Il l'apprit d'un messager brutal au moment de monter en chaire. Malgré cette nouvelle il y monta, et selon son habitude il prêcha sur l'Évangile du jour. C'étaient la mort et la résurrection de Lazare. Nul ne se douta jusqu'à la fin du coup qui l'atteignait. Mais à la fin, il en fit part à ses auditeurs et leur demanda leurs prières. Car il redoutait l'orgueil du stoïcisme et ne voulait pas cacher son cœur de chair. Ayant rempli son devoir, il s'abandonnait à sa douleur filiale.

L'acceptation de la séparation et de la mort est assez générale en ce temps-là, dans une société façonnée par la force religieuse. Le père de François de Sales, quand il se sait perdu, reprend tout à coup sa vigueur d'âme. Tous ces gens qui pleurent autour de son lit l'impatientent. Il appelle un de ses fils, Gallois : « Fais retirer toutes ces femmes, lui dit-il, lève-moi et donne-moi mes armes : il n'est pas digne d'un militaire accoutumé à braver la mort sur les champs de bataille de mourir sur son lit en présence de femmes éplorées. »

Il y a quelques années, le général de Sonnaz,

d'une vieille famille de Savoie, et qui occupa des commandements importants en Italie, donna ce spectacle en face de la mort. Il se fit revêtir de son uniforme et apporter une coupe de champagne, il leva son verre en l'honneur du roi et retomba. S'il est vrai, comme dit Gœthe, que nous ne mourons que par l'infirmité de notre volonté, voilà des vieillards qui ont dû faire reculer la mort.

Mais il y a là un peu de parade, et le service de Dieu exige plus de simplicité dans l'acceptation. Le père de François, lui, renonça à son projet et réclama un crucifix. Il bénit ses enfants rassemblés et leur recommanda de respecter François comme leur nouveau père. Après quoi, il consentit à mourir (5 avril 1601).

Un journal, avant la guerre, ouvrit une enquête auprès des médecins, pour leur demander si un malade condamné devait être prévenu de sa fin prochaine. Tous, sauf un, prescrivirent le mensonge comme un devoir d'humanité. « Les hommes, avait dit Pascal, n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser : c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. » Seul, un Anglais, du service des Indes, qui avait vécu aux armées et dans les épidémies, osa proclamer au milieu du troupeau de ses collègues bêlant à la peur : « Une

expérience de plus de soixante années me fait vous déclarer très nettement : *Je n'admets pas que la mort surprenne un malade sans qu'il en ait été informé.* »

C'est l'idée chrétienne. La mort peut être l'ascension finale ou le rachat. Le temps ne se mesure pas : un instant peut contenir l'éternité. Et la pensée ne vient même pas, en ce temps-là, qu'on puisse cacher à un homme mortel qu'il va mourir. Transportons-nous en Bourgogne, dans la famille de sainte Jeanne de Chantal. Nous y retrouvons les mêmes habitudes de courage chrétien. Son grand-père, homme d'une grande politesse, se sentant frappé, à soixante-quinze ans, se fait hisser sur une mule, va lui-même annoncer sa fin à ses parents et leur dire adieu, rentre chez lui, reçoit les sacrements, entend une messe et prend congé. Son père, le président Frémyot, n'est pas moins admirable. Quand Jeanne le quitte définitivement pour suivre sa vocation qui l'appelait à fonder la Visitation : « Allez donc, ma chère fille, lui dit-il, où Dieu vous appelle. S'il arrivait que je ne vous visse plus en ce monde, je mourrai content de vous savoir en la maison de Dieu, et je suis sûr que vous soutiendrez par vos prières la vieillesse d'un père qui vous permet ce départ... » Il va s'attendrir, mais, d'un effort, il se reconquiert : « Arrêtons le cours de nos larmes, pour faire plus d'honneur à la sainte volonté

de Dieu, et afin que le monde ne s'imagine pas que notre constance est ébranlée. »

Un demi-siècle plus tard, Jacqueline Pascal, la future sœur Sainte-Euphémie, quitte la maison paternelle pour le cloître avec la même volonté de courage. « Elle se leva, s'habilla et s'en alla, raconte sa sœur Mme Périer, faisant cette action comme toutes les autres dans une tranquillité et une égalité d'esprit inconcevables. Nous ne nous dîmes point adieu, de crainte de nous attendrir, et je me détournai de son passage, lorsque je la vis prête à sortir. »

Voilà de belles dominations de sensibilités agitées. Mais nous verrons saint François de Sales ne pas tenir au stoïcisme qui dissimule volontiers un arrière-fonds d'orgueil. Il consentira à quelque humilité bien humaine dans le chagrin et le deuil, pourvu que la force intérieure n'en soit pas amoindrie.

La famille de Sales, la famille Frémyot ne sont pas alors des familles si rares. Les vies sont souvent orageuses, chargées de violences, de brutalités, parfois même d'injustices. Elles ne sont pas toujours tourmentées de l'inquiétude de Dieu. Mais la mort apporte avec elle le repentir, le recueillement et la majesté.

M. de Boisy avait exprimé, en mourant, le vœu que ses biens demeurassent indivis entre ses enfants. Il employait ce moyen pour maintenir entre eux une union plus étroite, cette

union indispensable aux familles nombreuses, sans laquelle, amoindries, elles se trouvent en état d'infériorité. Mais l'un ou l'autre désirait le partage. La femme de l'un d'eux (Louis de Sales) se révoltait même contre le testament qui, dans le partage, donnait le choix au plus jeune. François ramena la concorde. Là encore, il prit de la réalité ses leçons, et si l'*Introduction à la vie dévote* est un bréviaire de vie conjugale et familiale, c'est que son enseignement est lié à l'expérience comme la chair l'est aux os.

Il vit beaucoup mourir : sa petite sœur Jeanne, sa mère, son frère Bernard et la femme de celui-ci, qui était la fille aînée de Mme de Chantal, et chaque fois il rendit hommage à Dieu. Cette Jeanne était la dernière-née. Mme de Chantal, qui la confondait avec ses filles, l'avait emmenée en Bourgogne et c'est là que l'enfant mourut. Il faut lire la lettre que François de Sales écrivit à Mme de Chantal : « Vous pouvez penser combien j'aimais cordialement cette petite fille. Je l'avais baptisée de ma propre main, ce fut la première créature sur laquelle s'exerçait mon ordre de sacerdoce ; j'étais son père spirituel et me promettais d'en faire un jour quelque chose de bon... Mais néanmoins, ma chère fille, au milieu de mon cœur de chair, qui a eu tant de ressentiment de cette mort, j'aperçois fort sensiblement une

certaine suavité, tranquillité, et certain doux repos de mon esprit en la Providence divine, qui répand dans mon âme un grand contentement parmi les déplaisirs... Ma bonne mère a bu ce calice avec une constance toute chrétienne, et sa vertu dont j'ai toujours eu bonne opinion, a de beaucoup devancé mon estime. Dimanche matin, elle envoya prendre mon frère le chanoine, et parce qu'elle l'avait vu fort triste et tous les autres frères aussi le jour précédent, elle lui commença à dire : « J'ai rêvé toute la nuit que ma fille Jeanne « est morte : dites-moi, je vous prie, est-il « pas vrai? » Mon frère, qui attendait mon arrivée pour le lui dire, voyant cette belle ouverture de lui présenter le hanap et qu'elle était couchée en son lit. « Il est vrai, dit-il, « ma mère »; et cela sans plus, car il n'eut pas assez de force pour rien ajouter. « La vo« lonté de Dieu soit faite », dit ma bonne mère, et pleura un espace de temps abondamment ; puis, appelant sa Nicole : « Je veux me lever », dit-elle, « pour aller prier Dieu en la chapelle pour ma pauvre fille »; et tout soudain, fit ce qu'elle avait dit. Pas un seul mot d'impatience, pas un clin d'œil d'inquiétude : mille bénédictions à Dieu, et mille résignations à son vouloir ; jamais je ne vis une douleur plus tranquille ; tant de larmes que merveilles, mais tout cela par des simples attendrissements de cœur, sans aucune sorte de fierté :

c'était pourtant son cher enfant. Eh bien, cette mère, ne la dois-je pas bien aimer? »

Cette lettre permet aisément de reconstituer la scène au château de Sales. Le messager de Mme de Chantal a apporté la nouvelle. Les frères se consultent entre eux : François n'est pas là, qui est l'aîné et surtout qui saurait amortir un coup aussi rude. Il faut l'attendre : c'est lui qui sera chargé de prévenir la mère dont cette petite Jeanne, née tardivement, était la Benjamine. Cependant, Mme de Boisy a deviné que quelque chose de mystérieux l'entoure : ces conciliabules, cette tristesse involontaire que nul n'a pu réprimer. Le soir vient et chacun se retire. La pauvre femme ne dort pas : elle songe aux absents, à l'évêque, à Jeanne. C'est Jeanne, elle en est sûre. Et le lendemain matin, elle interroge le second prêtre de la famille qui, la voyant préparée par son pressentiment, ne tait plus la vérité. Tous les témoignages que nous avons sur Mme de Boisy s'entendent pour montrer sa tendresse. Néanmoins, elle n'a aucune révolte. Sa foi la soulève à l'instant même du malheur. Elle s'incline et se lève pour aller prier.

Quand elle meurt elle-même, paisiblement, François écrit à sa confidente, Mme de Chantal : « Confessons, ma fille bien-aimée, confessons que Dieu est bon et que sa miséricorde est à l'éternité. » Il fait un acte de foi quand

Dieu frappe. Et c'est toujours ainsi qu'il accueille le malheur. Après, il confesse sa souffrance, mais la Providence est louée : « Et pour moi je confesse, ma fille, que j'ai eu un grand ressentiment de cette séparation (car c'est la confession que je dois faire de ma faiblesse, après que j'ai fait celle de la bonté divine), mais, néanmoins, ma fille, ç'a été un ressentiment tranquille, quoique vif, car j'ai dit comme David : *Je me tais, ô Seigneur, et n'ouvre point ma bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait.* Sans doute, si ce n'eût été cela, j'eusse crié holà ! sous ce coup, mais il ne m'est pas avis que j'osasse crier ni témoigner du mécontentement sous les coups de cette main paternelle qu'en vérité, grâce à sa bonté, j'ai appris d'aimer tendrement dès ma jeunesse. »

Ce cœur si profond et si délicat devait être ciselé par toutes les souffrances. Il fallait qu'il les éprouvât pour en parler juste, les consoler et les mettre à leur place devant Dieu. Son plus jeune frère Bernard, celui-là même qui avait épousé la fille aînée de Mme de Chantal et donné à son amitié pour la sainte un lien visible, fut emporté prématurément par une fièvre infectieuse en traversant les Alpes pour rejoindre l'armée. Il en fut atteint cruellement, mais il n'avait pas le loisir de se livrer à son propre deuil ; il lui fallait prévenir la jeune veuve et Mme de Chantal. Il

commença par celle-ci, puis à sa belle-sœur il rappela qu'elle et son mari avaient fait le vœu d'entrer en religion à la mort de l'un ou l'autre, tant ils avaient fait de leurs amours un sentiment unique et irremplaçable. Elle ne savait pas où il voulait en venir. Elle l'écoutait, étonnée. Elle n'avait aucun pressentiment. C'était une jeune femme de vingt et un ans : elle avait le plus charmant des maris, elle l'adorait, et elle attendait le fruit de leur amour. Tout au monde la prédisposait au bonheur, et il lui fallait tout perdre, d'un coup. S'étant mis sous la garde de Dieu, il acheva : « Ce qui n'était qu'une proposition au départ de votre mari est maintenant un ferme propos. Il a trouvé ce que son cœur désire ; il ne tiendra qu'à vous, maintenant, d'exécuter votre religieux dessein. — Je vous comprends, mon père, dit la jeune femme, mon mari est mort. » Elle s'évanouit, mais revenue à elle, elle accepta : « Mon Dieu, dit-elle, je suis donc désormais toute à vous seul. » Il y avait bien du tremblement dans sa voix, mais le sacrifice était fait. La douceur de sa vie n'était plus : un cœur ainsi brisé est assez ouvert pour recevoir Dieu. On dit qu'elle fit cette invocation : « Seigneur, je puis à présent vous servir sans partage, je ne tiens plus au monde que par cette petite créature que vous avez formée dans mon sein : donnez-lui la naissance et le baptême, puis

disposez de la mère et de l'enfant selon votre sainte volonté. »

Dieu en disposa, avec pitié. L'enfant ne vécut que le temps du baptême et la mère, tout de suite après, fut atteinte d'un mal qu'on reconnut mortel. Elle voulut mourir religieuse de la Visitation et l'évêque la reçut novice, puis professe devant toute la communauté. Et la jeune religieuse expirá, heureuse.

Elle appelait son saint beau-frère : mon père. C'était le nom qu'il inspirait. Les bateliers du lac d'Annecy ne l'appelaient jamais autrement, et il préférait ce titre à celui de monseigneur. Son troupeau fut sa famille agrandie. Mais la famille lui donna cette délicatesse de cœur qui communique aux paroles la chaleur de l'affection et le frémissement d'une compassion qui comprend toutes les souffrances physiques et morales. On n'imagine pas un saint François de Sales qui ne serait pas issu d'une famille unie et nombreuse, qui n'aurait pas traversé les tendresses légitimes du cœur. Il serait un autre saint, il ne serait pas l'intelligent consolateur, le père doucement autoritaire, le restaurateur de l'esprit de famille, le médecin des blessures cachées...

V

PROMENADE A RIPAILLE
DE MGR DE GENÈVE ET DE MGR DE BELLEY

Entre Annecy et Belley la distance n'est que de huit ou dix lieues. Or, en 1609, l'évêque d'Annecy avait sacré à Belley un tout jeune évêque de vingt-six ans, Mgr Jean-Pierre Camus. Dans son grand ouvrage sur l'*Histoire du sentiment religieux en France* qu'il a appelée une histoire *littéraire*, M. Henri Bremond a tiré Mgr Camus de l'ombre où il est entré après avoir passé pour un excellent orateur et un fameux écrivain. Ce Jean-Pierre Camus a écrit près de deux cents volumes, dont un bon nombre de romans. Mais on n'en lit qu'un seul, et c'est précisément l'*Esprit du bienheureux François de Sales*. Car il avait beaucoup fréquenté son voisin. « Je fus appelé si jeune à l'épiscopat », raconte-t-il, « que je me vis capitaine presque en même temps que je m'enrôlai dans la milice ecclésiastique, de sorte que j'étais si neuf à cette fonction que tout me faisait ombre. » Dès qu'il avait une difficulté, il

consultait l'évêque de Genève et lui envoyait un petit laquais, lequel ne servait guère qu'à cet usage, apportant les questions et rapportant les réponses qui étaient *des oracles.*

Un jour que des compagnies d'infanterie cantonnaient dans le voisinage de Belley, les officiers demandèrent à Mgr Camus l'autorisation, pour eux et leurs hommes, de manger pendant le carême des œufs et du fromage qui étaient alors défendus. Voilà notre Mgr Camus fort empêtré. Et le petit laquais de trotter sur la route d'Annecy. Il revint avec cette réponse un peu narquoise : « Vite, qu'on permette à ces bonnes gens de manger non seulement des œufs, mais même des poules, et non seulement du fromage, mais même les animaux dont il s'extrait... N'est-ce pas encore beaucoup que ces bonnes gens se soumettent à l'Église et lui défèrent à respect de demander son congé et sa bénédiction? »

Mgr Camus, quels que fussent les progrès de sa réputation, ne cessa jamais de considérer François de Sales comme son patron et son chef. En quoi, il fit preuve d'un jugement clair, n'ayant ni le goût, ni la mesure, ni la fermeté de son voisin. Plus tard, il devait être traité par ces dévots excessifs prompts aux excommunications et aux injures de janséniste et aussi de romancier obscène. Saint François de Sales, plus sage, fut indulgent à ses romans, d'ailleurs naïfs et édifiants.

M. Henri Bremond, analysant *Callitrope*, y veut découvrir, un peu arbitrairement, une biographie romanesque. Jean-Pierre Camus s'y serait peint sous les traits de l'ermite Artemius qui, au sortir de l'enfance, a donné son cœur à une belle jeune fille et n'ose la demander en mariage à cause de sa pauvreté. Celle-ci, pauvre comme lui, entre comme lui au cloître pour éviter les poursuites d'un riche vieillard. Artemius « apprend soudain que son amie s'est échappée du couvent, qu'elle lui fait signe de la rejoindre. Vains efforts. Elle n'aura de lui qu'un sermon, du reste fort beau, et, de guerre lasse, elle épousera le vieillard. »

De fait, Mgr Camus voulut tout d'abord fuir le monde et entrer dans une chartreuse. Mais plus tard il combattit avec une rigueur extrême certains ordres religieux où il découvrait des abus. C'est peut-être pour le calmer et pour le rendre à l'esprit de justice que François de Sales, le recevant à Annecy, lui proposa de l'emmener avec lui visiter de concert la Chartreuse de Ripaille.

L'évêque de Genève l'avait formé à la prédication, lui donnant une méthode, des conseils de lecture, et même de conduite.

« *Sur tout il luy dit*, écrit le compilateur anonyme des biographies italiennes, *que la principale disposition pour prêcher est la bonne*

vie : qu'il faut être irrépréhensible dans ses mœurs, non seulement éviter le péché mortel, mais le véniel, et même de certaines actions, qui, pour n'être pas mauvaises, ne laissent pas de faire connaître le peu de sainteté du prédicateur, comme d'aller chercher la compagnie des personnes du siècle, où l'on ne s'entretient ordinairement que de choses profanes et où l'on glisse des paroles libres, qui ne donnent pas de bons sentiments. Il luy dit que quand on voit parmi des libertins un prêtre qui est obligé à la retraite par la sainteté de son état, qu'on le trouve dans les festins, l'esprit dissipé par le plaisir, se mêlant dans tous les divertissements et même affectant des complaisances indignes de son caractère, on a bien de la peine à retenir le jugement désavantageux qu'on peut faire de sa conduite, et qu'après quand on l'entend prêcher, au lieu de se porter à la vertu qu'il veut persuader, on l'écoute comme un homme qui, par la facilité qu'il a de manier ses passions, témoigne de l'amour pour Dieu, quoy qu'il ait le cœur rempli du monde. »

Il y eut toujours, il y a de ces prêtres qui, *dans les festins*, affectent, *en compagnie des personnes du siècle, des complaisances indignes de leur caractère.* Le conseil n'était peut-être pas inutile à Mgr Camus qui, tout jeune et très flatté, se trouvait vivre dans ce bon pays du Bugey et dans cette bonne ville de

Belley où l'on fit toujours bonne chère, où l'on aime encore aujourd'hui la conversation à table, après un repas copieux et savant.

Mgr Camus, qui se sentait petit garçon auprès de son grand voisin, l'écouta si bien qu'il se mit à l'imiter. Saint François de Sales parlait simplement, lentement, presque pesamment. Son autorité venait de ce qu'il disait et de la force persuasive de sa parole, non d'un art habile et composé. Tandis que Mgr de Belley avait de vrais dons d'orateur, vifs, colorés, enflammés, François de Sales, averti de ce changement, le réprimanda avec sa modestie et sa gentillesse habituelles. Jean-Pierre Camus raconte la scène dans son livre : « ... On m'a dit qu'il vous a pris humeur de contrefaire l'évêque de Genève en prêchant. » Je repoussai cet assaut en lui disant : « Eh bien ! est-ce un « mauvais exemplaire? » — « Ah ! certes, répliqua-t-il, oh ! non, à la vérité, il ne prêche pas si mal, mais le pis est que l'on m'a dit que vous l'imitez si mal... qu'en gâtant l'évêque de Belley, vous ne représentez nullement celui de Genève... » La scène n'est-elle pas exquise entre les deux prélats? Cependant François de Sales continue en opposant leurs deux manières : « ... Je fais ce que je puis pour m'ébranler, je me pique pour me hâter et, plus je me presse, moins j'avance. J'ai de la peine à tirer mes mots, plus encore à les prononcer... ; je ne puis ni

m'émouvoir, ni émouvoir autrui. Vous allez à pleines voiles et moi à la rame ; vous volez, et je rampe ou je me traîne comme une tortue. Vous avez plus de feu au bout du doigt que je n'en ai en tout le corps... Et maintenant vous pesez vos mots, vous comptez... vos périodes, vous traînez l'aile, vous languissez et faites languir vos auditeurs après vous... » Et sans doute il se diminuait. Mais il avait raison de rendre Mgr Camus à son naturel.

Donc, un jour qu'il offrait à son voisin l'hospitalité dans son diocèse d'Annecy, il l'entraîna dans un voyage en Chablais au bord du lac Léman et dans une visite au château de Ripaille redevenu un monastère après diverses aventures qu'il est assez plaisant de conter, fût-ce au prix d'une digression.

*
* *

Qui n'a vu Thonon et Ripaille
N'a jamais rien vu qui vaille,

assure un vieux dicton savoyard. Le patriotisme local exagère volontiers. S'il n'exagérait pas, il perdrait sa raison d'être. Pourtant, cette fois, il exagère à peine. Le voyageur qui traverse dans sa longueur le lac Léman et regarde la côte de Savoie a devant les yeux un paysage incomparable, vrai miracle de douceur, de mollesse et de grâce. C'est la plaine verdoyante du Chablais que frange

l'eau bleue du lac Léman et que limitent des montagnes aux courbes délicates, boisées jusqu'au sommet, et, plus loin, des pics dentelés qui dressent dans le ciel pur leur blancheur aride et, le soir, semblent retenir, comme des hampes d'étendard, les feux du couchant. Là, dans cette région bénie où l'air est transparent et limpide, il convient de cultiver une âme contemplative. L'automne surtout donne à cette nature enchantée toute sa vertu d'émouvoir. Par l'harmonie fondue des teintes, il tempère la trop grande joie que l'été lui distribue en prodigue ; il change le rire éclatant des eaux et des prairies, des plaines et des monts, en ce sourire poignant de la volupté qui se sait fragile et veut pourtant jouir encore, et ne craint pas de mêler, dans un âcre et enivrant mélange, le goût de vivre et la connaissance de la mort prochaine.

Thonon se dresse au fond d'une baie arrondie que protègent les pointes inégales d'Yvoire et de Ripaille. Ces deux caps portent des châteaux historiques. Celui de Ripaille est surtout célèbre. Il l'est même à ce point que son nom joyeux a passé dans la langue française, apportant avec ses trois syllabes tout un vacarme de festins et de fêtes. Autrefois, on le remarquait du lac principalement à cause du nombre de ses bâtiments, de la grande place que ses toits occupaient

et de la diversité de ses architectures. C'était un enchevêtrement assez pittoresque de vieux murs et de pavillons modernes : entre les vestiges de l'ancien château bâti par le duc de Savoie Amédée VIII, dont la façade était flanquée de sept tourelles alignées sur le même plan, couronnées d'un encorbellement crénelé et engagées à moitié dans le corps de logis, et l'habitation construite par le général Dupas, comte de l'Empire, qui vint terminer là sa carrière mouvementée, s'élevait l'ancien couvent des Augustins avec sa chapelle au milieu.

Mais un propriétaire mal avisé a fait raser cet ancien couvent. Pris d'un beau zèle de reconstitution historique, il s'est ingénié à restaurer avec soin le château ducal. Je regrette la confusion disparue de cette masse de pierre, ce mélange disparate de prieuré, de forteresse, de rendez-vous de chasse qui évoquait mieux le passé et gardait sous les injures du temps et sous des rajeunissements maladroits, mais effacés déjà, un air de vieux parent enclin à raconter des anecdotes. Il eût mieux raconté que je ne saurai faire la visite de MMgrs de Genève et de Belley.

Le domaine qui entoure le château n'a guère changé. Il se compose toujours de vignes qui descendent jusqu'au rivage et d'une forêt magnifique où l'on montre encore des chênes plantés par Amédée VIII, et dont

les avenues, sous les berceaux de feuillage, aboutissent à l'eau bleue du lac.

Or, Ripaille vit l'intronisation d'un pape. Dans la petite église des Augustins, un pape fut installé, avec tout le cérémonial accoutumé, dans ses fonctions de chef de l'Église. Il est vrai que ce n'était pas un pape légitime. Ceci se passait au quinzième siècle. A peine le grand schisme d'Occident était-il terminé, et toute la chrétienté réunie à nouveau sous l'autorité de Martin V, qu'un nouveau danger venait menacer l'église. Le concile de Bâle, réuni en 1431, au moment de l'élection du pape Eugène IV, refusait de se dissoudre à la voix du Souverain Pontife, déclarait l'autorité du concile supérieure à celle du pape et, transformé en conciliabule, déposait Eugène IV comme « désobéissant, opiniâtre, rebelle, violateur des canons, perturbateur de l'unité ecclésiastique, scandaleux, simoniaque, parjure, incorrigible, schismatique, hérétique, endurci, dissipateur des biens de l'Église, pernicieux et damnable. »

Déjà l'on remplaçait les raisons par des injures. Leur accumulation fait toujours quelque effet sur le commun. Il fallait remplacer le pape déposé. Le 30 octobre 1439, le conciliabule de Bâle y pourvut en appelant au trône pontifical le duc de Savoie Amédée VIII.

Amédée VIII s'était retiré depuis cinq ans

au château de Ripaille. Là, il vivait dans la retraite avec six compagnons. Chacun occupait un logement et une tour. Tous ils avaient reçu des mains du prince l'habit d'ermite. L'usage qu'ils faisaient de cette retraite a été l'objet d'ardentes controverses qui ne sont point entièrement apaisées entre savants locaux. Elles ont pour enjeu l'origine même de cette locution : *faire ripaille.* On voit par là toute leur importance. Amédée VIII et ses compagnons furent accusés par la rumeur publique de se livrer à une grande débauche de table. Avant eux l'on ne disait point : *faire ripaille.* Ils enrichirent la langue française ainsi que leur gosier avide. Après eux, l'expression *faire ripaille* fut en grand honneur chez nos auteurs. La Fontaine, Voltaire l'emploient à diverses reprises.

La destinée subitement ecclésiastique de ce duc de Savoie est la cause des bruits fâcheux qui courent sur sa mémoire. Tant qu'il fut dans le siècle, on le loua. Et même on l'appelait le Salomon de son temps. Dès qu'il eut une tiare sur la tête, — une tiare d'ailleurs aussi fausse que celle de Saïtapharnès, — on l'accusa de rouler sa vieillesse dans l'ignominie. Il crut être un prince de l'Église, et devint en grammaire historique le roi des gourmands et des goinfres.

Dans son *Histoire de l'Eglise catholique,* le moine Rohrbacher le bouscule rudement :

« Il se retira, dit-il, dans une terre délicieuse nommée Ripaille, pour s'y rendre ermite avec douze gentilshommes. Il retint pour son service vingt de ses domestiques, et pour sa nourriture il se faisait servir du meilleur vin et des meilleures viandes ; d'où vient, à ce que l'on croit, le mot de « faire ripaille ». C'est ce qu'il a de plus mémorable et comme prince et comme antipape. »

Rohrbacher est partial comme un lutteur. Il croit sans contrôle les satires du Pogge de Florence et répète avec aigreur les propos, du moins gentiment écrits, d'Enguerrand de Monstrelet au sujet d'Amédée : « Et se faisant lui et ses gens servir, en lieu de racines et d'eaux de fontaine, du meilleur vin et des meilleures viandes qu'on pouvoit rencontrer. » Mais le Pogge et Monstrelet sont contredits par d'autres historiens, par Olivier de la Marche, par Raphaël Volaterre, surtout par Eneas Silvius, qui fut secrétaire du concile de Bâle et pape plus tard sous le nom de Pie II, et qui rapporte ainsi l'élection d'Amédée, qu'il eut l'occasion de voir à Ripaille même : « Il y en eut un qui eut plus de voix que les autres : c'est le très excellent Amédée, duc de Savoie, doyen des chevaliers de Saint-Maurice-de-Ripaille, dans le diocèse de Genève ; les électeurs, considérant qu'il était alors dans le célibat et que sa conduite était celle d'un religieux, le jugèrent digne

du gouvernement de l'Église. » Et après un long éloge de ce prince, il ajoute qu' « il ne portait d'habits que ceux qui étaient nécessaires pour se garantir du froid, et ne mangeait que ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. »

Ainsi les uns représentaient Amédée comme une sorte de *Grandgousier* avant Rabelais, et les autres comme un anachorète vivant au pain et à l'eau. Comme il est facile de se faire une opinion ! Ne peut-on pas en adopter une troisième? Amédée VIII, retiré à Ripaille, ne s'était point obligé à la vie des cloîtres. Sa table pouvait être bien servie sans apparat. Il fut simplement victime d'un abus de langage. L'expression *faire ripaille*, deux siècles après lui, n'avait pas encore d'autre signification que celle de jouir des plaisirs de la campagne. Moréri l'emploie dans ce sens. Peu à peu elle s'altéra et devint synonyme de *faire bombance.* Par contre-coup, le pauvre duc fut atteint. Dans tous les cas, il avait bien choisi sa résidence pour vivre heureux. Le lac, la forêt, les montagnes l'entouraient de calme et de repos.

Comme il laissait tranquillement couler ses jours, il reçut la députation que lui envoyait le conciliabule de Bâle pour l'aviser de son élection. Il commença par résister, pleura abondamment, fit toutes sortes d'objections, entre autres celle-ci qui nous étonnera : « Fau-

dra-t-il que je me défasse de ma barbe d'ermite? » Enfin il céda. On lui fit croire à l'autorité du concile. Il céda, sans goût, sans ambition, sans plaisir, et prit le nom de Félix V.

En grande pompe, on le sacra à Ripaille. Assis sur le grand autel, le nouveau pape donna aux assistants sa bénédiction solennelle, après que le décret de son élection lui eut été remis, le 17 décembre 1439. Puis il partit pour Bâle, emmenant avec lui trois de ses compagnons d'ermitage. Dix ans plus tard, il abdiqua et se soumit solennellement au pape légitime Nicolas V. Il reprit le chemin de Ripaille, où il fut enseveli. En ces temps troublés, sa conduite fut exempte de violence et de perfidie. Et il faut croire que les prélats décriés de Bâle l'élirent parce qu'ils avaient besoin de sa vertu.

*
* *

Ripaille, son château, son monastère, son domaine étaient devenus vacants après la mort de Thomas Pobel, évêque de Saint-Paul. Le duc de Savoie offrit le tout à François de Sales qui refusa et pria le duc d'y établir les Chartreux, ce qu'il obtint.

D'Annecy, les deux évêques s'en vinrent donc à petites journées de mulet — Mgr de Genève visitant ses paroisses sur le parcours — à Thonon et de là à Ripaille qui n'en est

éloigné que d'une courte lieue. Ils se firent ouvrir le monastère, sans permettre que le Supérieur fût informé de leur présence et se promenèrent dans le cloître, goûtant ce silence, cette paix, cette solitude, s'arrêtant devant les cellules pour lire les sentences inscrites au-dessus de la porte : ce verset, par exemple, tiré du Psalmiste : *Haec requies mea in saeculum saeculi*, ou ces deux vers :

Tu mihi curarum requies, tu nocte vel astra
Lumen et in solis tu mihi turba locis.

Et ils commentaient avec allégresse ces invitations au repos en Dieu. Enfin le Supérieur averti les vint rejoindre pour leur faire les honneurs du couvent.

C'est le lendemain que se place l'une des plus belles scènes de la vie de saint François de Sales, ou plutôt une de celles qu'il eût préférées parce qu'elle nous le montre recevant son enseignement d'un simple paysan. Les deux évêques sortent de Ripaille et s'en vont dans un bourg voisin que je crois être Publier ou Saint-Paul, l'un ou l'autre de ces villages qui décorent le coteau savoisien, au-dessus du lac et, baignés en des flots de verdure, ne montrent guère qu'un clocher au-dessus de la masse des châtaigneraies. Ils y passent la nuit. Un habitant, qui était fort malade, ayant appris la venue de son pasteur, le fait prier de le venir confesser. Fran-

çois de Sales accourt auprès de lui. Après avoir reçu son absolution et sa bénédiction, le bonhomme lui demande s'il va mourir. Le saint croit son malade atteint d'appréhension et lui répond qu'il peut revenir de la maladie, mais qu'il est entre les mains de Dieu et que le mieux est de se confier à Lui. Je citerai le dialogue qui suivit :

« — *Ce n'est pas de la peur que j'ay de mourir*, répliqua le bonhomme, *que je vous fais cette demande, mais plutôt de la peur que j'ay de ne mourir pas.*

François de Sales crut que cet homme avait quelque déplaisir secret, qui lui faisait haïr la vie, et il le pria de luy découvrir son cœur, afin qu'il le pût consoler dans la peine où il le voyait.

— *Je ne sens aucune peine, reprit-il, et je ne sçache pas d'avoir sujet de m'affliger. Dieu m'avait donné assez de biens de fortune pour vivre en repos; ma femme et mes enfans m'ont toujours beaucoup aimé, et je suis content de leur conduite. Mais, monseigneur*, ajouta-t-il en soupirant, *toutes les douceurs dont je viens de vous parler ne m'ont pas empêché de sentir les amertumes du monde. J'y ay trouvé tant de maux dans mon état, on y est exposé à tant de douleurs différentes, et les véritables biens y sont si rares*, que si Dieu n'avait commandé d'y demeurer jusqu'à ce qu'il nous en tire

luy-même, il y aurait longtemps que je n'y serais plus.

Ensuite il luy parla du bonheur et des plaisirs de l'éternité, et comme il avait vécu autant qu'il avait pu dans l'innocence, il continua son discours de l'autre vie d'une manière si extraordinaire, que François de Sales connut bien que Dieu avait eu un soin particulier de l'instruire. Alors le peu de force qu'il avait commença à diminuer, sa voix s'affaiblit, on luy donna l'Extrême-Onction, et quelques moments après, ayant remercié le saint prélat de sa charité, il mourut tranquillement... »

François de Sales, sortant de la maison qu'avait sanctifiée une si belle mort, alla rejoindre, tout ému, Mgr de Belley et lui fit part de ce qu'il venait d'entendre. Ils se promenèrent ensemble sous les arbres, par une belle et douce matinée, ou sur le chemin en balcon au-dessus du lac Léman dont ils pouvaient apercevoir les eaux bleues et quelquefois les voiles latines des bateaux de pêche entre les intervalles des branches ouvertes comme des fenêtres, mais Mgr de Genève, si sensible à la douceur et à la beauté naturelles, n'avait d'yeux que pour le spectacle intérieur de cette mort sereine. Un paysan, plutôt favorisé de la vie, avait eu l'intuition de ce qui manquera toujours à cette vie privée du bien véritable dont l'éternité seule

nous pourra combler. La mort, c'était bien cela, non une fin, mais un commencement, non un crépuscule avant les ténèbres, mais une aube. Elle n'atteignait que ce qui passe, et non ce qui est appelé à durer.

« — Voilà, songeaient les deux prélats, l'état des plus grands princes de la terre ; les conquérants et les maîtres de l'univers arrivent à ce point, et le seul avantage qui leur reste, est qu'on les loue quelquefois, comme dit Saint-Augustin, et qu'on les aperçoit dans les siècles éloignés comme de belles statues dans le fond d'une perspective, qui, étant insensibles aux louanges qu'on leur donne, ne font plus que le plaisir de ceux qui les regardent. »

Quelques années plus tard, François de Sales, mourant à Lyon, devait faire tête à son mal jusqu'au bout. Il subit sans plainte les médecins qui, en ce temps-là, tourmentaient beaucoup les patients, et de la manière la plus bizarre. En lui ôtant l'emplâtre de cantharide qu'on lui avait appliqué sur la tête, « on lui arracha presque la première peau ; on lui mit deux fois le fer chaud sur la nuque du col, et une fois le bouton de feu sur le haut de la tête jusqu'à l'os, qui en fut brûlé, sans qu'il donnât aucune marque de douleur. » Il n'avait aucune crainte de mourir, Le vicaire qui l'assistait prononçant les paroles du Sage : *O mort, que ton souvenir est*

amer! il acheva lui-même : *à celui qui a mis son salut dans tes richesses.* Le père Jean Fourrier l'invitant à adresser à Dieu la prière de Saint-Martin : *Mon Dieu, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail,* il répondit qu'il était un *serviteur inutile.* Et comme on l'engageait à prier comme autrefois le Christ lui-même : *Mon Dieu, s'il est possible, éloignez de moi ce calice,* il ne voulut que dire : *Votre volonté, Seigneur, non la mienne.* Ses dernières paroles furent : *Il se fait tard, le jour est déjà bien avancé.* Et sans doute y voyait-il un symbole. Puis : *Mon Dieu, venez à moi ou commandez que j'aille à vous, tirez-moi de cette vallée de larmes et je courrai à l'odeur de vos parfums.* Il courait vers l'invisible dans un élan d'amour. Déjà il se soulevait hors la vie comme ces oiseaux dont les ailes battent le sol avant de le quitter.

VI

LE MIRACLE DE LA VIE QUOTIDIENNE

Maurice Barrès, visitant les prairies et les fontaines qui virent Jeanne d'Arc enfant, s'arrêtait brusquement devant la trop terrestre complaisance de cette évocation : « Il faut, disait-il, que le génie, c'est sa loi intérieure, quand la saison est venue, devienne étranger à la terre qui le porte et s'élève dans le ciel comme l'oiseau migrateur. »

La terre de Savoie fut légère à saint François de Sales, et l'on est tenté de l'y retenir par ces guirlandes de fleurs qu'il aimait, comme au jour des Rameaux les oratoires disparaissent sous les branches de buis. Ne commettons pas cette imprudence. Si souvent déjà et si lourdement les biographes et les critiques se sont trompés sur notre saint et il semble qu'ils en soient, jusqu'à un certain degré, excusables. Le départ de son génie, rien ne l'annonce, rien ne l'indique à personne. Il n'est pas investi de missions spéciales, il n'est ni prophète, ni ermite ; on ne lui connaît ni étrangetés ni austérités. Il n'y

a pas de singularité dans sa vie. « Il se tient dans le train commun... », a dit de lui Mme de Chantal dans une déposition qu'il ne faut pas se lasser de citer, car elle donne la clé de ce cœur ardent. On est tenté de le prendre pour un homme tout ordinaire, bon, calme, doux et honnête, mais dont la vertu même est ordinaire et, si l'on a marché dans ses pas, voici que tout à coup on se sent inondé de clarté : sa sainteté, sans qu'on en aït deviné la venue et les preuves, brusquement vous enveloppe.

Dans la préface que dom Mackey a écrite pour l'édition de la Visitation, je note cette observation sur la vie de saint François de Sales : « Pour atteindre à une sainteté héroïque il suffit de tirer des occasions qui sont à notre portée le plein avantage qu'elles nous offrent. Dieu, en effet, l'avait doué de capacités naturelles extraordinaires ; mais, pour les développer, le saint n'employa que des moyens ordinaires. Sa vie s'écoula comme un fleuve tranquille, la grâce agissant par les qualités naturelles, par les circonstances naturelles, par les moyens naturels et ordinaires offerts à ceux de sa condition et de son temps. Il n'y avait aucune perfection idéale dans les institutions qui l'avaient formé. Assez de danger se rencontrait au foyer domestique, assez de mal à Paris et à Padoue pour le perdre, comme beaucoup se perdirent autour

de lui. Mais aussi, sans attendre qu'aucune révélation directe lui fût faite ou qu'une voie extraordinaire lui fût indiquée, il y trouvait, s'il en usait et se l'assimilait, assez de bien pour perfectionner en lui la nature. » Cela n'est pas très bien dit, mais la remarque est juste dans son ensemble. La vie de saint François de Sales, si elle ne s'écoula pas comme un fleuve tranquille, car il connut les périls des persécutions en Chablais, et tout le tracas d'un diocèse frontière, c'est-à-dire aux portes de l'hérésie, apparaît calme et régulière, tant il s'entendit à se gouverner. Il tira avantage des circonstances ordinaires, mais quand il en rencontrait d'extraordinaires il y montrait tant d'aisance qu'il les faisait paraître ordinaires. Il était si bien préparé que, pour employer une comparaison militaire, la guerre devenait pour lui la continuation des manœuvres. Le bonheur et l'adversité trouvaient son âme égale. Sa force d'âme imposait autour de lui une rayonnante douceur.

« Il se tient dans le train commun... », disait donc Mme de Chantal ; seulement, elle ajoutait : « ... mais d'une manière si divine et si céleste que rien en sa vie n'était plus admirable que cela même. » Et Mme de Chantal, en quelques mots non moins admirables, se trouve définir la sainteté de François de Sales. Il n'y eut pas de miracle dans sa vie, sa vie fut un miracle continu parce qu'il n'en

laissa rien échapper pour l'offrir toute à Dieu. Il mesura l'importance, sous l'angle éternel, de chaque pulsation de notre pouls, de chaque battement de notre cœur, de chaque seconde des années qui nous sont départies, et il en voulut faire un hommage plus direct de la créature au Créateur qui distribue le temps et la vie.

Michel-Ange, désabusé et aspirant à mourir, confiait à Vasari : « Aucune pensée n'est en moi où la mort ne soit creusée au ciseau, » et il désirait de « coucher ses os fatigués à côté de ses pères, dans le repos. »

L'un ou l'autre des biographes de saint François de Sales, M. Fortunat Strowski et après lui M. l'abbé Francis Vincent, ont cru relever chez lui un certain désenchantement à mesure qu'il avance en âge. — On sent, assurent-ils, qu'il s'assombrit. On le devine désabusé... — Ah ! cela, non, je défie qu'on puisse découvrir un saint François de Sales désabusé dans sa correspondance qui le reflète exactement. A la fin, ayant accepté de plus en plus de charges, la santé ruinée, s'étant imposé de répondre à toute lettre et de recevoir tout visiteur, on le devine surmené, ce qui est fort différent, et encore le devine-t-on surmené non point à une plainte ou récrimination quelconques, mais à quelque chose de plus court, de plus haletant dans le rythme de la phrase. Il mourra réellement

de travail et d'action, en pleine force d'âge et d'intelligence. Désabusé non pas, au contraire de plus en plus détaché, de plus en plus calme, de plus en plus serein. Sa pensée n'est point chargée de la mort comme celle de Michel-Ange, mais du Dieu de vie. A M. de Bellegarde penché sur la tombe, il écrit : « Tenez vos yeux arrêtés à cette sainte éternité à laquelle nous allons par la course de ces années qui, passant, nous passent comme de poste en poste, jusqu'à cette fin-là. En ces moments, pourtant, comme dans un petit noyau, est enclose la semence de toute l'éternité. »

Répétons cette phrase, tant elle est lourde de sens. L'éternité est dans chacun de nos instants. Chacun de nos instants est à Dieu et peut le servir. Mme de Chantal, dans sa déposition pour le procès de canonisation, va nous commenter cette pensée à quoi un Pascal, un Bossuet pourraient s'abreuver comme à une source : « Tout, dit-elle, était si rangé, si calme, et la lumière de Dieu si claire en cette bienheureuse âme, plus pure que le soleil, plus blanche que la neige, qu'il voyait jusqu'aux moindres atomes de ses mouvements. » Il serrait sa vie, comme le fruit qu'il faut presser pour en extraire tout le suc. Et Mme de Chantal continue : « Ah ! disait-il, qu'on m'arrache le cœur, si je ne dois pas l'employer tout entier à aimer ! Ou

mourir, ou aimer : car la vie sans amour est pour moi pire que la mort. Mourir à tout autre amour, pour vivre à celui de Jésus... » Ainsi la vie devient un continuel exercice d'amour. Par une préparation minutieuse, il parvient à s'emparer d'elle toute, pour toute l'offrir. Le feu divin brûle en lui. Tout ce qui se fait par amour est amour : le travail, la fatigue, la mort même ne sont qu'amour, quand on les subit par amour.

Dans sa correspondance, il parle de ces capitaines qui, trop occupés à combattre, n'ont pas eu le loisir de mourir à la guerre. Une vie ainsi consumée est morte à la mort même. La mort en jaillit comme la suprême flamme, et il ne reste pas de cendres.

LIVRE II

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ET

L'AMOUR DANS LE MARIAGE

I

LA VIE EST AMOUR

Tandis que je commenterai d'une façon tout humaine la direction de saint François de Sales, et peut-être en conviant de temps à autre le lecteur au sourire, tant il est lui-même courtois et aimable dans ses conseils et son expérience, je souhaiterais qu'on se représentât ce visage plein de douceur, mais de majesté, pacifique mais chargé de puissance, et si suave et lumineux qu'il répandait insensiblement le calme dans les esprits les plus troublés. Il faut lire et relire, pour avoir de lui une image véridique, la déposition de Mme de Chantal au procès de béatification. Elle nous le montre dans son amour du prochain, recevant tout le monde, et les plus petites gens ; supportant les niaiseries sans jamais manifester de l'humeur ; ne refusant l'aumône à personne — un jour il quitta ses souliers pour les donner, une autre fois, en plein hiver, son gilet de laine — secourant avec pitié et douceur jusqu'aux femmes débauchées qui retombaient

sans cesse dans leur péché ; d'une force d'âme invincible, (Mgr de Belley disait de lui qu'il avait les épaules assez larges pour porter le monde) ; serein devant les menaces, indifférent, comme il disait, *à la bonace et à la tempête;* si sobre et tempérant qu'il voulait une nourriture de pauvre, souffrant avec joie toutes les incommodités corporelles, mais comme il ne se plaignait jamais, on ne s'en apercevait qu'à la longue... « Ainsi il était attentif, dit la sainte, à mener une vie commune où rien ne parût de ces choses que le monde estime tant, toute la beauté de cette sainte âme était au dedans, en la perfection de toutes les vertus que Dieu y avait divinement arrangées, et dont le lustre paraissait en la perfection avec laquelle il accomplissait toutes ses actions ordinaires, lesquelles il pratiquait d'une manière très extraordinaire. » D'une chasteté absolue « il a été, déclare encore la sainte avec cette verdeur dans la vertu qui déteste les mines renchéries, souvent tenté, et rudement, par diverses personnes. » Mais il a dit lui-même « qu'il n'envisagea jamais personne pour en savoir discerner ce qui était de beau ou de laid ; et quand il n'avait plus les personnes présentes, il n'eût su dire comment leur visage était fait. » Prudent dans les choses humaines, il avait soin de laisser la porte ouverte quand il recevait et d'avoir dans le voisinage l'un

de ses aumôniers ou son valet de chambre. Ainsi n'eut-il jamais à repousser ces calomnies que saint Jérôme, non moins prudent, dut néanmoins traîner en justice. Ou plutôt il refusa de les repousser, tant il se sentait hors d'atteinte, même quand la sottise de son petit souverain de Savoie donna corps à une ignoble entreprise contre sa réputation. Son humilité, naturelle et profonde, attirait ceux que sa majesté eût risqué d'écarter. Il savait parler aux rois et des rois (qu'on lise sa lettre sur la mort d'Henri IV) et aux plus petites gens. L'ambition lui fut inconnue, et il tenait pour rien les honneurs et la Cour. Il prêchait avec une égale affection aux petites chaires comme aux grandes. Son amour des pauvres était si complet qu'allant visiter un vieillard le plus repoussant du monde, à sa fille qui l'avertissait : « Monseigneur, il est à craindre que vous ne sentiez quelque mauvaise odeur », il répondit : « Ce sont des roses pour moi. » Sa patience était sans bornes : il supporta le prochain jusqu'à l'extrémité, et la maladie, et la mort. Car sa paix, dit Mgr de Bérulle, était « imperturbable ». Elle lui venait de son acquiescement à la volonté divine qui lui en faisait recevoir la vie et la mort du même cœur. Il voyait les âmes comme au travers d'un cristal, et les plus fermées s'ouvraient pour lui. Il lui en venait tant que cette charge eût accablé tout autre :

mais il accueillait toutes les confidences, comme il répondait à toute lettre. Au demeurant, on le voit, un homme tout ordinaire. Car, d'être calme, accueillant, patient, généreux, sobre, tempérant, chaste, prudent, aumônier, clairvoyant, n'est-ce point là pratiquer des vertus sans éclat?

Seulement, il les pratiqua toutes, et chaque jour, à un degré surhumain. Nous avons vu qu'il introduisit le miracle dans la vie quotidienne dont il a utilisé chaque seconde pour le service de Dieu. Quand il disait la messe et qu'il consacrait l'hostie, son visage apparaissait inondé de clarté et comme transfiguré. « Je l'avais en telle vénération, dit Mme de Chantal, que, quand je recevais de ses lettres, je les ouvrais et les lisais à genoux et les baisaïs par révérence et dévotion, et recevais à ce qu'il me disait, comme provenant de l'esprit de Dieu. » Car « Dieu avait répandu au centre de cette très sainte âme ou, comme il dit, en la cime de son esprit, une lumière, mais si claire, qu'il voyait d'une simple vue les vérités de la foi et leur excellence ; ce qui lui causait de grandes ardeurs, des extases et des ravissements de volonté ; et il se soumettait à ces vérités qui lui étaient montrées par un simple acquiescement et sentiment de sa volonté. Il appelait le lieu où se faisaient ces clartés, le sanctuaire de Dieu, où rien n'entre que la seule âme avec son

Dieu. C'était le lieu de ses retraites, et son plus habituel séjour : car, nonobstant ses continuelles occupations extérieures, il tenait son esprit en cette solitude intérieure tant qu'il pouvait. »

Là il habitait avec Dieu. Au fond de cette vie, de cette pensée, de ce cœur il y eut l'unité d'un seul amour. « Ces cœurs demi-morts, à quoi sont-ils bons? » a-t-il écrit un jour de ceux qui ne savent pas aimer. Pour lui, une vie ne doit être qu'amour. La sienne ne fut qu'une grande passion de Dieu.

*
* *

Cet amour divin est la clé de sa doctrine comme de sa vie. Or la direction de saint François de Sales n'a rien perdu avec le temps de son importance. Quand il s'agit des âmes, il n'y a point d'actualité. C'est une grande sottise de croire à l'évolution de l'âme humaine. Pas plus que la mort, le cœur humain ne change. Toutes ses maladies, et celles que l'on croit les plus modernes, la neurasthénie et la nervosité comprises, ont existé à toutes les époques et sont diagnostiquées par les anciens psychologues, et notamment par les Pères de l'Église. Un des meilleurs observateurs de nos mœurs, Alfred Capus, faisait un jour ces réflexions dans un de ses courriers de Paris : « En traversant la place

de l'Opéra, nous avons peine à nous représenter la cité de Philippe Auguste avec ses enceintes crénelées, ses tours, les pointes de ses clochers et ses toitures aux formes aiguës, mais comme nous reconstituons aisément, au contraire, la Française qui « y vivait sa vie ! » Elle y vivait sa vie dans un cadre bien différent du nôtre, mais elle la vivait emportée par les mêmes besoins et les mêmes passions, excitée par les mêmes caprices ou retenue par les mêmes devoirs. Les drames du mari et de l'enfant et ceux de l'amour étaient pareils... »

Ne craignons donc pas que l'enseignement d'un saint François de Sales nous puisse paraître démodé. Avec Montaigne il précède la grande lignée des moralistes français — de ces moralistes français à qui nous devons l'essence même de notre littérature faite de réalisme intelligent, d'observation judicieuse, d'expression polie et surtout de vérité psychologique. Il annonce les La Bruyère et les La Rochefoucauld, et même, tant il va loin dans l'étude du cœur humain, il prépare les analyses raffinées d'une Mme de La Fayette et de ce Jean Racine qui demeure le plus grand poète de l'amour. Nos plus modernes romanciers — cette école néo-psychologique qui reconnaît pour ses maîtres un Marcel Proust et un André Gide dans le domaine littéraire, et un docteur Freud, souvent mal

interprété et d'ailleurs bien surfait, dans le domaine psychique, et ses plus récents disciples, M. Jacques de Lacretelle, par exemple, ou M. Jacques Rivière qui cherchent à « rendre l'existence aux petites perceptions » — peuvent étudier chez lui. Mais il les mènerait plus loin peut-être qu'ils ne pensent aller. Car il exerce sa clairvoyance pour un autre but et dans un autre esprit. Il nous engage, par l'examen intérieur et la poursuite de ces *petites perceptions*, à reconstituer en nous une personnalité raisonnable, ardente ensemble et définie, capable de veiller, comme une sentinelle aux remparts, sur son domaine peu à peu délimité, tout en aspirant à la vie sans limites, et il nous met en garde contre cet abandon qui bientôt nous décompose et fait de nous une suite d'êtres divers et mal agrégés se suivant comme des ombres fugitives sur l'écran de notre existence où nous n'arrivons pas à nous reconnaître.

Saint François de Sales distingue en effet deux domaines en nous. Dans le domaine inférieur s'agite la masse grouillante des sensations et des appétits, et même des sentiments de cette humanité qui ne s'élève pas au-dessus de la vie courante et passagère. La plupart des moralistes s'en sont tenus à l'exploration de ce domaine inférieur. Ils connaissent de nous ce qui est nôtre et n'est pas vraiment nous. Mais il est un autre do-

maine que l'on n'atteint pas sans un acte de foi. C'est l'oasis, la forteresse, le centre de notre vrai moi et son sanctuaire. « Notre raison, ou pour mieux dire notre âme en tant qu'elle est raisonnable est le vrai temple du grand Dieu, lequel y réside plus particulièrement. « Je te cherchais, dit saint Augustin, hors de moi et je ne te trouvais point, parce que tu étais en moi. »

C'est là, dans ce domaine supérieur, dans le tabernacle de notre moi, que saint François de Sales veut nous attirer, que nous soyons dans le monde comme la Philothée de l'*Introduction à la vie dévote,* ou déjà hors du monde comme le Théotime du *Traité de l'amour de Dieu.* Or, nous n'y pouvons pas atteindre par notre seule volonté. Il faut que celle-ci soit commandée par l'amour.

II

LE MARIAGE D'AMOUR AVANT L' « INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE »

Saint François de Sales est le moraliste de l'amour. Et, tout d'abord, il le veut rétablir par le moyen du mariage dans la vie humaine où, si l'on abuse du mot au point de le banaliser, on ignore généralement ce qu'il signifie.

L'amour a été renouvelé, transformé par le christianisme. Faites le tour de la société païenne : vous y trouverez le désir et la volupté — avec la joie, la satiété, le désenchantement, la cruauté même qui en découlent, mais l'amour dans son obsédante recherche de fusion et de durée lui demeure étranger. Seul, Platon en a l'intuition dans le *Phédon* et dans le *Premier Alcibiade*. A la beauté passagère il oppose l'âme immortelle. Celui qui aime la seule beauté du corps, explique-t-il, n'aime point véritablement, et c'est pourquoi il se retire quand la jeunesse se flétrit. Socrate dit à Alcibiade : « La beauté de ce qui est à toi commence à passer, au lieu que la tienne ne commence qu'à fleurir. »

Pour mieux marquer cette chair périssable de l'empreinte divine, le christianisme, recueillant le mariage de la société antique, en fait un sacrement. Jamais la femme ne mesurera assez ce qu'elle doit au christianisme qui lui a rendu cette grâce et cette dignité sans lesquelles elle pouvait bien être un objet de plaisir, de passion ou d'ordre familial, mais non pas un objet d'amour. Par lui, elle est devenue la dame de la Chevalerie. Même dans l'amour coupable, il n'a pas laissé d'introduire — qu'on relise *Bajazet* ou *Phèdre* — ces scrupules, ces délicatesses, ces remords, ces élans vers le sacrifice qui font, autour de l'abîme où il s'agite, comme une garde d'archanges déchus.

Cette institution religieuse du mariage est vénérée au moyen âge, avec la hiérarchie qu'elle introduit dans la famille, image du corps social tout entier, et le caractère indissoluble qu'elle impose aux tendresses humaines. Mais un double assaut la menace. Le premier lui est livré dès les rudes âges primitifs où les barons féodaux ne voient guère dans les alliances de leurs fils et de leurs filles que la consolidation de leur maison et n'attachent pas la moindre importance aux attraits ou aux aversions qui font de la vie commune la joie ou le déplaisir. Les parents abusent de l'autorité paternelle, la femme est sacrifiée à la famille. Sacrifice qui a sa gran-

deur, mais qui n'est pas toujours accepté ou sur lequel on se ménage des revanches. Il a sa grandeur, puisqu'il associe l'individu à la puissance, à l'avenir, à la durée de toute une race. Mais il provoque trop souvent, dans le mariage qui est l'ordre même introduit dans l'amour, ces inquiétudes, ces hostilités, ces trahisons qui sont le contraire de l'ordre et qui détruisent le foyer. On entend l'écho de ces colères dans la littérature dès le treizième siècle. Après les héroïques *Chansons de gestes* où se trouve célébrée la vertu d'une Berthe de Roussillon qui accompagne son époux dans la misère, d'une Ameline, dans la *Chanson d'Aspremont*, qui ramène à Dieu son cruel mari Gérard de Freite, et, mieux encore, de cette admirable Guibourd qui contraint le plus noble des époux, Guillaume d'Orange, à retourner au combat quand il est épuisé et couvert de blessures, voici tous les romans d'aventures et ceux de la *Table Ronde*, du cycle d'Arthur ou du cycle de Charlemagne, déjà romanesques et romantiques, qui, sous couleur de fatalité, entreprennent non pas l'analyse, ce qui est le droit de l'art, mais l'apologie de l'amour coupable. La dame de Faiel se laisse séduire par le châtelain de Couci, et déjà ils entendent, ensemble ou dans leur cœur, avant Roméo et Juliette, la *douce voix du rossignol sauvage*. La belle Flamenca trouve le moyen de communiquer avec

Guillaume de Nevers au nez du plus grognon et du plus jaloux des maris, Archambaut de Bourbon. Selon l'humeur triste ou gaie de nos auteurs, et selon qu'ils tiennent pour la passion ou pour le plaisir, ils caressent le rêve douloureux et démesuré de Tristan de Léonois ou préparent les fantaisies et les légèretés de l'Arioste et de Boccace. Et certes la littérature n'est pas toujours une peinture exacte des mœurs : cependant il est rare que le malaise de toute une société ne trouve pas en elle son écho.

La Renaissance, avec l'afflux de désirs qu'elle apporte, et la vision d'une vie plus diverse et élégante, vient augmenter ce malaise. L'autorité paternelle, si elle n'est pas encore niée, est battue en brèche. Elle trouve, il est vrai, ses défenseurs chez les sains esprits de la race que l'esprit nouveau n'a pas corrompus. Montaigne la pense embellir et enrubanner de grâce et de gentillesse, mais Rabelais la veut maintenir telle quelle.

Rabelais et Montaigne, qui tous deux ont parlé avec tant de grandeur du sentiment paternel — relisons la leçon de Gargantua à son fils étudiant à Paris et le livre II des *Essais* — ne prêtent aucune attention à l'amour dans le mariage. Gargantua n'admet pas que les enfants choisissent leur femme ou leur mari : c'est affaire aux parents ; ils ont l'expérience et s'acquitteront bien tout

seuls de cet office. Quel scandale que celui de ces amoureux, de ces Roméo et de ces Juliette, qui prétendent se passer du consentement des pères et mères ! « Et voient, dit-il, les dolents pères et mères hors leurs maisons enlever et tirer par un inconnu étranger, barbare, mâtin... leurs tant belles, délicates, riches et saines filles, lesquelles tant chèrement avaient nourries en tout exercice vertueux... Quel spectacle pensez-vous que ce leur soit? » Et, en effet, c'est là un terrible sujet de tragédie domestique. Mais il y a celui de la jeune fille mariée d'autorité à quelque répugnant barbon, parce que tel était le bon plaisir ou l'utilité de la famille. Gargantua commande à Pantagruel : *Je pourvoirai à votre mariage.* Pour Rabelais, d'ailleurs, le bonheur ou le malheur du mariage est livré au hasard : « Il s'y convient, dit-il, mettre à l'aventure, les yeux bandés, baissant la tête, baisant la terre, et se recommandant à Dieu au demeurant... »

Montaigne, à son tour, ne voit dans le mariage qu'une institution de sagesse sociale et de tranquillité humaine. Il déconseille bien au jeune homme qui se marie — et qu'il engage à ne pas se marier trop jeune — d'aller chercher une femme qui le charge d'une grande dot : « Il n'est point, assure-t-il, de dette étrangère qui apporte plus de ruines aux maisons », sans doute parce qu'une trop

grosse dot dérange le train ordinaire et réclame trop de frais et d'attentions. Mais, ajoute-t-il aussitôt, « ceux qui nous déconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traitables et reconnaissantes, se trompent de faire perdre quelque réelle commodité par une si frivole conjecture. A une femme déraisonnable, il ne coûte non plus de passer par-dessus une raison que par-dessus une autre ; elles s'aiment le mieux où elles ont plus de tort ; l'injustice les attache ; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses ; et ne sont débonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches ; comme plus volontiers et glorieusement chastes de ce qu'elles sont belles. » Pour Montaigne un bon mariage, *s'il en est*, refuse la compagnie et condition de l'amour. C'est une douce société d'utiles et solides offices et il en advient ce qui se voit aux cages : « Les oiseaux qui en sont dehors désespèrent d'y entrer, et d'un pareil soin en sortir ceux qui sont au dedans. Socrate requis qui était plus commode, prendre ou ne prendre point de femme : « Lequel des deux on face, dit-il, on s'en repentira. »

Rabelais et Montaigne tiennent pour le bon mariage de raison, où les enfants ne sont point consultés, et dont il ne faut pas attendre félicité du cœur, ni illumination intime, seulement la sécurité et l'établissement de la famille. Ils lui ont bâti une demeure à mi-côte,

à l'abri du vent, mais aussi du soleil. C'est le mariage social, ce n'est plus le mariage-sacrement. Ils en ont retiré la divine empreinte, ils l'ont laissé à lui-même, à la sagesse humaine, et si les mariés ne sont pas contents, il y a le petit inconvénient qui faisait tant de peur à Panurge, dont ils s'accommoderont pour leur plaisir ou leur peine. Molière et sa philosophie naturelle sont déjà là.

Ils rabaissent le mariage, du moins ils ne désagrègent pas la famille. Cette désagrégation a son germe dans la Réforme. Luther, comme l'a très bien montré un philosophe moderne, M. Jacques Maritain, c'est l'avènement du moi. Par le principe du libre arbitre continu, la Réforme ouvre la porte du foyer à l'individualisme. Elle rompt l'indissolubilité du mariage-sacrement. Le mariage ne diffère plus des autres unions de chair. Les âmes ne sont plus de son domaine.

Tel est l'état du mariage quand saint François de Sales commence d'enseigner. La femme est dans la société traditionnelle — Rabelais et Montaigne redoutent les réformateurs — trop souvent sacrifiée à la famille, et voici qu'une doctrine nouvelle menace l'unité du foyer. Le mariage de raison est imposé par les parents sans la consultation des cœurs et un consentement vicié risque de préparer les désordres conjugaux. Ou, symptôme plus grave — car aux choix des parents les jeunes

gens peuvent trouver leur compte — contre toutes les autorités la force individuelle se fait jour : elle renverse les promesses éternelles, substitue la possibilité du divorce au principe de l'union indissoluble, donne à cette chair que d'ailleurs elle déclare maudite le droit à toutes les faiblesses en la séparant dans l'amour de l'esprit qui la vivifie.

III

L' « INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE »

L'*Introduction à la vie dévote* n'est pas un traité de la vie conjugale, mais un assemblage un peu arrangé de lettres de direction. Le biographe anonyme que j'ai déjà cité en retrace l'histoire pour en faire hommage finalement, contre toute vraisemblance, au roi Henri IV :

« *François de Sales avait alors la direction d'une dame qui, malgré les engagements que son état lui donnait dans le monde, avait un véritable désir d'y vivre chrétiennement; comme il crut que le bon exemple et la vertu de cette dame auraient des suites heureuses pour plusieurs personnes qui se régleraient sur sa conduite, il luy écrivit des avis pour mener une vie sainte dans le commerce du monde; et il luy en écrivit de différents, suivant qu'il jugeait qu'elle en avait besoin pour les diverses occasions où elle se trouvait engagée. Cette dame qui profitait beaucoup de ses conseils, montra à un Jésuite qui était son con-*

fesseur, toutes les lettres qu'elle en avait reçues : on dit que ce Jésuite les ayant lues, trouva qu'elles seraient fort utiles aux personnes séculières qui se persuadent qu'on ne peut servir Dieu ni dans la Cour des Princes, ni parmi l'embarras des affaires; et que dans cette pensée il pria François de Sales de mettre en ordre tous les avis qu'il avait donnés à cette dame, ce qu'il fit, et que c'est le Livre de Philothée *ou l'*Introduction à la vie dévote *que nous avons aujourd'huy.*

Quoy qu'il y ait de la vérité en ce qui vient d'être dit, néanmoins il est certain que ce qui a le plus contribué à ce livre, c'est un entretien qu'eut un jour Henri IV avec des Hayes; comme ce prince avait une estime singulière pour François de Sales, et qu'il était persuadé qu'il avait des moyens extraordinaires pour inspirer la vertu à tout le monde, il dit à des Hayes de luy écrire que ce serait une occupation digne de luy s'il voulait faire un livre qui instruisit les « séculiers de la véritable piété... »

Cette hypothèse d'une intervention de Henri IV n'a jamais été retenue. Charles-Auguste de Sales n'en parle point, mais il cite le nom de la dame dont la direction devait être si profitable à tous : Louise du Châtel, femme du seigneur de Charmoisy. D'autres historiens, spécialement dom Mackey,

nient le rôle d'occasion joué par celle-ci, révoquant en doute une tradition aussi accréditée et voient dans l'*Introduction* un traité rédigé avec méthode. Cette affirmation sans preuves pertinentes serait contraire à tout ce que nous savons des habitudes de composition de saint François de Sales. Mme de Charmoisy remit effectivement au père Fourrier les lettres qu'elle avait soigneusement gardées et qui, réunies à d'autres, composèrent la première édition de l'*Introduction.* Mais il est possible que, dès lors, l'évêque de Genève dirigeât ses pénitentes par le moyen d'avis développés qui auraient été une première ébauche de son traité et c'est la thèse de la Visitation.

Le livre parut au commencement de l'année 1609 : une lettre à Mme de Chantal à qui il en envoie deux exemplaires, datée de février 1609, permet de fixer cette date à coup sûr : sans doute n'eût-il pas retardé cet envoi qui lui devait tenir à cœur. Ce fut un succès prodigieux. Les *marchands libraires* se trouvèrent en peine d'en fournir à tous ceux qui en demandaient. Le premier monastère de la Visitation d'Annecy a conservé un exemplaire de l'édition princeps (*à Lyon, chez Pierre Rigaud, en ruë Murière, au coing de la rue Ferraudière, à l'Horloge* MDCIX) et l'a fait reproduire à la suite de l'édition définitive, celle de 1619. Il fallut réimprimer l'ou-

vrage sans délai, mais non sans corrections, compléments et embellissements.

Un tel ouvrage manquait. L'*Imitation*, parue deux siècles plutôt, est destinée aux amoureux de la solitude et du silence, et si la profondeur de son analyse, le détachement des vanités qu'elle enseigne sont profitables à tous, elle propose un idéal plus convenable aux monastères qu'au monde, tandis que saint François de Sales, reprenant la doctrine de saint Thomas, montre que la perfection de la vie chrétienne peut être aussi bien poursuivie dans le monde que dans les monastères.

Ce petit traité de vie pratique, avec ses images familières, avec sa bonne grâce et sa belle humeur qui en cachent la rudesse et l'âpre vertu mortifiante, contient donc une étude et un règlement de la femme dans toutes les conditions, jeune fille, mariée, veuve. On croit qu'il s'agit d'une, et il s'agit de toutes, et chacune y trouve son compte. La bouquetière Glycera faisait avec les mêmes fleurs des bouquets variés. Ainsi les circonstances diffèrent, mais la femme ne change pas.

L'homme aussi pourra tirer de l'*Introduction* quelque enseignement. Sur le monde, sur la vanité des honneurs, sur les charges honorables du mariage, sur la façon de traiter les affaires sans empressement ni souci, il y

apprendra bien des vérités. Et là encore on a cette surprise de constater que, loin d'appauvrir la vie, de la borner, de la restreindre, saint François de Sales sait l'enrichir et l'élargir. Il engage à tenir son *cœur ramassé* pour ne pas le disperser inutilement. Il détourne les esprits bien nés de tout *le menu fatras de rangs, d'honneurs, de salutations*, qui est le propre des esprits fainéants, mais il engage ceux-là dont la dignité regarde le public à conserver ce qui leur appartient, « avec une prudence et discrétion qui soit accompagnée de charité et de courtoisie ». Remplir sa vie, c'est là son conseil, mais la vider aussi de toutes les petites misères et bassesses qui l'encombrent. Il est à regretter néanmoins qu'il n'ait pas été le directeur de quelque bel ambitieux, avide de jouer un grand rôle : nul doute qu'on eût recueilli sous sa plume un merveilleux traité pour l'homme d'action. Rien que par la lettre adressée au jeune baron de Chantal partant pour la Cour, il est aisé de le préjuger. Cette lettre est déjà une règle de conduite. « L'ambition, y est-il dit, fait que l'on veut avoir les honneurs avant que d'avoir les mérites. » Il engage le jeune homme qui va faire voile et prendre la haute mer du monde à ne point s'embarrasser parmi les amourettes, à éviter le jeu qui en peu de jours dissipe le cœur et flétrit toutes les fleurs des bons désirs, à ne point

flatter son corps en délicatesse au mangêr, au dormir, et telles autres mollesses, « car enfin un cœur généreux a toujours un peu de mépris des mignardises et délices corporelles », et il trace le portrait du courtisan tel que l'eût souhaité saint Louis qui fut roi : « brave, courageux, généreux, de bonne humeur, courtois, civil, franc, poli, et néanmoins bon chrétien. »

Plus d'une fois, en étudiant l'*Introduction*, nous relèverons de ces maximes qui visent aussi bien les hommes que les femmes. Mais c'est à celles-ci qu'il s'adresse directement.

Il faut compléter l'*Introduction* par les dix volumes de la Correspondance, et encore par les actes mêmes de la vie ecclésiastique. Jamais François de Sales ne quitte le terrain solide des réalités quotidiennes. Toujours il part des faits contre lesquels il est vain de se heurter. Mais de ces réalités si humbles, quel parti ne sait-il pas tirer? Son enseignement, c'est l'échelle de Jacob qui du sol montait jusqu'à Dieu, et dont il rapproche en souriant les échelons pour qu'on n'aperçoive pas trop la rigueur de l'ascension.

IV

LA JEUNE FILLE

La doctrine de saint François de Sales sur le mariage se résume en deux mots : acceptation libre et définitive — bien que ces deux épithètes paraissent contradictoires — et amour.

Tout d'abord il recommande à la jeune fille de *ramasser* son cœur pour le mariage, de le garder intact.

Un des premiers sermons qu'il prononça après son élévation à l'épiscopat fut pour dénoncer et défendre une coutume qui était alors répandue à Annecy, et jusqu'en France, en Angleterre et en Écosse. C'était le jeu aimable et dangereux des *Valentines*. Le 14 février, jour de Saint Valentin, les jeunes gens et les jeunes filles de la ville se réunissaient autour de deux urnes : on inscrivait tous les noms sur des bulletins que l'on déposait selon le sexe dans l'une ou l'autre de ces urnes, puis l'on tirait au sort successivement le nom d'un jeune homme et celui d'une jeune fille. Le couple ainsi désigné contrac-

tait pour l'année une alliance d'amitié : chaque *Valentin* recevait ainsi du hasard sa *Valentine* annuelle. « Durant tout ce temps, dit un historiographe de saint François de Sales, il portait sur son cœur ou sur son bras le billet contenant le nom de sa *Valentine*, faisait profession de la servir en tout, de la conduire aux bals, assemblées et promenades, et ajoutait à toutes ces galanteries divers cadeaux. » Les maris et les femmes avaient réclamé leur part de cette coutume, ce qui excitait les jalousies autant que les familiarités, d'autant plus que l'on trichait assez habituellement pour favoriser les inclinations naturelles. Voilà un usage que nous sommes tentés de trouver fort plaisant. L'évêque ne l'entendait pas ainsi, et d'autorité il le brisa. Au lieu des fameux billets, on reçut des noms de saints à honorer spécialement toute l'année et qu'on pouvait tirer au sort en toute tranquillité d'esprit. Les jeunes gens firent un grand éclat et tentèrent de résister. Saint François de Sales tint bon et triompha.

C'est là, tout simplement, une illustration de l'*Introduction à la vie dévote*. Saint François de Sales estime que les occasions de perdre le cœur ou la tête sont assez fréquentes sans que nous allions les chercher et que, pour préserver les jeunes filles, ce n'est pas trop de toutes les prudences, ce n'est pas trop d'éloigner toutes les familiarités. Il est

l'adversaire déclaré du marivaudage d'autrefois, du flirt d'hier, de la camaraderie d'aujourd'hui, et recommande à la jeune fille, à la femme, de ne pas se laisser toucher incivilement, ni par manière de folâtrerie, ni par manière de faveur.

Car il veut que la jeune fille réserve son cœur et sa pensée pour le mariage. Il la met en garde contre son imagination, prompte à *estimer plus doux ce qu'elle ignore.* « O vierges, s'écrie-t-il avec une tendresse toute paternelle, si vous prétendez au mariage temporel, gardez donc jalousement votre premier amour pour votre mari. Je pense que c'est une grande tromperie de présenter, en lieu d'un cœur entier et sincère, un cœur tout usé, frelaté et tracassé d'amour. » Il sait toute l'importance, bien souvent décisive, d'un premier amour, et que la résolution de l'amour unique est la première source de la fidélité. Et il sait aussi que l'imagination une fois ébranlée conserve le goût et bientôt contracte l'habitude de ces voyages sentimentaux qui la détraquent en lui offrant l'attrait décevant d'irréels ou irréalisables mirages.

Il souhaite aussi, il désire que la jeunesse soit gaie, et il la croit d'autant plus accessible à la gaieté qu'elle est intacte. On représente les dévots, dit-il au début de l'*Introduction*, comme fâcheux, incommodes et tristes. Ce doit être le contraire, ou ce n'est

pas la vraie dévotion, qui n'est pas autre chose que la constante application de la foi religieuse dont il est impossible que nous ne tirions pas la paix intérieure.

Il est plein d'une indulgence souriante pour la coquetterie des jeunes filles : dans son chapitre sur la bienséance des habits, il leur permet des *affiquets*, « parce qu'elles peuvent loisiblement désirer d'agréer à plusieurs, quoique ce ne soit qu'afin d'en gagner un par un saint mariage. » Ne contient-il pas le zèle de Mme de Chantal qui mène une garde un peu trop austère autour de la toilette de ses filles : « Que voulez-vous? lui fait-il observer bonnement, il faut bien que les filles soient un peu jolies. » Et en 1615, comme la jeune Françoise de Rabutin, qu'on appelait gentiment Françon, se désolait en l'absence de sa mère *parce qu'elle n'avait pas de quoi se faire brave*, l'évêque prend sur lui de l'autoriser à quelque dépense : « Je lui dis, explique-t-il à la mère de Chantal alors à Lyon, qu'il fallait lui faire faire un beau collet pour les fêtes, et cela suffisait au village, en attendant mieux à votre retour. Je pense que cette fille croit que ce soit grand contentement d'avoir ces dentelles et ces collets montants (vous voyez bien que j'en sais quelque chose), et il la faut charger de cela ; quand elle verra que cela n'est pas si grande fête, elle reviendra à soi. » Et comme il saura réprimer avec

douceur les petites hardiesses de la jeune Françoise ! Un jour qu'elle lui parut un peu trop décolletée, il lui tendit malicieusement des épingles.

S'il proscrit les jeux de hasard comme un passe-temps bientôt déréglé et dangereux, il recommande, et surtout à la jeunesse, de savoir prendre des récréations. D'après Cassian, il rappelle la réponse de saint Jean l'Évangéliste qu'un chasseur trouva caressant une perdrix, de quoi il s'étonna : comment un homme de si haute qualité s'occupait-il à si chétive besogne? — Pourquoi, lui répliqua le saint, ne portes-tu pas ton arc toujours tendu? — De peur, répondit le chasseur, que demeurant toujours courbé, il ne perde la force de s'étendre quand il en sera métier. — Ne t'étonne donc pas si je me démets quelque peu de la rigueur de mon esprit, afin de m'employer plus vivement par après à la contemplation. Et saint François ajoute : « C'est un vice sans doute, que d'être si rigoureux, agreste et sauvage, qu'on ne veuille prendre pour soi ni permettre aux autres aucune sorte de récréation. »

Les jeux physiques, les sports — en son temps le jeu de paume, les courses, l'escrime, etc. aujourd'hui le tennis, le golf, la course, etc., il les déclare bons et loisibles, mais il ajoute : « Il se faut seulement garder de l'excès, soit au temps que l'on y emploie, soit

au prix que l'on y met. » Considérons combien le conseil est sage, rien qu'en nous rappelant ces enragés champions de tennis qui, ne s'intéressant qu'à leurs parties, deviennent bientôt les plus sottes gens du monde et les plus fatigants à fréquenter. La vie est trop courte pour être ainsi gâchée. Une récréation n'est pas une occupation. Elle entretient la santé du corps et l'équilibre de l'esprit, elle n'est pas en elle-même un but suffisant dès qu'on a l'âge d'être raisonnable : mais quel est cet âge? Borner sa vie aux sports, c'est se condamner bientôt à l'ineptie.

S'il est donc permis de jouer, danser, se parer, ouïr d'honnêtes comédies, banqueter, il n'y faut point donner son cœur. Il en faut demeurer détaché. Car ce sont des « affections vaines et sottes », pareilles à l'échauffement des enfants qui courent après les papillons. Saint François de Sales compare les bals aux champignons dont les meilleurs ne valent rien. Il est vrai que nos plus modernes amateurs de cryptogames les déclarent presque tous comestibles, et quelques-uns succulents. Cependant les permissions accordées par l'évêque de Genève avec tant de mesure, de tact et de réserve à Philothée pour l'usage restreint et modéré des plaisirs du monde passèrent, lorsque parut l'*Introduction*, pour une coupable faiblesse aux yeux de bien des prédicateurs déjà mûrs pour la doctrine de

Jansénius. L'un d'eux, après avoir parlé en chaire de la *Vie dévote* comme d'un livre pernicieux, tira de sa manche un exemplaire et, s'étant fait apporter en grande pompe une bougie allumée, il le brûla publiquement, comme un ouvrage scandaleux dont il fallait perdre jusqu'au souvenir. Quand on rapporta le fait avec indignation à saint François de Sales, celui-ci ne montra nulle émotion. Il ne s'émut jamais d'une critique ni même d'une calomnie, et toujours il refusa d'y répondre, s'en remettant à la vérité et au temps du soin de confondre eux-mêmes, sans qu'il intervînt, ses adversaires. Au contraire, il excusa le prédicateur excité et il expliqua bénévolement que pour être insensible aux injures il ne fallait désirer aucune réputation, ni se mettre en peine du jugement des hommes.

Cette querelle sur le bal fit grand bruit en son temps. Les danses, avait pourtant prévenu saint François de Sales, « attirent les vices et péchés, les querelles et les envies ; et comme le plaisir règne en ces assemblées, si quelqu'un vient souffler aux oreilles d'une fille quelque cajolerie ou quelque parole déshonnête, ou qu'on jette sur elle des regards, son cœur est fort aisé à se laisser empoisonner. » Et il mettait en garde Philothée : « ...Ces récréations sont dangereuses, elles

dissipent l'esprit de dévotion, alanguissent les forces, refroidissent la charité et réveillent en l'âme mille sortes de mauvaises affections », lui rappelant l'exemple de Sainte Élisabeth de Hongrie qui dansait dans les assemblées sans blesser sa dévotion. Mais toutes ces précautions ne parurent pas encore suffisantes. Certains biographes du saint eux-mêmes ne le commentent pas sans s'effrayer de son audace en cette occasion. Tel l'anonyme qui s'inspire des Vies publiées en Italie : pour un peu il accuserait la naïveté de l'évêque de Genève : « François de Sales, assure-t-il, ne permettait pas le bal comme on le fait présentement (il écrit en 1689), où il se commet une infinité de pechez ; en effet, la plupart des bals d'aujourd'huy sont pleins de vanité, de luxe et de concupiscence ; comme le plaisir, les objets et les discours lascifs y animent tout le monde, chacun se croit permis presque tout ce qu'il souhaite, parce que le vice semble y être moins défendu, et le grand nombre de toutes sortes de personnes qu'on y reçoit fait une confusion qui favorise les mauvais desseins : enfin on voit par expérience que le bal est le divertissement le plus pernicieux au Christianisme, puisqu'on y perd tous les sentiments de vertu, et qu'au lieu de l'inclination qu'on sentait auparavant au bien et à la retraite, on ne trouve plus en soy qu'un esprit dissipé,

qui nous porte à divers plaisirs et qui, enfin, nous jette dans le désordre. » Et le même commentateur ajoute : « François de Sales n'a jamais eu la pensée de permettre le bal, tel qu'on vient de le dépeindre et tel qu'on le voit présentement, mais il le permet à des gens honnêtes qui, se trouvant assemblés, prennent occasion de danser pendant quelque temps, ou s'ils marquent un jour pour ce divertissement, il suppose que ceux qui donnent le bal soient retenus, que les personnes conviées soient sages et modestes, qu'elles y aillent sans ajustemens, et que le peu de temps que doit durer la danse se passe sans désordre, sans cajolerie et sans aucune de ces manières déshonnêtes qu'on affecte qu'à intention de plaire et de faire naître de mauvais désirs. Un bal si plein de retenue est bien rare aujourd'huy, et il n'y a personne qui y voulût aller avec tant de précautions... »

Cela est probable, et saint François de Sales eût souri de la réflexion finale. Mais il ne demandait pas tant de précautions et savait très bien qu'il ne faut ni diminuer ni exagérer les plaisirs du monde. A contempler les mines allongées et mélancoliques, parfois même déconfites et marmiteuses de nos danseurs de tangos et de fox-trotts, on n'a pas l'impression d'un dévergondage aussi éhonté et systématique. Le monde a ses apaches comme les fortifications, mais, en somme, la

vertu des femmes se retrouve assez communément après le bal comme les pardessus et les fourrures au vestiaire, et celle qui ne se retrouve pas était la plupart du temps pareille à ces perles qui se peuvent perdre impunément parce qu'elles sont fausses. Le plus grand danger du bal, c'est l'insuffisance de la maîtresse de maison. Notre vieil auteur a raison d'écrire : « *Le grand nombre de toutes sortes de personnes qu'on y reçoit fait une confusion qui favorise les mauvais desseins.* » Les barrières sont ouvertes : on laisse entrer n'importe qui, et souvent l'on ne présente personne, au point que certaines jeunes filles dansent tout un hiver avec les deux ou trois jeunes gens qu'elles traînent partout après elles, et dont elles composent leur écurie de courses.

Mais la danse ne procure-t-elle pas un plaisir né d'elle-même, le plaisir de donner au rythme une forme vivante, de dérouler, comme une écharpe, une souple harmonie qui se refait et se défait sans cesse? Le Socrate de M. Paul Valéry, dans son dialogue charmant *l'Ame et la danse*, dit en regardant la danseuse Rodhonia : « L'oreille est merveilleusement liée à la cheville... » Et ailleurs : « Regardez celle-ci ! la plus mince et la plus absorbée dans la justesse pure... Elle cède, elle emprunte, elle restitue si exactement la cadence, que si je ferme les yeux, je la vois

exactement par l'ouïe. Je la suis, et je la retrouve, et je ne puis jamais la perdre ; et si, les oreilles bouchées, je la regarde, tant elle est rythme et musique qu'il m'est impossible de ne pas entendre les cithares. » Il y a ainsi dans la danse plus de mystère spirituel que n'imaginent d'habitude les prédicateurs, et les jambes peuvent à la jeunesse donner l'illusion des ailes.

Jacqueline Favre, fille du célèbre président, adorait la danse où elle excellait. Un soir de bal, à Chambéry, on fit cercle pour la regarder danser et l'admirer. Au milieu de ses pas, elle surprit cette attention. C'était une pieuse jeune fille, et brusquement la grâce l'illumina. « Pauvre Favre, se dit-elle pendant un repos, tandis qu'on la croyait tout occupée et grisée de son triomphe, que te reviendra-t-il de ces pas mesurés que tu fais avec tant d'attention? On dira de toi : cette demoiselle a bien dansé, et puis ce sera tout ; quelle triste récompense ! » Et c'est là qu'elle résolut d'entrer au cloître où elle trouverait, au lieu d'applaudissements, la solitude. L'évêque fut le confident de cette vocation. Or, il avait un frère, Louis, qui s'était épris de la jeune fille et l'avait demandée à son père. Le président était flatté de cette alliance, il y tenait. Le père et le prétendant durent s'incliner. Ce dernier le fit même de très bonne grâce : « Si vous me quit-

tiez pour un autre homme, dit-il à la jeune fille, j'en serais inconsolable, mais pour Dieu je renonce à toutes mes prétentions... »

La jeune fille selon saint François de Sales pratiquera jusqu'à la plus extrême délicatesse le respect des parents, même si elle a dû pâtir de leur injustice. Mais, ni pour le mariage, ni pour le cloître, ceux-ci ne disposeront d'elle. Sur cette nécessité du consentement pour la vocation conjugale ou monacale, il fut toujours intransigeant. Il n'entend pas que l'on contrarie Mlle Favre qui veut être religieuse, et il refuse de garder à la Visitation une religieuse qui a été contrainte par sa mère.

C'était alors, en un temps où la puissance paternelle était presque absolue, une grande nouveauté, une grande hardiesse. Je serais presque tenté de croire que ce l'est demeuré, tant il est encore dans nos mœurs de circonvenir les jeunes filles au lieu de leur représenter l'importance de leur consentement sur lequel se joue toute leur vie. Selon l'évêque de Genève, il appartient aux parents de proposer, mais à la jeune fille seule le choix appartient. « Pour l'entière résolution d'un mariage, écrit-il dans l'*Introduction*, trois actions doivent entrevenir quant à la demoiselle que l'on veut marier ; car, premièrement, on lui propose le parti ; secondement, elle agrée la

proposition, et en troisième lieu, elle consent. » Agréer et consentir ne sont pas pareils. Il faut un intervalle pour mûrir sa résolution avant de s'y engager. Il importe que la jeune fille connaisse son prétendant et son propre cœur.

Car le mariage est chose grave, durable, sans retour. « Le mariage, expliquait-il à un jeune homme qui lui demandait conseil et qui ne lui paraissait pas avoir le jugement suffisamment formé pour fonder une famille, est un ordre où il faut faire la profession avant le noviciat ; et s'il y avait un an d'épreuve, comme pour la profession dans les monastères, il y aurait peu de profès. » Il est trop réaliste, il a trop vécu en famille pour n'avoir pas aperçu les épreuves quotidiennes qui attendent les époux, une fois la porte franchie à deux : aussi convient-il de franchir cette porte la main dans la main, avec confiance, avec courage, avec une foi et une espérance pareilles. Il ne dissimule pas les difficultés futures ; elles doivent obliger à suspendre une décision. Souvent il conseille d'attendre. Il importe de s'étudier avant de se marier, de se connaître et de se préparer, même au courage et à la patience. A une jeune fille contrefaite qui était enragée pour se marier, il ne craint pas de rappeler son cas plus épineux : « L'état de mariage, lui dit-il, est un état qui requiert

plus de vertu et de constance que nul autre ; c'est un perpétuel exercice de mortification ; il le sera peut-être à vous plus qu'à l'ordinaire. » Sa courtoisie ne lui fait ajouter que le *peut-être.* Et comme il eût blâmé ces unions bâclées aujourd'hui en quelques jours et d'ailleurs bientôt rompues, où de tout jeunes gens, à peine sortis du collège ou du lycée, du couvent ou du pensionnat, se précipitent sur le mariage comme sur un tango prolongé et sont tout ahuris après quelques mois de se découvrir étrangers l'un à l'autre ! Ainsi rencontre-t-on des gaillards de moins de vingt-cinq ans, et des poupées de vingt, qui sont déjà divorcés.

Sur le choix du mari, on ne saurait être trop renseigné ni trop clairvoyant. Mme Brulart songe, pour sa fille, à un beau jeune homme assez mauvais sujet, mais une fois marié, sous l'influence de sa femme il s'amendera. L'évêque de Genève qu'elle consulte lui répond que c'est tenter Dieu que de confier le sort d'une jeune fille à un prétendant aussi peu sûr et qui n'a pas donné de gages de son amendement. Il sait bien, lui, que c'est plus souvent le contraire et que ces beaux projets de conversion aboutissent la plupart du temps à la perte de la femme. Un romancier contemporain, M. Marcel Prévost, a, de cette vérité psychologique, fait une application dans *Pierre et Thérèse.*

Le mariage revêt une tout autre dignité. Saint François de Sales recommande à la jeune fille de s'y préparer avec la connaissance de son cœur, avec un courage bien dressé et, s'il se peut, avec l'amour qui rend tout aimable à la volonté. Il sait qu'une grande part revient dans nos sentiments à l'importance que nous y attachons. Celui qui dirige son imagination et son cœur dans la large avenue des amours impérissables s'y trouvera plus tard engagé d'un train qu'il ne pourra plus rompre. Cette robe de noces, blanche et royale, que les jeunes filles désirent de revêtir et qui ne se porte qu'une fois, est le symbole de la pureté de l'épouse et de la royauté qui lui est offerte dans sa nouvelle demeure.

V

LA FEMME MARIÉE

Dieu lui-même, par le sacrement du mariage, ouvre aux époux la porte de cette nouvelle demeure. Mais ils ne sont qu'un homme et qu'une femme.

On a accoutumé de représenter saint François de Sales comme un optimiste aimable et souriant. C'est ne l'avoir pas lu ou pas compris. J'ai dit qu'il distinguait dans l'homme deux domaines. Sur ce qui s'agite dans le domaine inférieur, nul moraliste ne fut plus clairvoyant. Mais il y a l'autre domaine, le tabernacle où le *moi* véritable se trouve et se garde. D'une part, il y a les hommes, de l'autre Dieu en qui il les faut regarder. Tout l'optimisme salésien tient dans cette dualité : « L'homme sans dévotion, écrit-il — et lisez, si vous préférez, sans religion, ou même sans recherche de perfectionnement — est un animal sévère, âpre et rude, et les maris doivent souhaiter que leurs femmes soient dévotes, car sans la dévotion la femme est grandement

fragile et sujette à déchoir ou ternir en la vertu. »

Il n'y a pas si loin que l'ont imaginé des commentateurs superficiels entre le prétendu optimisme de saint François de Sales et le prétendu pessimisme de Pascal. Pascal, s'il a une conception tragique de la destinée humaine, est, tout comme l'auteur de l'*Introduction*, confiant dans la joie surnaturelle qui nous vient de l'abri en Dieu : « Ne nous laissons pas aller à la tristesse, écrit-il à Mlle de Roannez, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le Ciel, est si pleine de satisfactions qu'elle en remplit et l'entrée et le progrès et le couronnement. C'est une lumière si éclatante qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient ; et s'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient et non de la vertu : car ce n'est pas l'effet de la piété qui est ou commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Otons l'impiété et la joie sera sans mélange. » Ne dirait-on pas un passage de la *Vie dévote?* tandis que, *l'animal sévère, âpre et rude*, c'est déjà du Pascal. Mais cet animal, saint François de Sales ne pense qu'à l'apprivoiser. Il s'appuiera pour l'apprivoiser sur la puissance de l'amour.

Notre sensibilité est unique, mais son objet

peut être infini. Elle n'est pas différente, si elle convoite Dieu ou quelque créature. C'est son objet qui la change, mais c'est toujours notre cœur qui aime. « Comme ceux qui sont amoureux d'un amour humain et naturel, écrit saint François de Sales, ont presque toujours leurs pensées tournées du côté de la chose aimée, leur cœur plein d'affection envers elle, leur bouche remplie de ses louanges, et qu'en son absence ils ne perdent point l'occasion de témoigner leurs passions par lettres, et ne trouvent point d'arbre sur l'écorce duquel ils n'écrivent le nom de ce qu'ils aiment : ainsi ceux qui aiment Dieu ne peuvent cesser de penser en lui, respirer pour lui, aspirer à lui et parler de lui, et voudraient, s'il était possible, poser sur la poitrine de toutes les personnes du monde le saint et sacré nom de Jésus. »

Pareillement, dans le *Traité de l'amour de Dieu*, il ne dédaigne pas de hausser les termes de l'amour humain pour les offrir au divin amour.

Puisque notre sensibilité est unique, il est donc possible de la sanctifier. « J'exhorte surtout les mariés, adjure saint François de Sales, à l'amour mutuel que le Saint-Esprit leur recommande tant en l'Écriture. O mariés, ce n'est rien de dire : aimez-vous l'un l'autre de l'amour naturel, car les paires de tourterelles font bien cela ; ni de dire, aimez-

vous d'un amour humain, car les païens ont bien pratiqué cet amour-là ; mais je vous dis, après le grand apôtre : Maris, aimez vos femmes comme Jésus-Christ aime son Église ; ô femmes, aimez vos maris comme l'Église aime son Sauveur. Ce fut Dieu qui amena Eve à notre premier père Adam et la lui donna pour femme ; c'est aussi Dieu, mes amis, qui, de sa main invisible, a fait le nœud du sacré lien de votre mariage et qui vous a donnés les uns aux autres ; pourquoi ne vous chérissez-vous pas d'un amour tout saint, tout sacré, tout divin?... » Voilà un accent qu'on n'avait plus entendu depuis les premiers siècles de l'Église et qui, singulièrement, contrastait avec le gros rire de Rabelais sur les velléités conjugales de Panurge et avec les ironies trop intelligentes de Montaigne.

Ce sera le sacrement du mariage qui communiquera à l'amour humain un caractère indissoluble et le marquera d'une empreinte éternelle. Le premier mot qui vient aux lèvres, quand on aime, n'est-ce pas le mot qui ne devrait jamais franchir une bouche humaine, n'est-ce pas : *toujours?* On n'est pas maître du lendemain, et l'on ne veut pas d'un bonheur furtif ; tout en nous et hors de nous est fragile et précaire, et l'on repousse le temps, et parce que ce n'est pas assez de donner l'instant présent et son cœur qu'on ignore, on distribue d'un mot l'avenir qu'on

ne connaît pas à celle ou celui que, peut-être, on ne connaît pas davantage. Il suffit d'une exaltation, et même d'une illusion, pour croire, de bonne foi, que notre amour ne changera pas quand tout change. Mais cette illusion, cette exaltation, voici que, dans l'amour sacré du mariage chrétien, elle veut devenir réalité : oui, tout change, et nous changeons, et la beauté passe, et la jeunesse, et le charme lui-même, mais non pas un amour qui, par delà beauté, jeunesse et charme, plus durable que tous autres attraits, puise ses puissances de vie et de durée, non dans la chair, ni dans le cerveau, mais dans notre cœur, troisième ordre des réalités selon Pascal qui l'appelle charité, oasis toujours rafraîchie, toujours verdoyante lorsque la source divine a jailli.

Un tel amour vaut bien d'être gardé et surveillé. Car même un amour indissoluble peut n'être pas fidèle. Saint François de Sales distingue la fidélité de l'indissolubilité. Il connaît notre cœur, prompt à se laisser distraire, ne fût-ce qu'un instant, de cela même qu'il préfère. La confiance en soi vient encore aider à cette distraction : on ne veut pas sortir de son enclos, seulement regarder pardessus les barrières, voir la vie, comme si l'on ne portait pas toute la vie en soi. Et les barrières se trouvent ouvertes sans qu'on y ait

pris garde, et l'instant devient une heure, et l'heure devient trahison. Aucun psychologue n'a serré de plus près l'analyse de tous ces sentiments obscurs, inoffensifs d'apparence, ou même délicats et rares, qui sont les premiers liens invisibles des passions, liens dont on ne soupçonne pas la résistance, qui semblent légers et dorés comme ces toiles d'araignées où le soleil se pose, et qu'on ne pourra bientôt plus briser.

Qu'on ne badine pas avec l'amour, saint François de Sales n'est pas le premier qui l'ait dit, d'entre les moralistes, et même tous les moralistes l'ont dit. Mais il l'a dit mieux que personne, avec une sûreté plus précise, une chaleur de cœur plus pressante. Il a bien distingué, chez la femme, cet amour d'être aimée qui, souvent, précède l'amour. On ne veut pas aimer, mais l'amour qu'on inspire est déjà un sentiment qu'on éprouve, où l'on découvre de la volupté. « Que pensez-vous faire? Donner de l'amour, non pas? Mais personne n'en donne volontairement qui n'en prenne nécessairement ; qui prend est pris à ce jeu... Ce feu d'amour est plus actif et pénétrant qu'il ne vous semble ; vous croirez n'en recevoir qu'une étincelle, et vous serez tout étonné de voir qu'en un moment il aura saisi tout votre cœur, réduit en cendres toutes vos résolutions et en fumée votre réputation... O fols et insensés, croyez-vous char-

mer l'amour pour le pouvoir manier à votre gré?... »

Ou bien encore l'amour se dissimule sous l'amitié. « Il est bien aisé, dit ailleurs le directeur d'âmes consulté par des pénitents qui se croyaient acquitter envers le mariage par une fidélité toute physique, de ne point donner de corrival au mari ni de corrivale à la femme quant au corps, mais il n'est pas si aisé de n'en point donner quant au cœur... » Or « l'amitié vaut selon ce qui la fonde. » Il y a une amitié spirituelle, une amitié pour *s'entre-porter au bien.* Il y a une sainte amitié dont nul n'a mieux parlé, que nul n'a mieux vécue que saint François de Sales. Mais entre un homme et une femme, l'amitié, même engagée de bonne foi, est prompte à dévier. « Ils se passeront même quelquefois, écrit-il encore, plusieurs années sans qu'il arrive entre eux qui sont atteints de cette folie autre chose qui soit directement contraire à la chasteté du corps, ceux s'arrêtant seulement à détremper leurs cœurs en souhaits, désirs, soupirs, muguetteries et autres belles niaiseries et vanités, et ce pour diverses prétentions. »

Les femmes commencent d'habitude par de petits soupirs sur l'étroitesse ou la tristesse de leur vie, par de petites plaintes de n'être pas aimées, ou pas assez, car cela seul les intéresse. Ou bien on sait les attirer par

la pitié. Tous les beaux sentiments entrent en ligne quand on veut plaire, et les plus désintéressés. Ce ne sont que propos de noblesse et, comme les paons, les hommes font la roue. Dès qu'un homme prend des mines et des contenances, que la femme ou la jeune fille se méfie. Que reste-t-il après, de cette comédie de générosité qu'on a représentée avec tant d'apparat? Saint François de Sales, qui attache une grande importance à la propriété des termes, ne consent pas à donner le nom d'amour à ces liaisons mondaines. Il les appelle des *amourettes* pour en indiquer la précarité. Mais, comme l'ombre du noyer sur la vigne, elles se projettent sur les âmes et les privent de soleil.

C'est pourquoi il les faut écarter. « Ce n'est pas chose si facile, convient-il, de s'empêcher des œillades, de donner ou recevoir de l'amour, de procurer des grâces et menues faveurs, de dire et recevoir des paroles de cajolerie. » On ne s'en préserve qu'au début. Plus tard il sera trop tard ; de ces misérables filets, on aura grand'peine à sortir. Napoléon assurait que la seule victoire en amour, c'est la fuite. Bien avant lui, l'évêque de Genève engage au départ : « Le changement de lieux sert extrêmement pour apaiser les ardeurs et inquiétudes, soit de la douleur, soit de l'amour. » Et il cite, après Saint Ambroise, le cas de ce jeune homme qui, follement épris

d'une femme engagée dans le mariage, fit un long voyage et revint guéri. Le rencontrant après son retour, et surprise de son indifférence, elle lui demanda : « Ne me reconnais-tu pas? je suis bien moi-même. — Oui, répondit-il, mais moi, je ne suis plus moi-même. » Si l'on ne peut s'en aller, il faut s'interdire toute conversation particulière, et jusqu'à la *douceur des yeux*, ou bien déclarer nettement *le divorce éternel que l'on a juré.* « Je crie tout haut, adjure le directeur d'âmes, à quiconque est tombé dans ces pièges d'amourettes : taillez, tranchez, rompez ; il ne faut pas s'amuser à découdre ces folles amitiés, il les faut déchirer ; il n'en faut pas dénouer les liaisons, il les faut rompre ou couper ; aussi bien les cordons et liens n'en valent rien. Il ne faut point ménager pour un amour qui est si contraire à l'amour de Dieu. » Et après la rupture, il devine bien qu'il restera encore des souvenirs, et comme les *marques* et les *traces* des fers qu'on a portés. Cela encore devra être extirpé avec soin, car cela même peut suffire à tout renouer.

Ces vaines amitiés fondent comme la neige au soleil. L'amitié du mariage est, au contraire, le pain de la vie. Amitié non de corps seulement, mais cordiale et spirituelle. La tendresse de l'homme doit protéger sa compagne et la considérer comme un être souffrant qui a besoin d'appui et même de pa-

tience. Car, pour saint François de Sales, l'homme est le chef et le supérieur de la communauté, et la tendresse de la femme doit s'accompagner de respect. « Votre sexe, écrit-il à l'abbesse Marie de Beauvillier, veut être conduit, et jamais en aucune entreprise il ne réussit que par la soumission ; non que, bien souvent, il n'ait autant de lumière que l'autre, mais parce que Dieu l'a ainsi établi. » Sa grande expérience des âmes ne lui a pas appris l'égalité et dans le mariage même il veut un ordre hiérarchique. S'il n'a pas prévu nos modernes féministes, c'est peut-être qu'il n'a pas cru possible l'émancipation de la femme. Il rencontra de grandes âmes de femmes, et d'une trempe que nous ne connaissons plus guère. Où sont nos Chantal, nos Marie de Beauvillier, nos Mme Acarie, et nos Mère Angélique? Or on suit très bien l'influence qu'il exerça sur elles ; on ne peut reconnaître qu'il en ait, lui, subi aucune, pas même celle de Mme de Chantal. Il se contenta de former des *salésiennes* et, parmi les vertus qu'il leur propose, figure en bonne place l'obéissance — l'obéissance qu'il voudrait tout amoureuse, ce qui change le devoir en joie. La prétendue douceur de saint François de Sales n'a jamais su flatter personne.

L'amour conjugal rencontrera deux obstacles : l'habitude et la jalousie. Il doit asser-

vir l'habitude, c'est-à-dire augmenter chaque jour au lieu de diminuer. Car l'habitude, dans le mariage, peut engendrer l'indifférence, patiente et sûre destruction du bonheur conjugal. L'habitude ne menace ni l'amour paternel, ni l'amour filial : elle les fortifierait plutôt à chaque nouveau jour. D'où vient que pour l'amour elle soit un danger? C'est qu'il y a, dans l'amour, si l'on n'y prend garde, un fond d'amertume et même d'hostilité. Alfred de Vigny a pu parler sans exagération de la haine des sexes. La convoitise, la brutalité, la cruauté, la satiété, le dégoût, le mépris, la lâcheté, sont étroitement liés à notre chair. Sur cette armée grondante il faut que le cœur commande et qu'il exerce une surveillance attentive. Un amour qui ne s'exprime pas, qui s'en rapporte au passé et au souvenir du soin de se prouver, est déjà bien malade. Il prépare ces fameuses crises de la trentaine ou de la quarantaine que les romanciers ont si souvent analysées. Il les prépare et il en est en quelque partie responsable. « L'amour et la fidélité, dit saint François de Sales, engendrent toujours la privauté et la confiance.. »

Ces témoignages extérieurs d'amitié, saint François de Sales y a toujours attaché du prix dans les affections de famille. Il devine que la froideur apparente glace les âmes et qu'un bon accueil les réchauffe. Ces grands

caractères fermés, qui n'expriment rien, il n'en est pas dupe ; s'ils étaient grands, ils condescendraient à quelque affabilité au lieu de se dépenser vainement à défendre leur prétendue grandeur comme une tour fermée et assiégée. Saint Louis, qui fut un si grand roi, « savait démettre son esprit martial et courageux à ces menus offices, requis à la conservation de l'amour conjugal. » Car « bien que ces petites démonstrations de pure et franche amitié ne lient pas les cœurs, elles les approchent néanmoins et servent d'un agencement agréable à la mutuelle conversation. » — « Femmes, disait déjà Tertullien, vous ne devez plaire qu'à vos maris, auxquels aussi vous ne devez pas paraître désagréables. »

Un directeur de conscience a des privilèges que n'a pas un moraliste. Saint François de Sales en use avec un art prodigieux de tout faire entendre sans dire. Je n'ai à relever dans sa doctrine sur le mariage que la part de la psychologie et des mœurs. Or, j'y relève cette analyse de l'un des cas les plus apparents dans notre théâtre contemporain, les plus apparents, mais les plus éludés. Nos dramaturges peignent le plus souvent des infortunes conjugales, mais dans l'infidélité des femmes ils ne montrent pas la responsabilité des maris. M. de Porto-Riche, dans *Amoureuse*, a touché hardiment ce sujet, que

d'une seule phrase saint François de Sales a traité : « Si vous-mêmes leur apprenez les friponneries, dit-il aux maris, ce n'est pas merveille que vous ayez du déshonneur en leur perte. » Et l'on a répété bien souvent après l'auteur de *l'Introduction* que l'honneur des femmes, c'était leur honnêteté. Honnêteté qui doit être perpétuellement sur ses gardes : qu'elles se défient d'entendre louer leur beauté ou leur grâce, « car quiconque loue une marchandise qu'il ne peut acheter, il est pour l'ordinaire grandement tenté de la dérober. » Et qu'elles ne supportent pas qu'on dise devant elles du mal de leur mari, car c'est les offenser. Il est vrai que l'ennemi a plus d'un tour, et qu'il peut parfaitement louer les maris et ne pas adresser de compliments ; mais, sous les paroles, il y a le ton. Toutes ces *petites attaques*, il les faut savoir discerner : « On empoisonne les âmes par l'oreille, comme le corps par la bouche. » Donc, pas de complaisance ni de muguetterie.

Saint François de Sales veut écarter du mariage, après le danger de l'habitude, celui de la jalousie. Il y voit le témoignage d'un amour incomplet et généralement avili. Car la jalousie n'exalte pas l'amour, comme on le croit : elle le rabaisse et le corrompt. Elle embrume l'intelligence et rend impossibles les travaux de son état. La provoquer, c'est

déjà tuer la tendresse. Qu'est-ce qu'un homme peut faire de sa vie, s'il a constamment la sensation qu'on le poignarde dans le dos?

Enfin l'auteur de *la Vie dévote* engage le mari et la femme à éviter les scènes. Le Saint-Esprit n'a que faire dans une maison où il y a « du débat, des répliques et redoublements de crieries et altercations. » Il arrive qu'on soit de méchante humeur en ménage ; si l'on ne peut l'éviter, du moins que les époux le soient séparément, et pas ensemble. Que l'un ait l'âcreté, et l'autre la patience ; ainsi n'y aura-t-il pas de disputes. En bonne justice, chacun devrait avoir son tour de mauvais caractère, mais il y a des accapareurs. Parmi les conseils de vie que donnait récemment à ses enfants une femme qui fut une mère admirable et qui eut le sens de l'esprit de famille, figurait cet adage, d'une vérité si exacte : « Les scènes brisent le bonheur. » On a beau se raccommoder, il en reste toujours quelque chose, et bien des mots échappent, parfois trop vrais, de cette vérité épouvantable qui livre les déceptions, les rancunes, les blessures secrètes, et ces mots-là ne s'oublient pas, traversent les réconciliations.

Saint François de Sales qui, lors de ses missions en Chablais, écrivit le *Livre des controverses*, se détacha lui-même de bonne heure

de la polémique religieuse, n'y voyant pas un bon moyen d'influence. Rappelons-nous la réponse que fit le cardinal du Perron, surnommé pourtant, en raison de sa science, le *fléau perpétuel des hérétiques*, quand on le vint prier de s'intéresser à quelques gentilshommes disposés à quitter le protestantisme : « Si votre intention est de les convaincre et confondre en détail, vous me les pouvez amener ; car, Dieu merci, j'ai suffisamment de science pour défendre la vérité catholique ; mais si votre dessein est de les convertir, conduisez-les à M. de Genève, lequel a reçu ce talent de Dieu... » M. de Genève ne croyait pas à la dispute, bien qu'il eût disputé courtoisement avec les protestants : « La dispute, a-t-il écrit, quelque réglée qu'elle puisse être, ne réussit pas toujours à l'avantage de la vérité ; elle fait paraître ou la science ou l'adresse des disputants ; mais ce n'est pas de là que naissent les conversions. » Rien de plus juste quand on regarde autour de soi. A quoi aboutissent toutes ces conférences entre nations? A quoi mènent les interminables débats des Chambres? Et dans un ménage livré à la controverse que deviennent la paix du cœur et la bonne entente? Non qu'il faille toujours recourir à la seule autorité prompte à se muer en despotisme ; mais l'exemple, la persuasion, la proposition, le rayonnement de

la vérité sont de meilleures armes que l'âpre discussion où chacun cherche à briller, éblouir ou dominer plus qu'à convaincre.

Tel est le mariage selon saint François de Sales. Je l'ai plutôt suivi dans son analyse humaine que dans son développement religieux. Mais sa connaissance du cœur lui démontre constamment la nécessité de recourir à Dieu dans notre faiblesse. C'est Dieu qui sanctifie le mariage, c'est en Dieu que le mari et la femme peuvent espérer pour *le support des charges de leur vacation*. Lui seul élargit l'amour et le conserve. Sans Lui, la chair et l'esprit se liguent pour altérer, corrompre, avilir ou tuer à petit feu les plus belles tendresses. Il autorise, seul, les promesses éternelles, comme il donne l'âme aux enfants nés de la chair. La famille, ainsi, prospérera sous sa garde. Et s'il arrive que l'un des époux réduise à rien ou trahisse l'union conjugale, l'autre ne doit pas se croire pour autant délié. Si une moitié de l'équipage s'endort ou abandonne le navire, l'autre a la charge de le conduire jusqu'au port. Le devoir ne cesse pas avec l'infidélité. « L'homme infidèle, dit saint Paul, est sanctifié par la femme fidèle, et la femme infidèle par l'homme fidèle. » Mais le lien indissoluble, même tendu, ne rompt pas.

VI

LA VEUVE

Il est une catégorie de femmes dont saint François de Sales s'est occupé avec un soin particulier, soit pour les consoler, soit pour les préserver : ce sont les veuves. Déjà, dans l'*Introduction à la vie dévote*, il leur consacre un chapitre. Montaigne, au livre II des *Essais* et au chapitre *De trois bonnes femmes*, nous raconte qu'en son siècle qui est aussi celui de l'évêque de Genève, les femmes « réservent plus communément à étaler leurs bons offices et la véhémence de leur affection envers leurs maris perdus ; cherchent au moins lors à donner témoignage de leur bonne volonté : tardif témoignage et hors de saison ! Elles prouvent plutôt par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie est pleine de combustion, et le trépas d'amour et de courtoisie. » Mais elles ont beau s'écheveler et s'égratigner. « Leur rechigne est odieux aux vivants, et vain aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie après, pourvu qu'on nous rie pendant la vie. Est-ce pas de quoi ressusciter

de dépit : qui m'aura craché au nez pendant que j'étais me vienne frotter les pieds quand je ne serai plus? S'il y a quelque honneur à pleurer les maris, il n'appartient qu'à celles qui leur ont ri : celles qui ont pleuré en la vie, qu'elles rient en la mort, au dehors comme au dedans... » Et Montaigne ne trouve à citer que trois femmes qui ont su mourir avec leur mari, tant elles l'aimaient. Encore la première ne doit-elle pas être comptée : « Celle-ci était de bas lieu : et parmi de telles conditions de gens, il n'est pas si nouveau d'y voir quelque trait de rare bonté... Les autres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement. »

Sur les regrets des hommes, Montaigne aurait pareillement pu citer le vieux dicton :

Deux jours heureux l'homme a sur terre,
Quand il prend femme et qu'il l'enterre.

C'est là de l'esprit assez mauvais, dont saint François de Sales n'a cure.

A plusieurs reprises, il est question des veuves dans l'*Introduction à la vie dévote.* Sans interdire les seconds mariages, ce qui fut l'erreur condamnée de Tertullien, il ne les encourage pas. Les veuves sont plus spécialement désignées par Dieu qui les appelle et dont elles ont besoin davantage. « D'aimer le mari tant qu'il est en vie, écrit-il, c'est chose assez triviale entre les femmes ; mais

l'aimer tant qu'après la mort d'icelui on n'en veuille point d'autre, c'est un rang d'amour qui n'appartient qu'aux vraies veuves. Espérer en Dieu tandis que le mari sert de support, ce n'est pas chose si rare ; mais d'espérer en Dieu quand on est destituée de cet appui, c'est chose digne de grande louange : c'est pourquoi on connaît plus aisément en la viduité la perfection des vertus que l'on a eues au mariage. »

Il engage les veuves, au chapitre sur la bienséance des habits, à plus de modestie dans leurs ajustements que les femmes et, dans l'avis spécial qu'il leur adresse, il leur conseille la retenue et la prudence. « Vouloir être veuve et se plaire néanmoins d'être muguetée, caressée, cajolée ; se vouloir trouver aux bals, aux danses et aux festins ; vouloir être parfumée, attifée et mignardée, c'est être une veuve vivante quant au corps, mais morte quant à l'âme. » Le deuil même peut servir d'enseigne à la coquetterie. Il sait bien, le perspicace et clairvoyant évêque, que le noir peut être mis avec avantage de vanité et se relever de blanc. Il sait aussi qu'une femme est plus dangereuse pour les cœurs qu'une jeune fille : « La veuve, ayant fait essai de la façon avec laquelle les femmes peuvent plaire aux hommes, jette de plus dangereuses amorces dedans leurs esprits. » Il sait enfin qu'elle-même est plus sujette aux

tentations, comme les fruits qui ne sont plus intacts sont plus difficiles à conserver. Aussi multiplie-t-il, pour elle, les conseils et les exhortations. Mais « la vraie veuve, dit-il, est en l'Église une petite violette de mars qui répand une suavité nonpareille par l'odeur de sa dévotion. » Comme la violette, elle se tient à l'écart « pour mieux conserver la fraîcheur de son cœur ».

Sa correspondance est toute pleine de lettres de consolation à des femmes qui ont perdu leur mari ou leur enfant. Quand le malheur frappe Mme de La Fléchère, Mme de Charmoisy, Mme de Murat de la Croix, la présidente de Sauteron, son cœur ressent le coup. Mais avec son autoritaire tendresse il les oblige à se soumettre à la Providence, et dans cette soumission leur douleur deviendra plus tolérable. Vivre, c'est accepter. « Cette souveraine Bonté, écrit-il à Mme de Murat de la Croix, sa cousine, sans doute s'inclinera vers vous et viendra dedans votre cœur pour l'aider et le secourir en cette tribulation, si vous vous jetez entre ses bras et vous résignez en ses mains paternelles. Ce fut Dieu qui vous donna ce mari, c'est lui qui l'a repris et retiré à soi ; il est obligé de vous être propice ès afflictions... Notre nature est ainsi faite, que nous mourons à l'heure imprévue et ne saurions échapper cette con-

dition : c'est pourquoi il faut y prendre patience et employer notre raison pour adoucir le mal que nous ne pouvons éviter ; puis, regarder Dieu et son éternité, en laquelle toutes nos pertes seront réparées et notre société, désunie par la mort, sera restaurée. »

A la présidente de Sauteron qui a perdu à Grenoble prématurément un mari admirable de cœur, d'esprit et de caractère, il prodigue les mêmes consolations : « O que bienheureux sont ceux qui, vivans en continuelle desfiance de mourir, se trouvent toujours prests à mourir, en sorte qu'ils puissent revivre éternellement en la vie où il n'y a plus de mort ! Nostre bienaymé trépassé estoit de ce nombre-là, je le sçay bien. Cela seul, madame, est suffisant pour nous consoler ; car enfin, en peu de jours, ou tost ou tard en peu d'années, nous le suivrons en ce passage, et les amitiés et sociétés commencées en ce monde se reprendront pour ne recevoir jamais de séparation. Ce pendant ayons patience, et attendons courageusement que l'heure de notre départ sonne pour aller où ces amis sont jà arrivés ; et puisque nous les avons aymés cordialement, persévérons à les aymer, faysons pour l'amour d'eux ce qu'ils ont désiré que nous fissions et ce que maintenant ils souhaitent pour nous. »

Pascal, après la mort de son père, dans son *Discours bien consolatif à ceux qui ont assez*

de liberté d'esprit pour le recevoir au fort de la douleur, développera la même pensée. Mais, cette fois, c'est lui qui montre un cœur moins ardent et moins tendre : « J'ai appris, écrit-il, d'un saint homme dans nos afflictions qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. »

La mort ne brise pas l'amour. Et l'évêque se sert de la parole des morts pour encourager les survivants. Il adjure Mme de Sauteron de se reprendre dans sa douleur pour complaire au défunt et mener à bien la tâche qu'il lui a laissée, à elle seule, des enfants à élever en chair et en esprit. Ce sera la preuve qu'elle lui pourra donner de la persistance de sa tendresse.

Les plus cruelles pertes, il n'admet pas qu'elles nous dépriment et nous découragent. Qu'elles soient au contraire pour notre cœur une occasion d'élargissement. Le détachement nous donne à Dieu. Le détachement nous donne Dieu. Ne laissons pas inutilisée la douleur : elle ne nous est pas départie pour nous réduire et nous rabaisser. On se sert souvent aujourd'hui de cette expression à la mode : *Vivre sa vie.* Vivre sa vie, il n'est pas de moraliste qui l'ait plus fermement enseigné

que saint François de Sales. Vivre sa vie jusqu'au bout, sans défaillance, l'utiliser, l'embellir, la perfectionner chaque jour dans un but divin. Vivre, tout est là. Et la mort même n'est que l'aube d'une autre vie. « La mort, écrit-il à Mme de Chantal, c'est de ne plus vivre de la vieille vie, mais de la nouvelle. »

VII

LA SALÉSIENNE

Sans doute n'ai-je donné qu'une idée bien imparfaite de l'enseignement de saint François de Sales. « Je ne veux point, dit-il, une dévotion fantasque, brouillonne, mélancolique, fâcheuse, chagrine ; mais une piété douce, suave, agréable, paisible et, en un mot, une piété très franche et qui se fasse aimer de Dieu premièrement et puis des hommes. » Cette piété s'accommode de tous les instants et de toutes les obligations. Marthe et Marie, dans saint François de Sales, ne sont qu'une : Marthe peut faire oraison en cousant ou surveillant son ménage. Notre saint magnifie comme un poète les tâches familières qu'il appelle *le fuseau et la quenouille.* Une Eugénie de Guérin célébrant la lessive au soleil, un Francis Jammes chantant « la beauté que Dieu donne à la vie ordinaire », sont encore de loin ses disciples.

Il est aisé de tracer avec l'*Introduction à la vie dévote* le portrait de l'honnête femme selon saint François de Sales.

La salésienne sera dévote, lisez pieuse. « La dévotion n'est autre chose qu'une agilité et vivacité spirituelle par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle, promptement et affectionnément. » Mais la merveille de la dévotion, c'est qu'elle revêt mille formes, parce que son premier devoir est de s'accommoder à chaque état. Elle « doit être différemment exercée par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la mère, par la fille, par la mariée ; et non seulement cela, mais il faut accommoder la pratique de la dévotion aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier. » Que dirait-on d'un évêque qui chercherait la solitude comme un chartreux? d'un ouvrier qui passerait son temps à l'église comme un religieux? d'un ménage qui se préoccuperait aussi peu du lendemain qu'un capucin? Ne trouverait-on pas leur dévotion « ridicule, déréglée et insupportable »? Et le monde, qui ne discerne pas entre la vraie dévotion et celle qui n'est pas à sa place, rend la première responsable des bévues causées par l'autre.

Les choses doivent se suivre dans l'ordre, et les premières vertus sont les vertus d'état. « Un avocat doit savoir passer de l'oraison à la plaidoirie ; le marchand au trafic ; la femme mariée au devoir de son mariage et au tracas de son ménage, avec tant de douceur et de

tranquillité que pour cela son esprit ne soit point troublé. » La religion se reconnaît à ce qu'elle est toujours un agent d'ordre, et jamais de désordre. La piété qui dérange une femme de sa vie quotidienne n'est pas une bonne piété : sur ce point l'enseignement de saint François de Sales est formel. La *salésienne* a pour premier devoir l'amour et le bonheur de sa maison. C'est là qu'elle invitera Dieu à venir quand elle ne pourra pas L'aller chercher aux églises, et Il ne manquera jamais d'y venir, ainsi invité.

Ne croyons pas que la salésienne ait extérieurement l'air d'une Visitandine. Combien notre erreur serait grande ! Tout d'abord saint François de Sales veut qu'on soit vêtu convenablement. « La netteté extérieure représente en quelque façon l'honnêteté intérieure. » Les gens mal tenus ne lui disent rien de bon. Socrate répondait à je ne sais plus quel philosophe qui portait des loques avec ostentation : — Par ces trous je vois ta vanité. — « La femme mariée, dit saint François de Sales, se peut et doit orner auprès de son mari quand il le désire ; si elle en fait de même en étant éloignée, on demandera quels yeux elle veut favoriser avec ce soin particulier. » Il ne serait même pas étonné que ses dévotes, dans une assemblée — où leurs maris seraient présents — soient les mieux mises, tant elles auront de grâce simple, modeste et grave, si

près de se confondre avec le goût. Encore faut-il tenir compte de l'âge : « On se moque toujours des vieilles gens quand ils veulent faire les jolis. » Maxime que devraient bien méditer quelques-unes de ces aïeules qui font porter à la vieillesse tout un harnais de guerre, depuis les poudres et les fards jusqu'aux bijoux et aux étoffes voyantes, comme on en rencontre, pareilles à des châsses de carnaval, dans tant de réunions mondaines.

La salésienne sera élégante, parce qu'elle aura le sens juste de la toilette. Elle en évitera les surcharges, l'éclat trop vif, comme aussi elle évitera cette façon de s'afficher qui est au rebours de la coquetterie et qui consiste à faire parade de sa modestie. Dans le monde elle ne parlera ni trop ni trop peu : « car, de faire trop l'entendu et le sévère, refusant de contribuer aux devis familiers qui se font ès conversations, il semble qu'il y ait ou manquement de confiance, ou quelque sorte de dédain ; de babiller aussi et cajoler toujours, sans donner ni loisir ni commodité aux autres de parler à souhait, cela tient de l'éventé et du léger. » Il faut savoir se récréer, ne pas jacasser, certes, à tort et à travers, mais ne pas pratiquer non plus ce charlatanisme du silence qui semble tout mépriser. Se garder surtout en conversation des jugements téméraires, et aussi de cette diffamation à rebours

que la perspicacité de saint François de Sales a bien su découvrir et qui consiste à tout excuser et à traiter de la même façon le bien et le mal. « S'il se trouve une personne vraiment médisante, ne dites pas pour l'excuser qu'elle est libre et franche ; une personne manifestement vaine, ne dites pas qu'elle est généreuse et propre ; et les privautés dangereuses, ne les appelez pas simplicités ou naïvetés... » Non, il faut *dire rondement et franchement mal du mal.* Il y a des gens qui se font une réputation de bienveillance, de bonté, rien qu'en pratiquant l'universelle louange. Or il est fort injurieux pour le talent, l'honneur, la vertu, d'être traités sur le même pied que la sottise, les tares et les vices. Aujourd'hui, surtout, cette leçon est utile, aujourd'hui où le salon n'est plus garanti par la maîtresse de maison, où l'on est exposé à coudoyer sans contrôle un tas de personnages hybrides, venus on ne sait d'où, enrichis on ne sait comment, présentés on ne sait par qui. Nos salésiennes introduiraient quelque police aux frontières du monde que ce ne serait pas de trop. Mais il y faudrait des cohortes.

Les conseils pratiques affluent sous la plume de saint François de Sales : se lever matin, prendre, s'il se peut, son oraison et la messe qu'il appelle le *soleil* de la prière, avant que le train de la maison ait repris son

cours, mais toujours subordonner à ce train la longueur de ses oraisons, faire diligence pour toutes ses affaires sans rien troubler ni rien brouiller par sa hâte ; bien administrer les choses temporelles qui dépendent de soi, et en même temps ne pas y donner son cœur (la fortune est un moyen, non un but) ; supporter le mieux du monde la maladie, et l'accepter comme Dieu l'envoie ; être patient, ne pas se plaindre ; enfin bien pratiquer ces petits devoirs quotidiens qui assurent la marche de la maison sans que personne y prenne garde.

Ce n'est pas encore assez. Philothée la salésienne est prévenue contre toute cette série de malaises sentimentaux qui paraissent ne pas atteindre l'âme elle-même et qui, pourtant, l'alanguissent, l'anémient, la conduisent à une sorte d'apathie funeste. Ce sont l'inquiétude, la tristesse, le découragement. On doute de soi, on suit sa vie sans entrain, sans goût, on n'a plus d'élan pour rien, et bientôt tout devient amertume et blessure. C'est un état dangereux d'où il faut sortir ; il est bien rare qu'on ne l'ait pas traversé. L'important est de ne pas s'y arrêter, de tout mettre en œuvre pour ne pas s'y enliser. Ces stérilités du cœur sont déprimantes et douloureuses. Ce sont les mauvaises herbes qui, dans un jardin, étouffent les fleurs. Avec soin il faut les arracher.

Philothée la salésienne ira dans le monde, mais ne sera pas du monde. Elle est mise en garde contre ce que Pascal appellera *l'usage délicieux et criminel du monde.* Car elle pratiquera les vertus que le monde méprise et notamment la pauvreté. La pauvreté dans la richesse se pratique très bien. Elle ne consiste pas à rejeter les biens que l'on a : « Ces possessions que nous avons ne sont pas nôtres, Dieu nous les a données à cultiver et veut que nous les rendions fructueuses et utiles, et partant nous lui faisons service agréable d'en avoir soin. » En avoir soin, non pour nous, mais pour l'usage que Dieu veut. Quand il a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit,* Jésus a parlé de l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire du détachement, soit que l'on possède, soit que l'on ne possède pas. Et dans ce même *Sermon sur la montagne*, n'a-t-il pas dit encore : « On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. » Chacun a charge de ses dons et les doit faire fructifier. « Aimez les pauvres et la pauvreté, dit saint François à Philothée, car, par cet amour, vous deviendrez vraiment pauvre. » Et même il l'engage à être plus pauvre que les pauvres, à être la servante des pauvres.

Par la piété l'amour est transfiguré. Plus d'une fois, le lecteur et surtout la lectrice ont

dû penser que la doctrine de l'évêque de Genève ne s'accommodait que du mariage d'amour. Mais elle ne s'en accommode pas : elle le crée. Elle contraint la jeune fille à s'y préparer, à y penser, à s'y donner. Elle contraint la femme à le réchauffer chaque jour, à le presser tendrement chaque jour sur son cœur. Que fera pourtant cette femme, si, comme il arrive — comme il arrive fréquemment — le mari est médiocre? Mais ne sommes-nous pas pour une grande part dans la force de nos sentiments? Cette *Élise*, de M. René Boylesve, qui, hors du mariage, s'est donnée toute à sa passion — et remarquez avec quel soin la femme qui aime fait encore de sa passion coupable une sorte de religion, tant elle a besoin d'un culte — quand elle s'aperçoit qu'elle fournissait elle-même le bois au feu dont elle se réchauffait et qui la faisait resplendir, elle ne songe plus qu'à la mort. La salésienne a le refuge de Dieu, où elle s'engloutira. Ne sommes-nous pas surpris, quand nous nous trouvons en présence de tel ou tel héros d'une aventure tragique, de les découvrir si mesquins? Tout n'est certes pas illusion dans la vie quotidienne. Mais nous ne pouvons guère nous passer d'un peu d'illusion. Puis, la femme qui aime jusqu'au dévouement, ou qui se dévoue jusqu'à l'amour, ne parviendra-t-elle pas à faire jaillir l'étincelle sacrée de la médiocrité même?

Dans un autre roman contemporain, *Prescille Séverac*, de Mme Marcelle Tinayre, le ménage de petits bourgeois le plus vulgaire, le plus trivial, le plus ignoble même, est néanmoins subjugué — oh ! pas longtemps sans doute, mais il l'est — rien que par la présence d'une vieille bonne auvergnate, désintéressée jusqu'au sacrifice. J'ai connu à la campagne un paysan ivrogne, brutal et violent qui avait pour femme une de ces saintes comme il y en a encore au fond de nos provinces et même à Paris : rien que par sa douceur et sa patience, sans un mot, elle inspira à son homme un tel respect qu'il perdit un à un ses vices. Et quand elle mourut, il me dit : « Monsieur, sans elle, je ne vaux plus rien. »

Mme de Staël, désenchantée, disait, un jour de mélancolie : « Le but de la vie n'est pas le bonheur, mais le perfectionnement. » Nous sommes redevables à saint François de Sales de plusieurs siècles de perfectionnement de la femme. Ces femmes scrupuleuses, délicates, qui se dérobent à la tentation, même si leur cœur est faible, une Mme de Couaën dans *Volupté* de Sainte-Beuve, une Mme de Mortsauf dans le *Lys dans la vallée* de Balzac, une Mme de Nièvres dans *Dominique* de Fromentin, sont les héritières détournées des salésiennes. Au christianisme et à ses docteurs, tout spécialement à celui-ci dont l'influence fut immense et se prolonge, nous

devons pour une bonne part la force de notre foyer, la vigueur de notre esprit de famille, la délicatesse morale de nos femmes et ce type de la Française qui donne de la grâce et du charme aux choses ménagères et qui spiritualise la tendresse.

On m'assure qu'aujourd'hui ce type devient rare et que les bacchantes sont déchaînées. Sont-elles bien sûres d'aimer mieux en se dispersant que leurs sœurs anciennes ou nouvelles qui veillent sur la flamme de l'amour unique ainsi que sur la lampe du sanctuaire qu'est devenu leur cœur?

L'*Introduction à la vie dévote* contient une expression qui résume tout l'ouvrage et dont ni Bossuet, ni Pascal ne dépasseront la force. Après avoir rappelé à la femme les douleurs de l'enfantement, saint François de Sales lui dit : « Vous avez conçu Jésus en votre âme, il le faut enfanter par l'imitation journalière de sa vie, et il vous en demeurera une joie éternelle. »

Des philosophes, des artistes, nous ont proposé d'envisager notre vie comme une statue que nous ciselons jour à jour. Mais aucun d'eux ne nous avait invités à réaliser en nous le divin. L'échelle de Jacob est gravie. Du dernier échelon qui touchait la terre, nous voici maintenant en plein ciel. Qu'on parle encore de la douceur ou de la mollesse de

saint François de Sales : il est impossible d'inviter avec plus de grâce et de charme à une plus difficile et plus rigoureuse ascension. Les plus grands éducateurs de la volonté n'ont pas présenté un plan de vie plus minutieux, plus discipliné. L'école de saint François de Sales, c'est l'école de l'acceptation qui laisse l'esprit plus libre pour exiger de lui davantage, c'est l'école de l'examen intérieur qui fait découvrir la paix et permet par ce calme conquis l'activité la plus réfléchie et la plus complète ensemble.

La maison de Philothée, n'est-ce pas celle dont parle la reine dans *Barberine* : « ... le toit sous lequel habite une honnête femme est aussi saint lieu que l'église, et les rois quittent leurs palais pour les maisons qui sont à Dieu. »

Et les deux plus beaux vers d'amour de la langue française, ne les imagine-t-on pas sur les lèvres de Philothée la salésienne :

Tu m'appelais ta vie, appelle-moi ton âme,
Car l'âme est immortelle et la vie est un jour.

LIVRE III

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ET

LES FEMMES DU MONDE

I

LE DIRECTEUR D'AMES

Saint François de Sales et les femmes du monde : comment ai-je pu choisir un titre qui répond si mal à la direction spirituelle de l'homme le plus étranger aux influences, aux préséances, à l'étiquette mondaines? Surtout ne voyons pas en lui un directeur à la mode aux yeux de qui les classes sociales ont une autre importance que celle d'un surcroît de charges et de responsabilités. Il aurait dit volontiers comme le Père Fichet : « Le vrai père spirituel ne renvoie pas les paysans pour ouïr les dames... toutes les âmes lui sont égales : il ne regarde que le ministère et l'office de la réconciliation au sang de Jésus. » Jamais saint François de Sales ne flatta ni dédaigna personne, et il n'est pas plus occupé du titre ou du rang de Mme de Chantal, de Mme de La Fléchère ou de Mme de Charmoisy que de la petite place tenue par cette villageoise, Pernette Boutey, dont il ne put apprendre la mort sans *se torcher les yeux*, tant il la savait grande devant Dieu, ou par cette

pauvre veuve d'Annecy qu'il aperçut « à la suite du Saint-Sacrement, et où les autres portaient de grands flambeaux de cire blanche, elle ne portait qu'une petite chandelle qu'elle avait faite ; encore le vent l'éteignit : cela ne l'avança ni recula du Saint Sacrement ; elle ne laissa pas d'être aussitôt que les autres à l'église. »

*
* *

Tout le monde avait accès auprès de lui. A la grande colère de ses serviteurs, le premier venu entrait dans son cabinet, et jusqu'à des brocanteurs et des charlatans. Une vieille femme aveugle lui contait ses peines interminablement, et il s'estimait redevable envers elle. Il était de plain-pied avec les pauvres et avec les enfants auxquels il aimait à faire lui-même le catéchisme. La mort calme et sereine d'un paysan qui avait si bien entendu parler de Dieu qu'il le voulait aller voir, le remplissait d'émotion. Il eût aimé cette réponse d'une vieille paysanne mourante à qui l'on disait pour l'encourager : — Vous irez en Paradis, ma bonne Julienne. — Eh ! répliqua-t-elle, où voulez-vous que j'aille ?... (1)

Les honneurs humains étaient réellement pour lui sans importance. On dit souvent cela de ceux qui en furent chargés, quand l'orgueil

(1) V. *Le Pays natal*.

se cache assez adroitement sous des dehors de modestie. Pour saint François de Sales, cet oubli — car il n'a pas de mépris — est absolu. Il écrit dans la *Vie dévote* au sujet des préséances : « Les esprits bien nés ne s'amusent pas à ces menus fatras de rangs, d'honneurs, de salutations ; ils ont d'autres choses à faire : c'est le propre des esprits fainéants. » Et Mme de Chantal, au cours de sa déposition, nous montre sa peine à se charger des oraisons funèbres des princes et princesses, « parce qu'il y faut mêler, disait-il, de la mondanité à laquelle je n'ai nulle inclination, Dieu merci. » Et de fait, il ne se décida jamais à rédiger l'éloge qu'il avait prononcé aux obsèques d'Anne d'Este, duchesse de Guise, puis duchesse de Nemours, la prétendue *princesse de Clèves* du roman de Mme de La Fayette. A mesure que sa réputation grandit, il évite davantage les grandes villes. « Ces grandes villes, écrit-il en 1615, sont importunes pour cela (la réputation), au moins pour les pauvres villageois comme moi qui n'y sont pas accoutumés. » Lorsqu'Henri IV, qui l'aimait et l'admirait, veut l'attirer à Paris et le garder, il refuse, et si joliment : « Sire, je prie Votre Majesté de m'excuser, je ne puis accepter ses offres. Je suis marié, j'ai épousé une pauvre femme, je ne puis la quitter pour une plus riche. » Et quand, un peu plus tard, des Hayes insiste pour lui offrir une haute

dignité en France, il s'esquive avec un sourire : « Les vieux chiens ne prennent jamais le change avec avantage. » Lors de son dernier voyage à Paris, en 1619, on le veut nommer coadjuteur de l'archevêque, mais il n'a qu'une idée qui est de s'éloigner de la Cour, « amas de guêpes, écrit-il, acharnées sur un corps mort. » La fille d'Henri IV, Christine de France, fait de lui son grand aumônier. Il n'en a que du regret : « La Cour m'est en souverain mépris, parce que ce sont les souveraines délices du monde que j'abhorre de plus en plus, et luy, et son esprit, et ses maximes, et toutes ses niaiseries. » Et la lettre qui clôt le dixième volume de sa correspondance, écrite le 19 décembre 1622 quand il va mourir le 28, dit encore une dernière fois : « Je n'eus jamais bonne opinion de la vanité, mais je la trouve encore bien plus rogue parmi les faibles grandeurs de la Cour... Vivons pour cette vie qui, seule, mérite le nom de vie, en comparaison de laquelle la vie des grans de ce monde est une très misérable mort. »

Mais il est le *saint gentilhomme*, comme l'a appelé un critique anglais. La race, chez lui, a perfectionné l'aménité, la courtoisie naturelles, et s'il sait commander, il y joint une grâce qui en supprime la rigueur. Les formules cérémonieuses qu'il emploie auprès des

souverains n'atténuent en rien la vérité. Nous l'avons vu refuser les avances d'Henri IV. En face du duc de Nemours qui est son seigneur et qu'il sait ombrageux et prompt à l'injustice, il ose prendre la défense des accusés, et en quels termes : « Nulle sorte de parole qui soit au préjudice du prochain ne doit être crue avant qu'elle soit prouvée, et elle ne peut être prouvée que par l'examen, parties ouïes. Quiconque vous parle autrement, monseigneur, trahit votre âme. » Précédemment, il avait écrit cette formule plus serrée, aussi pleine qu'un des plus beaux vers de Corneille : « S'il suffit d'accuser, qui sera innocent? » Quand son prince l'accuse d'infidélité, il répond fièrement : « Je suis en toute façon savoyard, et de naissance et d'obligation. » Et il s'élève sans effort jusqu'à la grande histoire dans sa lettre au président Frémyot sur la mort d'Henri IV.

Un de ses derniers commentateurs, M. le chanoine Thamiry, dans un traité *De l'Influence*, démontre que toute influence s'exerce par voie d'assimilation. Or, cette assimilation ne serait ni le résultat d'une compénétration des substances comme l'explique l'empirisme à la façon de Démocrite, ni l'effet d'une harmonie préétablie entre les êtres selon le système de Leibniz, ni la manifestation d'une identité foncière sous une distinction de surface, comme l'enseigne le monisme, de Scho-

penhauer à M. Henri Bergson. Pour un être, toutes possibilités d'influence subie ou exercée se mesurent à ses puissances d'adaptation passives ou actives. Appliquant cette méthode à l'influence exercée par saint François de Sales qui, de bonne heure, renonce à la controverse pour s'en tenir à l'apologétique conquérante, M. Thamiry montre que saint François de Sales fait de l'amour le principe de notre volonté et de notre désir de perfectionnement, et y voit une illustration de sa thèse sur l'assimilation et l'adaptation.

M. Henri Bremond, dans son *Histoire du sentiment religieux*, retraçant le séjour de sept mois qu'il fit à Paris en 1602, y voit un affinement de ses manières, de sa culture, de sa méthode. Je pense que l'influence de Paris n'était nullement alors ce qu'elle est aujourd'hui. Notre centralisation ne date que du Grand Roi. La cour de Bourgogne avait dépassé en élégance et en goût artistique celle des Valois. L'humilité de saint François de Sales, qui se qualifie volontiers lui-même de *villageois*, nous donne le change sur l'importance de sa naissance et de son éducation. La cour des Nemours à Annecy, et celle des ducs de Savoie à Chambéry et à Turin étaient fort brillantes. Les inventaires du château de Nemours nous en révèlent le luxe princier (1).

(1) V. *Amours du temps passé : Anne d'Este et Jacques de Nemours.*

Rappelons-nous que la Savoie se flattait de parler notre langue avec la plus grande pureté, que le premier code rédigé en français le fut par le président Favre, ami de l'évêque de Genève, et que le fils de ce président Favre fut Vaugelas à qui nous devons la première réforme de la grammaire française. Saint François de Sales n'est point du tout un provincial venant se perfectionner à Paris : il est d'emblée à l'aise dans le monde de la cour, sauf la réserve venue de sa vertu.

S'il est indifférent au monde, il est trop mesuré, il a trop le sens des relativités humaines pour le vitupérer avec l'indignation conventionnelle de ces sermonnaires hirsutes et barbares qui éprouvent une sorte de volupté à le flageller à tour de bras. Il estime qu'il n'y a pas plus de raisons d'écarter les grandes dames que de les courtiser. Son goût des âmes le poussait à les aller chercher en tous lieux. Dans la préface de l'*Introduction à la vie dévote*, il avoue que c'est une peine de les conduire en particulier, mais une peine qui soulage, *pareille à celle des moissonneurs et vendangeurs qui ne sont jamais plus contents que d'être fort embesognés et chargés.* De plus en plus nombreuses chaque année, chaque jour de son ministère, ces âmes réclamaient de lui la paix intérieure et la force de vivre, rien de plus, c'est-à-dire tout. Elles

venaient à lui, déjà atteintes et blessées. Mais qui donc ne porte pas de blessures? Car cette vie « est une guerre... le repos est réservé pour le Ciel. » Chacune se plaignait comme s'il n'y avait qu'elle, et pour chacune il trouvait un conseil particulier. « Il ne se faut ébahir, écrit-il, si chaque herbe et chaque fleur requiert un particulier soin en un jardin. » Ces conseils particuliers à chacune ont composé dix volumes de correspondance. Imaginons tout ce qui, en outre, a été perdu, afin de nous faire une idée de l'activité, presque miraculeuse, de l'évêque de Genève, si nous tenons compte du morcellement d'une existence tout occupée aux soins de sa charge épiscopale et de ses missions. Ce qu'il disait à chacune devait servir, après lui, à consoler ou diriger d'innombrables femmes pareillement touchées, car les siècles se succèdent, les modes changent, les régimes politiques et économiques se modifient, tout paraît mobile, précaire, momentané et différent, et les cœurs humains traversent les mêmes émotions, ressentent les mêmes passions. Sur toutes il répandait « l'esprit de douceur et de simplicité, l'esprit d'amour et d'humilité, l'esprit d'obéissance et de pureté, l'esprit de joie et de mortification. »

M. Paul Bourget, citant le conseil de Marc-Aurèle : *faire de l'obstacle la matière de son action*, ajoutait qu'on pourrait l'attribuer à

Gœthe — à Gœthe, génie équilibré qui détestait les dépenses inutiles et les efforts superflus et voulait qu'on tirât parti des circonstances au lieu de les heurter. Dans la correspondance de saint François de Sales j'ai trouvé le même précepte, mais ennobli : « Convertissez, écrit-il, la nécessité en vertu. » Les deux termes sont d'un autre ordre, sont sur un autre plan que ceux de Marc-Aurèle. Ils sont sur le plan divin. Où Marc-Aurèle dit *obstacle*, le saint dit *nécessité*. Car il n'y a pas d'obstacles, il n'y a que des occasions de servir et de se perfectionner, plus ou moins difficiles, plus ou moins agréables à notre nature. Et l'*action*, en devenant la *vertu*, trouve son objet, son chemin royal, son but. Cette nécessité, il ne suffit pas de la subir en effet, et c'est affaire aux résignés : il demande qu'on l'aime. Seul, l'amour la convertira en vertu. Elle peut nous paraître cruelle, nous inspirer de l'éloignement, même de l'aversion. Mais « qui ne gourmande jamais ses répugnances, il devient toujours plus douillet. » Nous ne réglementons ni notre naissance, ni notre départ dans la vie, ni l'amour, ni la mort. Ils créent notre dépendance, ils nous imposent des obligations, à tout instant nous engageons l'avenir, et comment nous soustraire sans forfaiture à nos engagements? Les discuter, quand ils existent, c'est temps perdu, et c'est alimenter en soi l'esprit de révolte dont il fau-

dra bien revenir, et par quels rudes chemins ! « Il ne faut pas s'amuser, dit-il, à discourir quand il faut courir, ni à deviser des difficultés quand il les faut dévider. »

Dans cette direction des âmes il déploie ensemble une ardeur, une bonté, une délicatesse et une fermeté que les années accroissent au lieu de ralentir. Loin de se plaindre du nombre, de l'insistance, des manies ou répétitions de ses pénitentes, il s'inquiète d'elles toutes, comme si chacune était seule. J'ai rappelé précédemment qu'il ne se souvenait pas de leur visage. Il y en a beaucoup parmi elles qu'il n'a jamais vues. C'est le perfectionnement intérieur qu'il poursuit. On peut dire qu'à cinquante-cinq ans il mourut de l'excès de son zèle, de l'excès de son amour spirituel. A trois cents ans de distance un érudit d'Annecy, l'abbé Gonthier, a pu rédiger le journal de quelques mois de son épiscopat, semaine par semaine, et souvent jour par jour. Je ne sais guère qu'un Napoléon pour qui pareille tâche soit aisée. Par surcroît, il écrivait ses livres. A la veille de mourir, ne disait-il pas avec mélancolie qu'il n'avait pas eu un seul jour entier pour ses chers livres? Il prenait sur son sommeil ; il prit sur ses repas, n'en faisant plus qu'un par jour pour gagner du temps. Et cela si discrètement qu'on ne s'en apercevait qu'à la longue.

Il rappelle dans sa correspondance un pas-

sage des anciens Pères de l'Église, disant que les poules sont toujours affligées de travail tandis qu'elles conduisent leurs poussins, et c'est ce qui les fait glousser continuellement, et l'apôtre leur ressemble. Mais lui-même tout pareillement : il est sans cesse dans la peine de ses ouailles. N'écrit-il pas à l'une d'elles, Marie-Françoise de Malarmay de Lauray : « *Amicitia quæ desinere potuit nunquam vera fuit*... Les amitiés des enfants du monde sont de la nature du monde : *le monde passe*, et toutes ses amitiés passent, mais la nôtre, elle est de Dieu, en Dieu et pour Dieu. » Cependant son amour des âmes les rangeait selon leur hiérarchie spirituelle : « Notre-Seigneur, dit encore Mme de Chantal dans sa déposition, avait ordonné la charité en cette sainte âme ; car, autant d'âmes qu'il aimait particulièrement (qui étaient en nombre infini), autant de divers degrés d'amour il avait pour elles ; il les aimait toutes parfaitement et purement, selon leur rang, mais pas une également. Il remarquait en chacune ce qu'il pouvait connaître de plus estimable, pour leur donner le rang en sa dilection, selon son devoir et selon la mesure de la grâce en elles. » La sainte n'ajoute pas que, dans cette dilection, elle devait de toute évidence occuper le premier rang. Mais je réserverai Mme de Chantal pour l'étude de la vie intérieure.

*
* *

Ainsi avait-il tous les ascendants, celui de la naissance, celui de l'intelligence, celui de la sainteté, et surtout il avait ce rayonnement qui est une sorte de reflet divin. C'est pourquoi il exerça tant d'influence et continue d'en exercer. Un de nos écrivains les plus singuliers, qui sera peut-être bien étonné de se trouver cité à propos de saint François de Sales, M. Jean Cocteau, a écrit dans *le Secret professionnel* cette phrase au sujet des auteurs à révélation tardive : « Certaines œuvres heureuses fleurissent comme ces graines découvertes dans une fouille d'Égypte, sur une momie de jeune fille, et qui, semées mille ans après, à Baltimore, épanouissent des roses. » Mais il est des œuvres heureuses qui ne cessent pas de fleurir en toute saison.

La nouveauté de la direction de saint François de Sales, c'est que, loin d'exiger pour l'exercice de la religion, de la dévotion un régime à part, il la répand dans la vie entière comme une eau rafraîchissante dans un jardin desséché.

J'illustrerai cet enseignement d'un exemple. Avant qu'elle eût pris M. de Genève pour directeur, Mme de Chantal en avait rencontré un autre qui la poussait à une piété extravagante dont tout le château des Rabutin,

qu'elle habitait alors avec son beau-père et ses enfants après la mort tragique du baron de Chantal, était incommodé. Ainsi, levée à cinq heures du matin en hiver pour ses exercices, appelait-elle sa femme de chambre pour lui passer son vêtement et allumer son feu. François de Sales lui apprit à ne déranger personne : « Il vous faut, lui dit-il, avoir une dévotion si douce envers Dieu et si débonnaire envers le prochain, que personne n'en soit incommodé et importuné. Si vous voulez chercher Dieu en l'oraison de grand matin, n'est-il pas raisonnable que vous vous leviez seule pour le mieux trouver, sans donner de la peine superflue à ceux qui vous servent. » Quand saint François de Sales eut, non sans peine, pris la place de ce confesseur baroque, le château respira, nous dit le dernier biographe de Mme de Chantal, M. Henri Bremond. Dès lors les dévotions de la baronne ne furent plus *ennuyeuses* et ses domestiques ne se cachaient pas pour le dire : « Le premier conducteur de Madame, expliquaient-ils, ne la faisait prier que trois fois le jour et nous en étions tous ennuyés ; mais Monseigneur de Genève la fait prier à toutes les heures du jour et cela n'incommode personne. »

La direction de saint François de Sales imprègne ainsi de paix et d'amour tous les

actes de la vie. M. Fortunat Strowski, dans son savant ouvrage, étudiant la correspondance du saint, montre quelque dédain pour le troupeau de femmes qu'il dirigea. Il les estime médiocres, ordinaires, insignifiantes. Mais tout d'abord il manque forcément aux ouvrages de saint François de Sales que nous connaissons la direction des âmes engagées dans quelque pathétique ou dégradante passion. Cela ne s'écrit point d'habitude et, quand cela s'écrit, cela se détruit. Nous savons par la déposition de Mme de Chantal que l'évêque de Genève ramena le calme en des familles prodigieusement troublées, en un temps où la violence de l'amour et de la haine était extrême et allait jusqu'à l'abandon et au sang. Puis, je n'estime pas si insignifiantes les pénitentes de l'évêque de Genève — je parle naturellement de ses pénitentes mondaines, car il dirigea les grandes abbesses, comme sainte Chantal et, un temps seulement — pas assez pour celle-ci — la Mère Angélique. Une Mme de Charmoisy, une Mme de La Fléchère, une présidente Le Blanc de Mions, étaient des femmes intelligentes, raffinées même, scrupuleuses, délicates et tentées. Tentées non peut-être des grandes passions funestes, mais de toutes les tentations morbides qui sont les préliminaires des pires. La plupart d'entr'elles appartenaient à la noblesse de Savoie qui vivait sur ses terres à la campagne, avec

de rares séjours aux petites cours d'Annecy, de Chambéry, de Turin, quelques-unes à l'aristocratie parlementaire de la Bourgogne et du Dauphiné, d'autres au monde de Paris. Mais leurs biographies — que nous connaissons par les travaux méthodiques de ces érudits de province à qui l'on doit presque toute l'heureuse préparation de la grande histoire — se ressemblent par bien des traits, et notamment par le portrait des maris. Ces maris sont magistrats, diplomates ou hommes de guerre. Presque toujours ils sont, par surcroît, joueurs, débauchés, vagabonds. Ils ne reviennent que de loin en loin. Leurs charges expliquent leurs absences. D'ailleurs, nous nous trompons fort quand nous nous imaginons que nos modernes moyens de locomotion ont développé le goût des voyages. Ce goût du voyage était peut-être plus vif au moyen âge et au temps de la Renaissance qu'aujourd'hui. Lisez dans Joseph Bédier ou Émile Mâle le récit des anciens pèlerinages où se précipitaient des foules de toutes provinces. Le nombre des pèlerins aux Lieux Saints était incroyable. J'imagine que c'était là un prétexte commode pour ceux qui éprouvaient chez eux la disgrâce du ménage. Mais les plus charmantes femmes étaient laissées à la solitude. Elles avaient dès lors grand besoin de vertus. Que de clientes de saint François de Sales devaient ainsi administrer de vastes domaines agri-

coles, réparer les torts causés par l'incurie du mari, et attendre celui-ci patiemment?

Ni l'*Introduction à la vie dévote*, ni la correspondance de l'évêque de Genève ne visent les âmes violentes et tourmentées, rongées de passion ou d'inquiétude métaphysique, bien que celles-ci mêmes y puissent trouver apaisement. Elles s'adressent plutôt à toutes celles qui, dans leurs tristesses quotidiennes, leurs tracas, leurs ennuis, leurs peines, leurs tentations, leurs stérilités, pour sortir de leur tiédeur, de leur frivolité ou de leur engourdissement, ont besoin d'un réconfort, d'un stimulant, d'une consolation. Cela n'est-il pas mieux ainsi, à tout prendre? Les situations exceptionnelles réclament des solutions exceptionnelles. Tandis qu'on néglige précisément la vie de tous les jours. On en prend l'habitude, on ne la voit plus, on la subit machinalement, comme si elle n'était pas l'occasion continue de notre perfectionnement intérieur. L'immense service rendu par l'*Introduction*, c'est de faire de cette vie quotidienne le précieux tissu de nos méditations et de nos volontés. On devine, à travers l'*Introduction*, que le saint vise, qu'il combat ce travail de l'imagination qui, peu à peu, dans la solitude et l'ennui de la campagne, parvient à corrompre, ou plutôt à disperser, égarer, et par suite amoindrir le cœur désemparé. L'inquiétude, qui n'est pas une faute,

est déjà pourtant « le plus grand mal qui arrive à l'âme, excepté le péché... » Ne provient-elle pas « d'un désir déréglé d'être délivré du mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère? » Elle empire notre état, comme les mouvements d'un oiseau dans le filet qui le retient assurent davantage sa captivité. Il faut donc écarter l'inquiétude et pareillement la tristesse qui est « comme un dur hiver qui fauche toute la beauté de la terre et engourdit tous les animaux, car elle ôte toute suavité de l'âme, et la rend presque percluse et impuissante en toutes ses facultés. » Et prenons garde aussi à ces faux désirs pour *des objets absents et qui ne se présenteront jamais, car ils divertissent notre esprit des objets présents dont, si petits qu'ils soient, nous pourrions faire grand profit.* Bossuet dira plus tard : « Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. »

Les femmes qui ont été l'occasion de ce redressement ne sont donc pas insignifiantes. Je voudrais aujourd'hui en rapprocher de nous quelques-unes...

II

MADAME DE CHARMOISY (1)

La première de ces *salésiennes* du monde, qui fut l'occasion de l'*Introduction à la vie dévote* et mérite par là même une estime particulière, c'est Mme de Charmoisy. Mme de Charmoisy, née Louise Duchâtel, d'une famille de Normandie, élevée à la Cour de France où elle fut demoiselle d'honneur de la duchesse de Guise, avait épousé Claude de Charmoisy qui était parent de l'évêque de Genève et remplissait des charges diplomatiques. Ce fut un mariage d'amour. La jeune fille avait, malgré une éducation fort civile, et même empesée, un cœur ardent, ainsi qu'en témoigne l'unique lettre à son fiancé qui ait été publiée : « Mon amour, y est-il dit, vous demeurera éternellement conservé jusqu'au tombeau », et plus loin : « Je manquerais plutôt à mon salut qu'à la fidélité que je vous ai si véritablement promise. » Le

(1) V. l'étude plus détaillée qui lui est consacrée dans *Portraits de femmes et d'enfants*.

salut, par chance, s'accommode de la fidélité. Cependant cette lettre est la moins tendre. Il en existe neuf autres, écrites certainement en cachette, et qui seraient une curieuse révélation d'un cœur de jeune fille à la fin du seizième siècle. L'excellent biographe genevois de Mme de Charmoisy, Jules Vuy, effrayé de leur exaltation, s'est fait scrupule de les publier (1). Les plus graves, quand elles aiment, deviennent quelquefois les plus hardies.

Le mariage fut célébré à Paris, au mois de juin 1600. Nous n'avons les dates de naissance ni du mari ni de la femme. Il devait avoir un peu plus de trente ans, si l'on s'en rapporte à l'âge de saint François de Sales dont il était contemporain ; elle n'en aurait eu que treize, si l'on s'en rapportait à un passage de la déposition qu'elle fit au procès de la béatification de l'évêque en 1632 : « Je suis âgée, y est-il dit, d'environ quarante-cinq ans. » *Environ*, il est vrai, laisse quelque marge. Prenons une marge de quatre ou cinq ans, et donnons-lui dix-sept ou dix-huit ans au moment de son mariage. *Environ* ne montre-t-il pas que même une dévote avance avec lenteur dans la voie du détachement?

Et tout de suite M. de Charmoisy emmena sa femme en Savoie. Sans doute elle y put

(1) L'héritière de Jules Vuy a remis ces neuf lettres, ainsi qu'une douzaine de M. de Charmoisy, à M. Olivier Costa de Beauregard qui doit les publier.

trouver de belles et bonnes relations parmi cette excellente noblesse savoyarde restée simple et naturelle. Annecy ne manquait pas d'agréments de société. On y vit, presque à la même époque, le président Favre, saint François de Sales, Mgr Fenouillet avant l'évêché de Montpellier, le poète Marc-Claude de Buttet, Honoré d'Urfé, l'auteur de l'*Astrée*. Sur ce coin de sol savoyard s'élaborent et les premiers éléments de la législation française, et la forme quasi définitive de notre langue, de la langue de notre plus grand siècle littéraire. Souvenons-nous que saint François de Sales et le président Favre y trouvèrent les éléments d'une Académie Florimontane. Celle-ci avait pour emblème un oranger chargé de fleurs et de fruits, avec cette devise, ouvrage de l'aimable saint : *Flores fructusque perennes* (fleurs et fruits éternels). Elle comptait déjà quarante membres, qui choisissaient dans leur nombre un président et un censeur parmi les gens *habiles en tous genres et bien près de l'encyclopédie* (il y en avait donc à Annecy), et aussi un secrétaire qui devait avoir des *idées nettes et claires, un esprit fin et délié, des pensées nobles et être bien versé dans les belles-lettres*. L'évêque de Genève prononça le discours d'ouverture : on peut croire qu'il fut plein de grâce et de courtoisie. Cette belle société ne dura point. Elle mourut avec son président : aujourd'hui l'on ne peut même

retrouver les noms de ses quarante membres. Comme l'a dit un jour à la Chambre M. Maurice Barrès, il est plus facile d'être immortel de son vivant qu'après sa mort.

Il faut espérer que Mme de Charmoisy goûta quelque plaisir de société auprès de tant d'académiciens futurs, sans quoi ce serait à désespérer de l'agrément des belles-lettres. Mais son changement d'existence n'en était pas moins assez rude. De la plaisante vie de cour elle tombait, sauf les deux ou trois mois d'Annecy, dans une vie de campagne, toute chargée de menus soins, embarras domestiques, tracas extérieurs, sans compter l'âpre solitude. M. de Charmoisy s'absentait souvent, la laissant sans distraction, sans appui. Un fils leur était né à Marclaz, en 1601 puis une fille en 1604 ; mais de petits enfants ne sont encore que souci. Un ami, M. de la Bretonnière, passant en Savoie, rendit visite à Mme de Charmoisy qu résidait alors au château de Folliet, dans la sauvage vallée du Fier. C'était au commencement de l'automne, quand la nature commence de s'attrister. Elle lui fit peine et il ne put se tenir de prévenir le mari : « J'ai été voir, lui écrit-il, Mme de Charmoisy à Folliet, où elle n'est pas bien, et vous assure que j'ai peur qu'elle n'y prenne que que mélancolie qu'on ne pourrait pas ôter facilement, car c'est un petit désert. »

Entre Paris et la vallée du Fier, entre la cour et la solitude, la différence était trop complète : comment ne pas s'expliquer son ennui? Et quand M. de Charmoisy l'emmenait à Paris dans ses voyages, elle retrouvait avec une joie dévorante la cour qu'elle avait quittée. Il y avait en somme, dans sa vie, une sorte de déséquilibre. Elle s'accommodait mieux du mari que du mariage et connaissait tantôt une torpeur amollissante, tantôt une trop grande excitation mondaine. Ainsi ballottée, elle aurait pu passer son existence entière dans ce manque d'harmonie, dans cette demi-acceptation qui consiste à subir son sort sans en tirer tout le parti possible, et sa destinée eût été pareille à celle de beaucoup de femmes à demi heureuses, à demi occupées, à demi généreuses d'elles-mêmes, si elle n'avait eu l'exceptionnelle bonne fortune de rencontrer à l'heure favorable saint François de Sales, et dès lors sa vie, par la direct on qu'il lui imprima, fut transformée et pour ainsi dire renouvelée.

On sait que Mme de Charmoisy rendit à l'évêque de Genève ses lettres de direction pour qu'il en fit usage dans son traité de la *Vie dévote.* Quelques autres qu'il lui écrivit sont éparses dans la correspondance. La dernière lui signale la mauvaise tenue de son fils. Mme de Charmoisy avait perdu, jeune encore, son mari qui lui avait laissé une lourde

charge d'éducation et d'administration dont elle s'acquitta avec une grande force d'âme. Son fils Henry ne lui donna que des ennuis. En vain François de Sales et le président Favre, en souvenir de leur ami Charmoisy, s'efforcèrent-ils de l'aider à réformer cette mauvaise nature. Elle n'en put rien tirer.

J'engage les mères trop sentimentales, toujours inquiètes de peiner ou choquer les chers petits, à lire sa correspondance avec son fils, ou du moins les quelques lettres qui nous en sont parvenues.

Elle le secoue sans cesse et rudement, mais c'est pour son bien, et d'ailleurs elle ne néglige rien de ce qui doit compléter une éducation de jeune homme. Elle organise, pour développer son esprit et affiner ses manières, un voyage à Paris, à *condition qu'il se rende honnête homme*, « car d'envoyer un sot à Paris, ajoute-t-elle, ce serait se faire moquer de nous-mêmes ». Un honnête homme, en ce temps-là, devait avoir quelque culture. Bien des sots, aujourd'hui, passent pour honnêtes gens. Elle l'engage à ne jamais perdre son temps et ordonner toutes les heures du jour pour apprendre quelque chose : les exercices physiques, les mathématiques, les visites sont utiles : « Encore ne faut-il point oublier la langue latine, il faut avoir quelque bon livre d'histoire qui ne soit guère grand et le lire souvent et raconter ce qu'on a appris dans

le livre... » C'est le moyen de se former à la conversation. Elle lui nourrit à Marclaz un bon cheval pour voir, quand il y viendra, s'il saura le monter.

Ses recommandations vont tour à tour du moral au physique et, non sans franchise, elle lui signifie son appréhension qu'il ne soit cagneux, « car enfin il n'y a rien de si odieux au monde, ni si digne de mépris, qu'un gentilhomme cagneux ». Elle a appris aussi, par un mauvais rapport de son précepteur, qu'il n'avait pas de soin de sa toilette ni de son linge : aussitôt elle le gourmande vigoureusement : « On m'a dit que vous vous en alliez, à l'ordinaire, tout taché et débraillé ; outre que cela est extrêmement laid à un gentilhomme, c'est d'ailleurs que vous deviendrez si gros et si décontenancé, que vous en serez odieux au monde. Mon Dieu, vous avez un si bel exemple de propreté devant les yeux, de Monseigneur le prince, qui n'est jamais taché et si propre ; voilà comment vous ne profitez pas de ce que vous voyez devant les yeux, tous les jours. »

Mme de Charmoisy avait renoncé au monde pour elle-même ; elle n'entendait pas que son fils y parût à son désavantage. D'ailleurs saint François de Sales, dans l'*Introduction à la vie dévote*, s'expliquant sur la bienséance des habits, n'avait-il pas écrit que la netteté extérieure représente, en quelque façon, l'hon-

nêteté intérieure? Et quels justes conseils il avait donnés au jeune de Chantal partant pour la cour, l'engageant principalement à ne pas s'embarrasser parmi les amourettes, à éviter le jeu qui est un exercice de fainéant, à dompter la mollesse du corps, et à porter en toute occasion un cœur courageux! Qui n'a lu cette lettre si juste qui commence par ces mots : « Monsieur, enfin donc vous allez faire voile et prendre la haute mer du monde. »

Mme de Charmoisy, formée à cette école, répète à peu près les mêmes formules, mais il lui manque cet art de persuader que le saint possédait à un si haut degré. Elle y met plus de sécheresse et d'âpreté, une affirmation plus catégorique. Sans cesse elle répète à son fils de ne pas perdre son temps. A Turin, qu'il évite les femmes : ne lui a-t-il pas promis de ne pas s'embarquer d'affections? « Mais qu'est-ce que cette bouquetière de Chambéry à qui il s'est vanté de demeurer fidèle? Elle ne veut pas de ces sottes histoires. » Et les sottes histoires recommenceront sans cesse, et de plus en plus avilissantes.

Pourtant, cette correspondance, dont l'énergie est le caractère, s'attendrit quelquefois, et c'est lorsqu'elle évoque la mémoire de M. de Charmoisy. Alors, elle conjure le fils d'imiter le père, de lui ressembler et, vaincue, elle l'appelle *mon cher enfant*, au lieu de ce bref *mon fils* qui commence ses lettres. Et

comme on devine sa sollicitude maternelle dans une phrase comme celle-ci : « Je me porterai toujours bien quand je vous saurai en bonne santé et que vous soyez bien sage et bien vertueux. » Ce n'est pas le temps de la sensiblerie et l'on a trop le respect de ses sentiments intimes pour les étaler comme il est de mode aujourd'hui. Ainsi convient-il de les deviner un peu. Ce cœur de Mme de Charmoisy, on le retrouve dans d'autres lettres où elle protège le souvenir de son mari sans aucune phraséologie, rien qu'avec des faits, mais l'exposé des faits a son éloquence et sa chaleur.

Le jeune Charmoisy se montra indigne d'une telle mère. Il débuta en se mariant contre le gré de celle-ci avec Mlle de la Faverge. Mme de Charmoisy, dans une lettre adressée à son beau-frère, M. de Vallon, arrange ainsi sa belle-fille : « Il faut que je vous dise encore ce mot qui est que lorsqu'on a vu cette femme en cette ville (à Thonon) l'on a bien eu une plus forte créance du peu d'esprit de ce garçon : car je vous assure qu'elle se peut dire laide, et un air si vieux que personne ne lui donne rien moins que trente-cinq ans. Elle fait profession d'être ménagère et femme d'état, et ne parle que par compas et mesure. »

Ce sont là, semble-t-il, propos de belle mère, et non point d'une mère selon saint François de Sales. Laissons passer le premier mouvement. Mme de Charmoisy était

d'une nature vive et impérieuse, et en ce temps-là les parents entendaient exercer leur autorité sans discussion. Le propre de la religion est de corriger notre nature : Mme de Charmoisy, qui avait commencé par refuser de recevoir sa belle-fille, y consent pour faire ses Pâques, et l'année suivante, quand sa belle-fille met un fils au monde, elle accepte d'être la marraine du nouveau-né.

Henry de Charmoisy, qui avait épousé une femme plus âgée que lui sans écouter sa mère, avait hâte de secouer la tutelle de celle-ci. Il entra un jour à Marclaz où elle avait rassemblé les pièces de son administration et brisa les portes de la chambre où elle avait serré son inventaire, ses papiers et mémoires, dont il s'empara. Elle dut soutenir contre lui un procès en reddition de comptes, qui se termina par un arbitrage. Le 14 novembre 1632, cet arbitrage, qui eut un retentissement considérable, fut solennellement rendu. Henry de Charmoisy non seulement y reconnaît ses torts, mais remercie sa mère de toutes ses libéralités ; il y exprime enfin le désir et l'espoir qu'à l'avenir, elle lui continuera son amour et bonne affection. Ainsi est attestée la loyauté d'une administration qui ne se contenta pas de conserver les biens, mais sut les faire valoir et qui la conduisait sans cesse d'une terre à l'autre à travers la Savoie.

Mme de Charmoisy eut plus de consolations

avec sa fille Françoise. Par un curieux hasard, sa fille la mit en rivalité avec Mme de Chantal. Mlle de Charmoisy était très recherchée pour sa grâce, sa beauté et cet air de sécurité qui devient rare aujourd'hui. Elle était, seule, le chef-d'œuvre des soins maternels. Parmi les prétendants figurait un M. de Ballon, de bonne maison, et qui possédait de grands biens. Or, Mme de Chantal aurait bien voulu lui donner sa fille. Elle en parla à l'évêque de Genève, qui vivait encore, et qui lui répondit qu'il essaierait de renouer des négociations déjà tentées, si M. de Ballon n'épouse pas Mlle de Charmoisy, qu'il recherche avec un grand nombre de rivaux. M. de Ballon épousa, en effet, Mlle de Charmoisy, et Françoise de Chantal accepta la demande de M. de Toulonjon, qui avait quelque quinze ans de plus qu'elle, convient Mme de Chantal. Ces quelque quinze ans allaient jusqu'à vingt-sept.

On assure que la rivalité des mères, quand il s'agit du mariage de leurs filles, ne connaît pas de mesure. Mme de Chantal avait l'âme trop haute pour tomber dans cette misère d'égoïsme. Elle continua de donner à Mme de Charmoisy sa fortifiante amitié, et celle-ci l'aida dans la fondation de la Visitation de Thonon.

De plus en plus Mme de Charmoisy se retira du monde. Cependant elle ne pensa jamais

à prononcer des vœux. Saint François de Sales lui avait appris qu'on peut servir Dieu en toute place. Elle passait la plus grande partie de son temps au château de Villy, au bord de l'Arve, qu'elle s'était réservé. En 1634, elle abandonna encore une partie de ses biens à son fils. Elle faisait beaucoup d'aumônes et de la façon la plus serviable, celle qui ajoute aux bienfaits le don de soi-même.

Elle mourut à Villy, le 1er juin 1645, date qui ne figure sur aucun registre, mais qui fut relevée sur le livre de comptes de son fermier. Par son testament, rédigé avec cette netteté qui est sa marque, elle lègue quelque argent à des œuvres pies, mais stipule que cet argent provient de l'épargne de ses intérêts. Elle se souvenait des injustes réclamations de son fils, qu'elle instituait néanmoins son héritier universel. Ainsi, dans ce dernier acte, elle prouve sa générosité de cœur en même temps que le souci de sa scrupuleuse et utile administration.

Il n'est pas inutile d'établir la compétence pratique et la fermeté d'une Mme de Charmoisy qui puisa sa force active dans la culture de la vie intérieure selon le bon enseignement de saint François de Sales.

J'ai connu, dans ma jeunesse, une vieille dame de la plus haute aristocratie, sous les

traits de qui j'aime à me représenter Mme de Charmoisy. Elle avait cinq ou six châteaux disséminés en Savoie et se rendait de l'un à l'autre dans sa berline aux saisons appropriées : l'été dans la montagne, l'automne aux pays de vignes, et l'hiver dans le voisinage des villes. Jamais on ne put obtenir qu'elle se servît du chemin de fer : elle préférait les longues routes et les bons chevaux. Un jour elle versa dans le fossé : tandis que ses gens s'agitaient, comme elle ne pouvait leur venir en aide, elle continua d'égrener le chapelet qu'elle avait commencé. Elle tutoyait ses fermiers qui l'adoraient, bien qu'elle les morigénât vertement et les poussât vers l'Église avec autorité. Sa maigreur excessive donnait à son visage et à ses mains une teinte diaphane presque transparente à la lumière. Quand elle parlait de Dieu, un afflux de sang — venu d'où? c'était un mystère — montait à ses joues desséchées. Et cette ardeur révélait une sensibilité qu'elle prenait grand soin de dissimuler dans la vie ordinaire, car elle détestait pareillement la familiarité et la faiblesse...

III

MADAME DE LA FLÉCHÈRE

Les détails que nous pouvons rassembler sur les autres correspondantes de saint François de Sales sont moins précis et abondants.

Sur Mme de la Fléchère, nous avons cependant la bonne fortune de trouver tout un récit savoureux chez la mère de Chaugy (*Vie de cinq religieuses de la Visitation*, Annecy, 1660) grâce à cette circonstance qu'elle voulût faire profession sur son lit de mourante. Madeleine de la Forest était, déjà enfant, scrupuleuse. Ayant dérobé un raisin à la vigne, sans la permission de sa mère, elle en eut de cuisants remords, et voilà qui est bien exceptionnel. Elle reçut une instruction très poussée, comme il était alors fréquent. Nous nous trompons fort, quand nous croyons renouveler aujourd'hui l'éducation des femmes. Elles étaient au seizième et au dix-septième siècles très cultivées. Celle-là, d'un esprit clair et net, parlait trois langues, latine, italienne, espagnole, « outre la maternelle qu'elle possédait dans la perfection ». Sa

présence, dans les réunions de gentilshommes, imposait la réserve : « Il suffisait de dire : voici Mlle Magdeleine », pour les obliger à se contenir dans la modestie. » Cousine de l'évêque de Genève et de M. de Charmoisy, elle épousa toute jeune Claude-François de la Fléchère, gentilhomme de la chambre des princes de Savoie. D'un naturel « un peu trop vif et ardent », elle avait dû s'éprendre de ce brillant seigneur, qui vivait le plus souvent à la Cour de Turin, au milieu des fêtes et des plaisirs, et qui, joueur et bretteur, risquait volontiers sa fortune et sa vie et négligeait à la fois sa femme et ses biens. En sorte que le mariage fut pour Madeleine une assez dure épreuve. « Elle trouvait un beau-père âgé et d'une humeur assez fâcheuse, dans la maison, des choses qui choquaient entièrement le zèle qu'elle avait pour faire honorer Dieu : l'humeur assez soudaine et trop libérale de monsieur son mary luy fut une seconde croix et un saint exercice à la vertu. Suivant la prudence d'Abigaïl et luy faisant ses remontrances avec tant de douceur, d'amour et de discrétion qu'elle le dégagea entièrement de la puissante inclination qu'il avait pour le jeu qui auparavant luy faisait perdre le repos et le repas au préjudice de sa conscience et de ses affaires... elle en fit un miroir de dévotion et de piété. » En ce temps les gentilshommes les plus débauchés s'élançaient tout

à coup dans le bien avec la même impétuosité qu'ils avaient montrée dans la passion, comme un cavalier qui tourne bride sans modifier son allure.

La mère de Chaugy appelle Mme de la Fléchère *la perle des veuves* et déclare qu'après Mme de Chantal et d'après le témoignage même de son directeur, elle n'a point fait rencontre d'une âme plus forte en un corps féminin, d'un esprit plus raisonnable et d'une humilité plus sincère. Dans son actif veuvage, Mme de la Fléchère s'occupa de toutes sortes d'œuvres de charité : des filles débauchées pour les relever, des ignorants pour les instruire et spécialement du catéchisme, des pauvres et des malades dans les hôpitaux. « Son exercice journalier était de servir les malades et de panser de ses propres mains leurs chancres et leurs ulcères. » Elle voulut être inhumée à la Visitation de Rumilly dont elle était la fondatrice, et avec l'habit de l'ordre.

Or cette force d'âme qu'admirait la mère de Chaugy est pour une bonne part l'œuvre de saint François de Sales. Car, à travers la correspondance, Mme de la Fléchère nous apparaît, non pas atteinte, mais menacée de la maladie que notre temps a mise à la mode, la neurasthénie. Maladie qui a été diagnostiquée avec beaucoup de précision, dès le quatrième siècle, par saint Jean Chrysostome.

Seulement, il l'appelle *athumia*, ce qui veut dire *démon de la tristesse.*

Si nous savions encore le grec, nos mondaines d'aujourd'hui prendraient des airs langoureux pour avouer qu'elles ont de l'*athumia*. L'*athumia* ronge l'âme peu à peu et lui ôte toute velléité de résistance, de sorte que l'âme s'abandonne à la vie, ne se sert plus de la vie. Elle substitue les maux imaginaires aux maux réels, ou met sur le même plan les petits chagrins et les grandes souffrances : une contrariété vaudra la perte d'un ami. Et ce qu'il y a de pire, ce qui sera le plus grand obstacle à la guérison, c'est que l'âme se plaira dans cette détresse. Elle éprouvera une sorte de volupté à se sentir désemparée, à ne pouvoir plus rien, à être libérée de la possibilité même de l'effort. Le fond de l'abîme est un terrain solide où l'on se repose, mais à la condition de chasser toute idée de remonter. Aimer sa tristesse, c'est ne pas vouloir en guérir. Saint Chrysostome a bien vu qu'on en arrivait à aimer sa tristesse. Et il analyse avec force cette déviation de l'esprit : « Dieu a mis la tristesse dans le cœur de l'homme, dit-il, non pour l'employer mal à propos et contre nous-mêmes, non pour nous consumer et nous perdre, mais pour nous servir et nous aider. Comment se servir de la tristesse? en l'admettant à propos dans notre âme. Nous devons être tristes, non quand

nous souffrons, mais quand nous faisons mal. Malheureusement l'homme a changé l'ordre et dérangé les temps ; c'est quand nous faisons mal que nous rejetons loin de nous la tristesse ; c'est quand nous souffrons que nous tombons aussitôt dans une profonde douleur, et que nous voulons nous affranchir de la vie. » Ne pas être tristes quand nous souffrons, quel conseil hardi et, quand on y songe, quel bon remède contre le développement de nos maux ! Mais cette tristesse arrive à créer nos maux elle-même. Elle est d'autant plus dangereuse qu'on finit par s'y complaire, et par s'en servir, selon le mot de Jules Lemaître au sujet de la mélancolie de Chateaubriand, comme *d'une parade contre la douleur*, quand elle n'est pas déjà la parade de la douleur. « Il est des hommes, dit encore saint Jean Chrysostome, qui aiment les démangeaisons et les picotements de leurs plaies. »

Mme de la Fléchère n'était point si gravement touchée. La merveille, dans la direction de saint François de Sales, c'est qu'il découvre, soigne et guérit les maladies de l'âme avant qu'elles se soient envenimées, c'est-à-dire pendant qu'il en est temps encore. Il voit d'avance où il faut intervenir. Mme de la Fléchère se laisse sans cesse arrêter par les petites choses. Elle se tracasse pour des riens. Or, les petites choses, les riens, la vie en est faite. On ne peut pas les éviter, mais

on peut très bien les mettre à leur place, ne pas les autoriser à nous prendre une part trop grande de notre esprit et de notre cœur. « Il faut ainsi cheminer, lui explique le saint, par variété de petits accidents spirituels et temporels, tenant toujours néanmoins à Notre-Seigneur qui, en cette sorte, vous conduira par sa grâce à l'état immobile de la sainte éternité. » *Cheminer par variété de petits accidents spirituels et temporels*, comme cela est gentiment dit, et comme cela répond à toutes ces plaintes soulevées par la vie ordinaire ! Si, au lieu de se plaindre, on agissait, que de bonne humeur et de temps gagnés ! Mme de la Fléchère fait *trop de considérations et d'examens*. Sans cesse il la reprend sur cette mauvaise habitude. Qu'elle se simplifie, qu'elle discute moins avec elle-même, et puisque sa nature est bonne, et qu'elle a confiance en Dieu, qu'elle se laisse aller davantage et ne soit pas toujours tendue ! Les scrupules paralysent : il faut marcher à la bonne foi, dans la dévotion, et comme on dit *à la grosse mode*. Enfin, se servant presque des mêmes mots que saint Jean Chrysostome, il ajoute : « Ne soyez plus à picoter sur votre chère conscience. » *Votre chère conscience :* cela implique qu'il devine très bien que Mme de la Fléchère aime ses scrupules, se sait gré de les avoir, voudrait bien ne pas être tourmentée, mais reconnaît

à son tourment les délicatesses d'une âme de qualité. Plus tard, il reviendra sur cette fausse délectation : « Il ne faut pas s'amuser beaucoup à la recherche de la cause de nos sécheresses et stérilités, car vous ne sauriez la deviner ; il suffit de nous humilier beaucoup... » Il s'étend presque davantage sur ces petits combats intérieurs qui remplissaient la vie troublée de Mme de la Fléchère, que sur les chagrins véritables qu'elle rencontrait. Lui qui sait si bien consoler, quand elle perd une sœur très aimée, la reprend pour dir ger sa douleur vers Dieu, mais n'insiste pas onguement : « Nous ne saurions empêcher, lui écrit-il, notre pauvre cœur de ressentir la condition de cette vie et la perte de ceux qui étaient nos délicieux compagnons en icelle ; mais il ne faut pourtant pas démentir la solennelle profession que nous avons faite de joindre inséparablement notre volonté à celle de notre Dieu. » Une vraie douleur, ces âmes-là savent mieux la supporter. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elles sont soulagées de rencontrer un objet égal à leur permanente inquiétude, mais la dépense qu'elles font alors de leur tristesse devient normale, et l'équilibre se rétablit.

De même, quand Mme de la Fléchère perd son mari, elle ne se contente pas de le pleurer, il faut qu'elle découvre dans cette mort des circonstances extraordinaires : elle se figurera

que son mari a été empoisonné. Saint François de Sales s'efforce d'obtenir qu'elle ne se tourmente plus à ce sujet. Il la rassure, il la persuade, il lui rend le calme d'esprit. Et même il ne craint pas avec elle, malgré son éloignement pour tout ce qui ne concerne pas le bien des âmes, de lui donner des conseils pratiques, l'engageant à mettre de l'ordre dans ses finances, à vendre ses vieux chevaux qui lui coûtent beaucoup. A celle-là, il faut du calme, du repos : elle se suffit à elle-même pour se tracasser. Qu'elle se détache donc d'elle-même : *Bienheureux*, lui dit-il, *les pauvres, les débonnaires et les nets de cœur*. Et il l'engage à la patience, à l'égalité d'humeur, à la douceur. En Dieu seul, elle trouvera cette paix qui la fuit : « Ceux qui sont à Dieu trouvent partout ce qui leur est cher. »

Un autre danger, pour ces âmes scrupuleuses, c'est le découragement. Il le sait bien, lui qui a connu dans sa jeunesse l'horrible tentation du désespoir, et qu'il faut rendre l'énergie et la confiance à toutes ces désemparées qui emploient à se tourmenter et à douter de soi un temps qui serait si bien employé à tirer parti des circonstances de la vie. Dieu, expliquera-t-il à une religieuse — car ce mal sévit aussi dans les couvents, et il arrive que la méditation et la contemplation le développent au lieu de le corriger — Dieu chérit les âmes tracassées, pourvu qu'elles

soient humbles et confiantes. Et dans son langage pittoresque, il ajoute : « N'ayez donc point honte d'être un peu barbouillée et poudreuse ; il vaut mieux être poudreuse que teigneuse et pourvu que vous vous humiliez tout se tournera en bien. » Et à la mère de Bréchard, supérieure de la Visitation de Moulins, qui a charge d'une communauté et doit ainsi montrer des qualités de chef, il parlera plus nettement encore, avec plus d'autorité, contre cette déprimante tentation du découragement. « La défiance que vous avez de vous-même, lui écrit-il, est bonne tandis qu'elle servira de fondement à la confiance que vous devez avoir en Dieu ; mais si jamais elle vous portait à quelque découragement, inquiétude, chagrin et mélancolie, je vous conjure de la rejeter comme la tentation des tentations ; et ne permettez jamais à votre esprit de disputer et répliquer en faveur de l'inquiétude ou de l'abattement de cœur auquel vous vous sentirez penchée, car cette simple vérité est toute certaine : que Dieu permet aussi beaucoup de difficultés à ceux qui entreprennent son service, mais jamais pourtant il ne les laisse tomber sous le faix, tandis qu'ils se confient à lui. C'est, en un mot, le grand mot de votre affaire, de ne jamais employer votre esprit pour disputer en faveur de la tentation du découragement, sous quel prétexte que ce soit, non pas même

quand ce serait sous le précieux prétexte de l'humilité. »

Car l'humilité mal comprise peut être mauvaise conseillère. Le doute de soi empêche d'agir et de remplir sa vie, et saint François entend qu'on remplisse sa vie. Il faut lire dans ce sens la magnifique lettre qu'il écrivit à son ami, Mgr Camus, évêque de Belley, qui, ne s'estimant pas digne de remplir sa charge d'évêque, le consultait avant de démissionner. Comme il le reprend sur cet état de conscience, comme il lui découvre la vérité sur son propre cas ! On se perd à tous ces scrupules, quand le devoir appelle. « Tandis que l'on dépense du temps à se défaire du fardeau, c'est à peine, c'est à grand'peine si l'on prend assez de sollicitude pour le soutenir. Tel un homme qui songe à répudier sa femme ; il ne s'inquiète pas, en attendant, de l'aimer comme il devrait. Donc, s'exciter à mieux remplir sa tâche, puisqu'il vous semble ne l'avoir pas fait exactement jusqu'à ce jour, c'est bien mieux que de s'abandonner tout à fait (1). » Levons les yeux vers la montagne d'où nous viendra le secours. Il y a souvent même plus de sécurité dans le combat que dans la fuite. Conseil applicable aux époux qui mesurent et comptent leurs torts mu-

(1) La lettre est écrite en latin : le texte cité n'est que la traduction. (*Lettres*, vol. VI.)

tuels, au lieu de s'appliquer à la vie commune.

Mme de la Fléchère ne confiait qu'à saint François de Sales ses scrupules, ses inquiétudes, ses stérilités d'esprit et de cœur. Il la reprenait doucement et sans cesse et la redressait. Et si bien il la redressa, que dans la biographie véridique de la mère de Chaugy elle fait figure de femme forte.

IV

LA PRÉSIDENTE LE BLANC DE MIONS

La présidente Le Blanc de Mions avait aussi en partage un cœur ardent et un esprit scrupuleux. Née Ennemonde Chausson, d'un nom et d'un milieu bourgeois, elle avait épousé Pierre Le Blanc, contrôleur des domaines et receveur des États du Dauphiné, qui acheta la terre et seigneurie de Mions en Viennois, se fit anoblir et devint président à la Chambre des comptes. Ce ne fut pas un très bon ménage. La vivacité d'Ennemonde lui valait des troubles de conscience : elle était en conflit avec son mari soit sur l'exercice de la dévotion, soit sur la conduite privée du trop aimable président. Après un carême qu'il avait prêché à Grenoble, saint François de Sales était devenu son directeur. Elle n'était pas sans inquiétude sur le secret de sa correspondance et avait demandé à l'évêque de lui écrire sous le pseudonyme de sœur Barbe-Marie, nom dont elle se servait dans ses rapports avec la Visitation. Intelligente et sachant tenir salon, elle contribua à la fonda-

tion de cette Visitation de Grenoble en se servant de son influence pour obtenir l'autorisation du Parlement.

Elle a sans cesse besoin d'être rassurée, car à force d'être scrupuleuse, elle en devient presque tortureuse. Ainsi, l'ai-je rappelé, se fait-elle grief à elle-même de montrer plus de religion dans ses paroles que dans sa conduite. Elle devait même poser à son infortuné directeur des questions singulières, lui demander, par exemple, si elle avait le droit, étant dévote, de se poudrer les cheveux selon la mode. « Eh ! mon Dieu, réplique le saint, qu'elle se poudre hardiment la tête : les faisans lustrent bien leurs plumes. » Il est vrai qu'il ajoute assez rudement : « ... de peur que les poux ne s'y engendrent. » Comme à Mme de la Fléchère qui s'informait si sa fille, fatiguée, pouvait s'asseoir pendant les oraisons, il donne à Mme Le Blanc cet avis : « Il ne faut pas entortiller votre esprit parmi ces toiles d'araignées... » Et plus loin : « Il ne faut pas être si pointilleuse, ni s'amuser à tant de répliques auxquelles Notre Seigneur n'a point d'égards. » Mieux vaut marcher à la bonne foi, *simplement*, *rondement*, *franchement*, et *avec la naïveté des enfants*. On devine à quelle rude épreuve les dames soumettaient quelquefois sa patience, et toutes les sornettes qu'il devait entendre. Mais cette patience n'était jamais lasse. Il recueillait ces

pauvres âmes et savait qu'on détraque les cœurs faibles si l'on n'use pas avec eux d'esprit et de douceur.

Mme Le Blanc de Mions avait à se plaindre des infidélités de son mari. Peut-être était-ce pour le retenir qu'elle songeait à se poudrer la tête. Devait-elle lui parler ou supporter en silence d'être trahie? Saint François de Sales lui conseille de parler franchement et résolument, mais avec calme, non avec violence et passion. La force calme a plus d'influence, trouve mieux ses arguments, est plus persuasive.

La dernière lettre qui, dans la correspondance du saint, est adressée à la présidente, est du 22 avril 1618, un an avant la mort d'Ennemonde Le Blanc. Elle est d'une urbanité exquise. La pauvre femme avait montré trop d'affliction du départ de son directeur et il faut que celui-ci la gronde : « Ma très chère fille de mon cœur, lui écrit-il, scachez quej'ay une fille laquelle m'escrit que mon esloignement a fait approcher ses douleurs ; que si elle ne tenait ses yeux, ils verseroyent autant de larmes que le ciel jette des gouttes d'eau, pour pleurer mon despart ; et semblables belles paroles. Mais elle passe bien plus avant, car elle dit que je ne suis pas homme, mais quelque divinité envoyée pour se faire aymer et admirer, et, ce qui importe, elle dit qu'elle passerait bien plus outre, si

elle osait. — Que dites-vous, ma très chère fille? Vous semble-t-il qu'elle n'ayt pas tort de parler ainsy? Ne sont-ce pas des paroles excessives? Rien ne les peut excuser que l'amour qu'elle me porte, lequel est certes tout saint, mais exprimé par des termes mondains. Or, dites-luy, ma très chère fille, qu'il ne faut jamais attribuer, ni en une façon ni en l'autre, la divinité aux chétives créatures, et que penser encore de pouvoir passer plus outre en louange, c'est une pensée desréglée ; ou au moins de le dire ce sont paroles désordonnées ; qu'il faut avoir plus de soin d'éviter la vanité en paroles qu'en cheveux et habits ; que désormais son langage soit simple, sans estre frisé. Mais pourtant, dites-le luy si doucement, amiablement et saintement, qu'elle trouve bonne cette réprimande, laquelle part du cœur plus que paternel que vous connaissez, comme fille certes très chère de mon cœur, mais fille en laquelle j'ay mis toute confiance... »

On voit comme il savait gourmander avec gentillesse. Mme Le Blanc de Mions lui doit sans nul doute d'avoir supporté avec courage et bienfaisance sa vie conjugale difficile.

V

MARIE ET HÉLÈNE LHUILLIER DE FRASVILLE

Ces difficultés de la vie conjugale provenaient bien souvent des origines mêmes du mariage. Dans l'*Introduction à la vie dévote*, saint François de Sales insiste sur la nécessité d'une volonté expresse : il conseille à la jeune fille l'attente, la connaissance de soi-même et celle du prétendant, la prolongation des fiançailles. Son expérience lui a trop souvent montré le danger de ces unions prématurées où d'ignorantes jeunes filles sont livrées à d'anciens viveurs sans scrupules. L'exemple de deux sœurs charmantes, deux petites saintes, Marie et Hélène Lhuillier de Frasville, illustre sa doctrine.

Quelle tragédie romanesque et terrible cachent leurs deux destinées ! On les voit, comme sur un portrait élégant de peintre anglais, appuyées l'une à l'autre, de profil et joue contre joue. L'aînée soutiendra la cadette sur le chemin de l'affreux calvaire, et plus tard la suivra au cloître. Elles étaient de noble origine et avaient perdu en bas âge

leur mère, cette Anne Brachet dont la fière vertu refusa les faveurs d'Henri IV et qui sans doute eût veillé sur elles d'un esprit sagace et résolu, tandis que leur père ne songea qu'à s'en débarrasser de bonne heure en les mariant. Ainsi Marie épousa-t-elle à quinze ans Claude de Villeneuve, conseiller du roi et maître des requêtes. Le livre de la *Vie dévote* lui étant tombé entre les mains, elle conçut le projet d'aller à Annecy rendre visite à l'évêque, mais celui-ci, qui la calmait dans ses doutes et ses tentations sans la connaître, vint à Paris. Elle avait à l'entretenir d'un grave sujet concernant sa sœur. Pour achever de résumer la biographie de Mme de Villeneuve, devenue veuve à vingt-cinq ans, elle s'occupa de fonder l'ordre des Filles de la Croix dont les constitutions sont tirées d'un projet de saint François de Sales sur une communauté de filles et de veuves employées à l'instruction et à l'édification du prochain ; elle y donna l'exemple de toutes les vertus et y mourut pieusement.

Hélène, la cadette, d'une figure si avenante que même saint François de Sales y fait une allusion, avait été fiancée à treize ans à un gentilhomme fort riche et d'une illustre famille, dont la mère voulut la prendre chez elle en attendant le mariage. Mais au bout de trois ans passés dans les divertissements et les fêtes, le projet fut rompu sur le désir des

deux jeunes gens. Ils s'étaient vus trop souvent, ils n'avaient plus de curiosité l'un de l'autre. Cette rupture ne faisait point l'affaire de M. Lhuillier de Frasville qui, acharné à établir ses enfants, maria sans retard sa fille cadette à Thomas Gobelin du Val, commissaire du roi et maître à la Chambre des comptes de Paris. Que se passa-t-il? sans doute un de ces drames physiologiques dont les tristesses sont incalculables. Pendant sept ans, la jeune fille souffrit le martyre en silence. Son père fut indirectement informé. Fou de colère, il soumit l'affaire à la Sorbonne et le mariage fut annulé. Elle était au moment de conclure un nouvel engagement, quand elle fut prise de scrupules au sujet de cette annulation. C'est alors que Mme de Villeneuve, sa sœur, la mit en rapports avec l'évêque de Genève. Celui-ci leva ses scrupules. Mais elle évita d'aliéner sa liberté. Peu à peu la vocation du cloître s'emparait d'elle. A nouveau, elle consulta son directeur. Que ferait-elle de cette liberté recouvrée? Elle pensait l'abdiquer au profit de Dieu, mais entrerait-elle en religion ou demeurerait-elle dans le monde sans s'y remarier, ou plutôt sans s'y marier? Ce dernier projet paraît bien impraticable à saint François de Sales. « Le monde de Paris, lui écrit-il, et mesme de toute la France, ne sçaurait vous laisser vivre en paix dans ce milieu ; ils ne cesseroyent de

vous pousser violemment hors des limites de la résolution que vous en auriez prise. Et de se promettre une résolution si constante qu'on ne peuct l'esbransler et mesme renverser, ce serait se promettre un vray miracle, en cet orage, en cette forme de visage, entre tant de subtils avocats et intercesseurs... » Il lui faut donc choisir entre le mariage et le couvent. Mais elle a de l'aversion pour le mariage. « Hélas ! ces âmes qui ont une inclination toute partiale pour le mariage, pour heureux presque qu'il soit, y trouvent tant d'occasions de patience et de mortifications, qu'à grand peyne en peuvent-elles porter le fardeau. Et comment feriez-vous y entrant tout à fait à contre-cœur? » Dès lors qu'elle est ainsi décidée, il l'engage à entrer en religion. Elle y peut entrer par étapes, comme fondatrice d'abord afin d'y su[illegible] une règle adoucie qui la pliera peu [illegible] à une soumission plus complète. On voit [illegible] quel point sa direction était prudente et réclamait le secours du temps. *Le temps est galant homme*, dit un proverbe de cette Italie où le peuple lui-même est diplomate.

Le jour où Hélène Lhuillier reçut cette lettre, sa sœur, Mme de Villeneuve, avec qui elle vivait, était présente ; elle la lui montra. Puis, avec mélancolie elle murmura : « Je ne pourrai jamais sortir d'ici. » Mme de Villeneuve, qui la connaissait mieux qu'elle-

même et avait reçu ses confidences, la regarda attentivement et répondit : « Si vous ne le faites, vous n'aurez jamais de repos. » Aussitôt ses hésitations tombèrent et elle courut se mettre à la disposition de Mme de Chantal pour commencer à la Visitation son noviciat. Elle y trouva la paix et même la joie, malgré son chagrin de quitter sa tendre sœur, Mme de Villeneuve. Saint François de Sales put constater combien son conseil avait été convenable à cette âme toute froissée par la vie. Il la conduisit doucement dans le chemin de la perfection : mourir au monde n'est que la première partie de l'holocauste, il faut encore *écorcher la victime*, couper et trancher tout ce qui demeure du monde, et puis brûler et réduire en cendres l'amour-propre afin qu'il ne demeure plus qu'une flamme divine. Cela ne se fait pas en un jour, mais insensiblement. Enfin il écrit à M. Lhuillier de Frasville et à Mme de Villeneuve pour les féliciter d'avoir laissé partir cette novice qui était si précieuse à leur bonheur terrestre. Dix-huit mois plus tard, quand la sœur Hélène-Angélique prononce ses vœux, il lui écrit encore pour l'encourager. Cette sœur Hélène-Angélique devait honorer grandement la Visitation, quatorze ans supérieure du monastère de Paris et fondatrice d'autres couvents. Elle reçut et consola au monastère de Chaillot fondé par Anne d'Autriche la malheureuse

Henriette de France et, mourante, reçut l'Extrême-Onction en présence de la reine. A celle-là, François de Sales donna la force de résolution qui manquait et montra la voie où, brisée et timide, elle n'osait s'engager.

VI

LA COMTESSE DE DALET

La comtesse de Dalet devenue veuve était sollicitée par ses parents — Gaspard Le Loup, comte de Montépan, et Charlotte de Beaufort-Montboissier — de cohabiter avec eux et de prendre sa part de leur train de maison qu'ils menaient avec un grand luxe et de nombreuses réceptions. Sa mère, tout spécialement, était, dit la mère de Chaugy, « d'une humeur impérieuse et dominante, et très haute à la main ». Saint François de Sales qu'elle consulte lui représente très sagement qu'il n'y a pas d'obligation de ruiner ses enfants et elle-même en se chargeant des affaires de la maison paternelle, mais qu'il convient d'aider sa mère sans dommage trop notable pour sa fortune et de lui ouvrir sa bourse le mieux possible. Mais peut-être lui convient-il mieux aussi, puisqu'elle ne veut pas se remarier, de demeurer à part, non avec cette dame qui tient *portes ouvertes à toutes sortes d'honnêtes conversations*. Rien ne vaut la séparation des séjours pour conserver

l'union des cœurs lorsque les humeurs ne s'accordent pas.

La comtesse Le Loup est une de ces femmes absorbantes qui débordent sur leur entourage. Elle manifeste pour sa fille, Mme de Dalet, une passion extrême et envahissante, et n'estime jamais être assez payée de retour. L'évêque lui écrit pour la réfréner, et l'on imagine qu'il eût écrit de cette même encre à la marquise de Sévigné au sujet de Mme de Grignan, s'il avait été son contemporain et son directeur. « Madame, dit-il à Mme Le Loup, l'amour, quel qu'il soit, si ce n'est celuy de Dieu, peut estre trop grand, et quand il est trop grand il est dangereux. Il passionne l'âme, parce qu'estant une passion et la maistresse des passions, il agite et trouble l'esprit ; parce que c'est une perturbation, et trouvant des règles, il desrègle toute l'éco nomie de nos affections. Or ne faut-il pas croire, madame, que l'amour des mères envers les enfants ne puisse estre de mesme ; ainsy, il l'est d'autant plus librement qu'il semble qu'il le soit loysiblement, avec le passeport de l'inclination naturelle et l'excuse de la bonté du cœur des mères... »

L'amour maternel peut lui-même se matérialiser, c'est-à-dire s'occuper du corps et des biens plutôt que de la formation et de l'élévation de l'esprit. C'est ce qu'il explique à la mère de Chastel, supérieure de la commu-

nauté de Grenoble : « Hélas ! ces pauvres mères temporelles ne regardent pas assez leurs enfans comme ouvrages de Dieu, et les regardent trop comme enfans de leur ventre ; elles ne les considèrent pas assez comme enfans de la Providence éternelle et des âmes destinées à l'éternité, et les considèrent trop comme enfans de la production temporelle et propres au service de la république temporelle. » A Mme de Chantal, en peine de son fils, n'écrit-il pas : « Les douleurs de l'enfantement durent souvent plus que les sages-femmes ne pensent. » Il est une maternité spirituelle, celle des mères selon Dieu, celle aussi des abbesses et supérieures qui ont la charge de leur monastère.

Mme de Dalet, que saint François de Sales dirigea sans la voir jamais, hésitait entre le cloître qui l'attirait et ses propres obligations maternelles. Sans doute pouvait-elle confier ses enfants à sa mère, Mme Le Loup, qui s'en chargerait volontiers, surtout avec les revenus de leurs nombreuses terres. Toujours prudent, l'évêque temporise ; il la contraint à mûrir sa décision, et dans tous les cas ne recevra Mme de Dalet à la Visitation qu'avec le consentement de Mme Le Loup au sujet des enfants. Pourquoi ne demeurerait-elle pas dans le monde avec des habitudes religieuses? Cela peut très bien s'accorder. Mais, après bien des hésitations, la comtesse de Dalet,

malheureuse dans le monde, se retire au couvent. Saint François de Sales ne l'y a point encouragé : il a ralenti son zèle et n'a cédé que devant l'évidence d'une vocation qui ne pouvait se contenter ailleurs et risquait de provoquer des brouilles et des humeurs de famille. Jamais on ne le peut prendre en défaut d'équilibre : dans les cas les plus épineux il garde la mesure et le calme de la sagesse.

VII

ÉLISABETH ARNAULT DES GOUFFIERS

Élisabeth Arnault des Gouffiers est l'une des seules correspondantes de saint François de Sales qui se soient dérobées à son influence. Par là, et par là seulement peut-être, son histoire vaut d'être contée : elle renforcera notre admiration pour une direction qui se consola malaisément de rencontrer une âme susceptible et fuyante.

Cette jeune fille appartenait à l'une des premières familles de Saintonge. Sa mère, Gabrielle de Fédiet, autoritaire et même despotique, lui voulut imposer la vocation et en fit une religieuse du Paraclet. Elle céda à la violence, mais ne se résigna point. Ayant lu l'*Introduction*, elle voulut venir à Annecy (juin 1613) pour entrer à la Visitation. L'évêque de Genève, sachant qu'elle avait obéi dans sa première vocation par crainte filiale, ne se pressa pas de l'admettre dans la communauté. Nous savons avec quelle énergie il exigeait le libre acquiescement soit à la vie conjugale, soit à la vie monastique. Par une

contradiction bien féminine, quand elle était invitée à s'en aller en toute indépendance, Élisabeth des Gouffiers voulait rester. Pendant quelques années, elle parut accepter à plein cœur la vie religieuse, sans être d'ailleurs jamais admise à prononcer des vœux. Mais elle gardait une *incomparable aversion à la soumission, une forte inclination à la hauteur et dignité de vie.* Bientôt, éloignée d'Annecy par la fondation des Visitations de Lyon, de Moulins et de Paris, elle commença d'occasionner de grandes tribulations à l'ordre qui l'avait accueillie et qu'elle avait servi de ses lourds bienfaits, réclamant des sommes versées, menaçant d'intenter des procès à ses sœurs, désirant être honorée comme une bienfaitrice, et entremêlant d'ailleurs ses récriminations et réclamations d'une ardente piété et d'un violent dévouement. Elle voulait qu'on sût autour d'elle qu'elle était de bonne maison. C'était une âme ombrageuse qui, sortie du monde, aspirait encore au monde et ne le pouvait supporter. « Un terrible esprit », dit Mme de Chantal. Faible de corps et remuante de cerveau, subtile et entreprenante ensemble, souple et tenace, obstinée et ardente, elle attirait puis décourageait les sympathies, lassait les plus longues patiences, celle même de saint François de Sales, par des exigences et des ingérences inacceptables. Elle ne put jamais être religieuse ni vivre hors d'un monastère.

Une première fois l'évêque l'avertit de ne pas s'engager dans les affaires de justice et de montrer de l'esprit de conciliation : « L'argent que vos poursuites mangeront vous suffira pour vivre... Ceux qui vivent sur la mer meurent sur la mer : je n'ay guère vu de gens embarqués dans les procès, qui ne meurent dans cet embarras. » Il lui recommande de ne pas être riche aux dépens de son repos.

Mais elle ne l'écoute pas, si bien que, las de toutes ses plaintes et complaintes, saint François de Sales se décide à prendre sa bonne plume et lui écrit avec *impétuosité, sans art et sans déguisement.* Pourquoi cette rage soudaine de plaider? Est-ce que Jésus-Christ a plaidé? Certes, il ne blâme pas ceux qui plaident, mais un vrai disciple du Christ ne va pas en justice réclamer son dû. « Mais, me dira la prudence humaine, à quoi nous voulez-vous réduire? Quoy? qu'on nous foule aux pieds, qu'on nous torde le nez, qu'on se joue de nous comme d'une marotte, qu'on nous habille et déshabille, sans que nous disions mot? Ouy, il est vray, je veux cela ; et si je ne le veux pas moy, ainsy Jésus-Christ le veut en nous. Et l'apôtre de la Croix et du Crucifix s'écrie : Jusques à présent nous avons faim, nous avons soif, nous sommes sourds, nous sommes bafoués ; et enfin, nous sommes faicts comme une peleure de pomme..., ou une peleure de châtaigne, ou une coque de

noix. Les habitants de Babylone n'entendent point notre doctrine, mais les habitants du mont Calvaire la pratiquent... »

Et sans doute un tel précepte serait-il difficile à pratiquer dans la vie courante. N'oublions pas qu'il écrit à une femme assoiffée de vie religieuse, laquelle a renoncé au monde et doit être détachée de tous biens. « Laissez, laissez aux mondains leur monde : qu'avez-vous besoin de ce qui est requis pour y passer? Deux mille escus, et moins encore, suffiront très abondamment pour une fille qui ayme Notre-Seigneur crucifié. Cent et cinquante escus de pensions, ou deux cent sont des richesses, pour une fille qui croit en l'article de la pauvreté évangélique. » Lui-même avait si peu de besoins, se montrait si désintéressé et généreux qu'il avait fallu lui ôter l'administration de ses biens et ne lui en servir que les revenus. Encore ceux-ci ne suffiraient-ils pas à expliquer ses aumônes.

« En somme, reprend-il, nous n'aymons pas les croix, si elles ne sont d'or, emperlées et émaillées. C'est une riche, quoique très dévote et admirablement spirituelle abjection, que d'estre regardée dans une Congrégation comme fondatrice, ou du moins comme grande bienfaitrice. Lucifer se fust contenté de demeurer au Ciel à cette condition-là. Mais de vivre d'aumosnes comme Nostre-Seigneur, de prendre la charité d'autruy en nos mala-

dies, nous qui d'extraction et de courage sommes cecy et cela, cela certes est bien fascheux et difficile. Il est vray, il est difficile à l'homme, mais non pas au Fils de Dieu qui le fera en vous. » Il ne faut pas avoir une piété gâtée par l'amour-propre, une piété *piteusement humaine.*

Mme des Gouffiers bouda. Elle bouda l'évêque et la mère de Chantal. Et l'évêque lui fit des avances. Car, à l'imitation du Bon Pasteur, il poursuivait les brebis égarées jusque dans les buissons d'épines. Avec quelle gentillesse il s'accuse dans la forme, sans rien abandonner du fond de sa pensée dont il est sûr ! Il dénonce sa *rusticité,* sa sauvagerie de montagnard et nous sommes tentés de sourire, connaissant trop bien sa courtoisie de grand seigneur. Mais Élisabeth des Gouffiers ne sourit point : elle était dépitée et gonflée de son dépit : « ... Or sus, puisque la méthode de ce temps porte que c'est au Père de commencer et recommencer l'entretien et le sacré commerce de l'affection, dites tout ce que vous voudrez, ma chère fille, mais en effect vous avez tort. Ma lettre n'estoit certes point si amère qu'une douce fille ne l'eust admise ; elle estoit toute pleyne d'une paternelle confiance. Et je veux bien qu'il y eust de la rusticité ; mais faut-il se despiter pour cela? Vous sçavez bien le païs où vous m'avez pris : devez-vous attendre des fruits délicats d'un

arbre des montagnes, et encore, d'un si pauvre arbre comme moy? Oh! bien, ne me soyez plus ce qu'il vous plaira : moy, je seroy toujours vostre, mais je dis tout à fait, et, si je ne puis autre chose, je ne cesseroy point de le témoigner devant Dieu es saints sacrifices que j'offrirai à sa bonté. »

Élisabeth des Gouffiers demeura sourde à cette voix qui l'appelait. L'évêque demanda à la mère de Chantal de lui faciliter le départ de la Visitation, mais il demeura fort affligé de l'avoir perdue. « Cette fille courait un jour si vistement à la dilection de Dieu et despouillement de soy-mesme, que je suis tout estonné de voir qu'elle se soit revestue derechef d'elle-mesme, et si fortement... »

Elle mourut peu après d'une *fièvre pourpreuse* contractée au service des galériens. Il lui fallait de ces charités extraordinaires qui vous mettent en évidence. Mais pendant sa maladie elle manifesta un extrême désir d'entrer enfin à la Visitation. Saint François de Sales ne s'était jamais détaché d'elle, malgré l'humeur bizarre qui la poussait tantôt à l'excès d'inquiétude, et tantôt à l'excès de dévouement.

VIII

LE CHŒUR DES CORRESPONDANTES

Les correspondantes de saint François de Sales sont innombrables et sur chacune il serait aisé de montrer son heureuse influence. A elles toutes elles nous ouvrent des clartés sur la société de son temps qui ne nous apparaît guère différente de la nôtre. Parmi elles, les unes sont heureuses en ménage, les autres non. Mais le bonheur lui-même demande à être aménagé et surveillé. On le perd aisément, si l'on ne monte pas autour de lui une garde attentive. Mme de Giez a un bon mari, dont il la complimente : « Vous êtes bien heureuse d'avoir un mari si chrétien comme est celui que Dieu vous a donné en sa débonnaireté, car le joug du Sauveur, qui est en soi si doux et suave, le devient encore davantage quand deux le portent ensemblement. » Qu'elle profite de cette faveur pour ne pas subordonner toute sa vie à la jeunesse. « Que votre printemps fleuri, écrit l'évêque, se convertisse en une automne fructueuse. » Ce sera l'harmonie dorée du matin et du soir.

A Mme de Villesains, il recommande « l'humble douceur que vous devez au cher mari. » Il rappelle à Mme de Chailliol qui vient de contracter un heureux mariage que la dévotion « rend la jeunesse et plus sage et plus aimable, et la vieillesse moins insupportable et ennuyeuse. » Qu'elle n'oublie pas « la douceur et suavité que l'on doit soigneusement nourrir au mariage. » A Marie d'Avise, nièce de Mme de la Fléchère, qui avait épousé Jacques de Blonay et qu'il avait choisi dès son âge le plus tendre, voyant avec plaisir la grâce aimable et céleste de cette enfant, il trace tout un programme de vie : « Ayez soin d'être douce et affable à tout le monde, mais surtout dans le logis. » Il l'engage à faire ses aumônes elle-même, ce qui est un *accroissement de vertu*, à visiter les malades de son village et à les visiter *fort volontiers*, à honorer son beau-père et à aimer cordialement son mari, lui rendant, avec une douce et simple bienveillance, tout le contentement qu'elle pourra : « et soyez sage à supporter les imperfections de qui que ce soit, mais surtout de ceux du logis », car c'est le logis que la *salésienne* doit, avant tout, rendre agréable.

Mme de Veyssilieu était poursuivie par la crainte de la mort. Ses maladies, ses enfantements lui torturaient l'esprit plus même que le corps, et elle en demeurait tout ébranlée. Son mari, ses enfants qu'elle aimait, lui repré-

sentaient la cruauté des séparations. Quand on s'est abandonné à cette pensée, elle s'installe dans la vie quotidienne et déjà la refroidit, la glace, l'immobilise comme si, par avance, elle la pouvait coucher dans la tombe. Saint François de Sales indique à la jeune femme comment l'éviter, la fuir. A d'autres pénitentes, plus frivoles et oublieuses de la fin qui viendra, il conseillait de méditer sur la mort ; à Mme de Veyssilieu, il conseillait de s'en détourner : « ... Ne lisez pas les livres ou les endroits auxquels il est parlé de la mort, du jugement et de l'enfer ; car, grâce à Dieu, vous avez bien résolu de vivre chrétiennement et n'avez point besoin d'y être poussée par les motifs de la frayeur et de l'épouvantement. » Et qu'elle regarde avec plus de plaisir les personnes qu'elle aime le mieux et desquelles il la fâcherait d'être séparée, telles que son mari et ses enfants, en songeant qu'un jour ils seront éternellement réunis. La mort ne sépare pas, elle joint. Et la mort ne doit pas appesantir la vie. Il faut chasser la tristesse. La tristesse, si elle n'est pas un péché, y prépare.

A toutes celles qui lui avaient remis *la clé de leur cœur* ou en *levaient la serrure* devant lui, il apporte ces solutions simples qui rendent la paix. Nos maladies modernes, neurasthénie, nervosité, curiosité, agitation, dérèglement, — et cette trépidation même qui

empêche la femme d'aujourd'hui de rester tranquillement chez elle et la précipite au dehors, partout où l'on cause, où l'on brille, où l'on s'habille, où l'on babille, et du monde au théâtre, et du théâtre à la conférence, — elles sont archiséculaires, et rien qu'à feuilleter la correspondance de saint François de Sales, on les comprend, on les devine chez bon nombre de belles dames de son temps. Ces croyantes compliquaient la foi, la troublaient comme une eau pure que l'on a remuée. La présidente Brûlart se plaint d'être obligée de trop recevoir. Puisqu'il faut qu'elle s'expose à la conversation, qu'elle s'y rende utile. Dieu n'est pas plus éloigné de nous dans les tracas que notre vocation exige, bien au contraire. C'est toujours, en premier lieu, la recommandation de bien remplir ses devoirs d'état. Cependant notre présidente croyait avoir fait un bon chemin dans la vertu, et voici qu'elle retrouve, plus fortes, toutes ses anciennes tentations. Qu'elle ne s'inquiète pas : « Nos ennemis peuvent être repoussés, mais non pas tués », car nous ne pouvons qu'améliorer notre nature, mais elle reste humaine, c'est-à-dire fragile. Ces secousses que nous subissons quand nous ne nous y attendons plus sont des avertissements : elles nous rappellent qu'il nous faut garder. Mme Brûlart est enceinte et bien lasse : qu'elle fasse donc des oraisons courtes et vives, qu'elle prie peu et

souvent. On peut toujours s'accommoder de la diversité des circonstances. A une autre dame enceinte, il raconte l'histoire d'un peintre capucin, nouveau jongleur de Notre-Dame, qui ne savait point prier pendant qu'il peignait, mais comme il ne peignait que des tableaux religieux, cela revenait au même. « Or, ma chère fille, concluait-il, vostre enfant qui se forme au milieu de vos entrailles sera une image vivante de la divine Majesté : mais ce pendant que vostre âme, vos forces, vostre vigueur naturelle est occupée à cet œuvre, elle ne peut qu'elle ne se lasse et fatigue, et vous ne pouvez pas en mesme tems faire vos exercices ordinaires si activement et gayement. Mais souffrez amoureusement ces lassitudes et pesanteurs, en considération de l'honneur que Dieu recevra de vostre production... »

A Mme de Travernay, pour une autre raison, il conseille aussi les courtes prières : « Vous devez mesurer la longueur de vos prières à la quantité de vos affaires ; et puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de vous mettre en une sorte de vie en laquelle vous avez perpétuellement des distractions, il faut que vous vous accoutumiez à faire vos oraisons courtes, mais qu'aussi vous vous les rendiez si ordinaires, que jamais vous ne les laissiez sans grande nécessité... » Elle devait être un peu gémissante et geignarde, car il lui dit ailleurs :

« Prenez garde à ne vous relâcher guère aux plaintes, ainsi contraignez votre cœur de souffrir tranquillement. » Et à Mme d'Aiguebelette, sans doute atteinte d'une maladie de cœur, et qui, pour respirer, devait passer les nuits assise, il impose l'acceptation pieuse d'une si cruelle maladie : « Si nous avons de la difficulté à respirer, il nous faut tant plus aspirer et soupirer en Dieu par des désirs continuels de faire progrès en son saint amour. » Avant Pascal, il engage à demander à Dieu le bon usage des maladies. « ... O Dieu, écrira Pascal avec plus de feu, qui faites mourir nos corps et qui, à l'heure de la mort, détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde ! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur !... »

Mme de Peyzieu est âgée et s'accommode mal de la vieillesse. Il ne lui fait pas de compliments sur sa bonne mine comme c'est l'usage pour les vieillards. « Il faudra, lui écrit-il, vous apprivoiser aux maladies et infirmités en cette décadence d'âge en laquelle vous êtes. Seigneur Jésus, quel vrai bonheur a une âme dédiée à Dieu, d'être fort exercée par la tribulation avant qu'elle parte de cette vie ! » Voilà qui est dit sans ménagement, mais c'est qu'il comprend la beauté de la vieillesse. A quoi bon vieillir, si l'on ne par-

vient pas à se spiritualiser un peu, à se rapprocher de la vérité, de Dieu? Mme de Peyzieu n'est pas très patiente quand elle souffre. Ah! mais il faut qu'elle s'y exerce, car il sait, par expérience, lui assure-t-il charitablement, que « l'infirmité nous ôte la suavité envers le prochain, si nous ne sommes fort sur nos gardes. » Et, quand elle perd son fils, décédé loin d'elle, aux Indes, pour le service du roi, il la conjure d'acquiescer à la volonté divine avec un mélange d'admirable autorité patertenelle et de tendre respect filial. Ce fils n'est pas si éloigné d'elle qu'elle le croit. Le souvenir le lui rendra présent. Et elle-même, si près de la fin, ne tardera pas à le retrouver. « Il semble que ceux desquels la vie est si digne de mémoire et d'estime vivent encore après le trépas, puisqu'on a tant de plaisir à les ramentevoir et représenter aux esprits de ceux qui demeurent. » Et il ajoute : « En attendant l'heure de faire voile, apaisez votre cœur maternel par la considération de la très sainte éternité en laquelle il est et de laquelle vous êtes toute proche. » Au lieu de lui écrire, comme elle faisait auparavant, qu'elle parle à Dieu pour lui. Plus tard, il la mettra en garde contre l'exagération d'une passion maternelle qui, sous prétexte de regrets, se complaît dans la douleur, car cette complaisance rabaisse l'âme.

Plus que les douleurs réelles qui contien-

nent en elles-mêmes, si l'on sait les accepter, un principe de relèvement, saint François de Sales redoute pour ses correspondantes les maux imaginaires. A diverses reprises il y revient, et avec insistance. « Il suffira bien, écrira-t-il, de recevoir les maux qui de temps en temps nous arrivent, sans les prévenir par l'imagination. » Et ailleurs, à Mme de Grandmaison : « La plupart de nos maux sont imaginaires plus que réels. » Rabelais faisait dire à Panurge : *Je ne crains rien, fors le dangier.* Mais celui qui ne craint que le danger, c'est déjà un homme courageux. Si nous n'accusons que les maux réels, et sans les exagérer, nous éviterons déjà bien des plaintes. Et cette réalité, il nous faut apprendre à la regarder bien en face, à nous en servir. Admirable positivisme qui réussit à restreindre et utiliser la douleur.

Quant au mal qui nous vient du monde par la calomnie, la diffamation, l'incompréhension, il n'y a qu'à n'y pas attacher d'importance. Il faut croire que les potins ou les *pasquins* étaient aussi piquants alors qu'aujourd'hui, car saint François de Sales a souvent occasion d'y revenir. Pour lui-même — personne n'est épargné, dès qu'il sort du commun et on l'attaqua fort, même en chaire, nous le savons, sur la permission accordée à Philothée d'aller au bal — il ne s'en est jamais inquiété et il calme Mme de Chantal qui

se fâche à leur sujet : « Il ne faut pas, lui écrit-il, être si tendre sur moy, il faut bien vouloir qu'on me censure : si je ne le mérite pas d'une façon, je le mérite de l'autre. » Aux autres il recommande cette même indifférence, et même le mépris. Le mépris est un luxe que peuvent s'offrir les honnêtes gens calomniés. « Le mal de la calomnie, a-t-il écrit, ne se guérit jamais si bien que par la dissimulation (l'indifférence apparente), ou méprisant le mépris et témoignant par notre fermeté que nous sommes hors de prise, principalement en matière de pasquins ; car la calomnie qui n'a ni père ni mère qui la veuille avouer, montre qu'elle est illégitime. » Ailleurs, il engage Mme de la Croix d'Antherin à ne pas répondre aux diffamateurs. Quand on a le vrai fondement de l'honneur, on ne peut le perdre. « L'honneur des gens de bien est en la protection de Dieu, qui permet bien quelquefois qu'on l'ébranle pour nous faire exercer la patience, mais jamais il ne le laisse atterrer, et le relève soudain. » Notre honneur n'est pas à la merci des méchants propos, et c'est perdre son temps que de courir après ceux qui ont cru vous prendre quelque chose et ne vous ont finalement rien pris. Au marquis de Lens qui lui a rapporté des interprétations hostiles sur ses propres actes il se contente de répondre : « Je vous assure que ceux qui fantasient et philosophent de si

près de mes actions et sur mes actions, se font plus de tort qu'à moi, car ils ne peuvent blesser mon innocence et ils se chargent d'une noire malice. » Villiers de l'Isle-Adam a dit avec une pareille fierté, mais avec plus de subtilité philosophique : *L'homme qui t'insulte n'insulte que l'idée qu'il a de toi, c'est-à-dire lui-même.* Dans l'*Introduction à la vie dévote*, saint François de Sales a montré mieux encore que l'honneur est hors d'atteinte : « La racine de la renommée, y est-il écrit, c'est la bonté et la probité, laquelle tandis qu'elle est en nous peut toujours reproduire l'honneur qui lui est dû. » Et dans son chapitre sur la patience, il remarque très justement que les pires affronts sont ceux qui nous viennent de notre parti. « D'être méprisé, repris et accusé par les méchants, ce n'est que douceur à un homme de courage ; mais d'être repris, accusé et maltraité par les gens de bien, par les amis, par les parents, c'est là où il y a du bon. » C'est la pire tribulation. Les autres sont honorables, et on les supporte aisément et même on y rencontre une certaine gloire. Or il arrive fort souvent « que deux hommes de bien ayant tous deux bonne intention, sur la diversité de leurs opinions se font de grandes persécutions et contradictions l'un à l'autre. » On peut l'observer tous les jours : dans la mêlée publique, les pires coups ne viennent pas, le plus souvent, des adversaires.

*
* *

J'ai dit que la calomnie n'épargna pas saint François de Sales. Recherché de tant de pénitentes, et des plus connues dans le monde, il ne fut cependant jamais soupçonné à leur occasion : sa prudence et sa dignité l'en préservèrent toujours, malgré l'envie et la bassesse qui le guettaient — comme elles guettent le talent, la vertu et le succès. Mais il dut subir la plus déshonorante épreuve par la sottise de son suzerain, Henri de Nemours, fils de ce Jacques de Nemours qui fut la fleur de la cour des Valois et qui épousa Anne d'Este, duchesse de Guise. Voici comment un vieux chroniqueur la raconte :

« *Dans ce temps-là il arriva à Chambéry une courtisane, qui avait tous les agréments propres à inspirer le vice; après y avoir demeuré quelque temps, elle vint à Annessi où aussitôt elle fut connue de tout le monde; comme le scandale était public François de Sales se crut obligé de prêcher pour arrêter ce désordre et pour chasser cette femme de son diocèse. Un gentilhomme écuyer du duc de Nemours et qui pour quelque interest particulier conservait depuis plusieurs années de la haine contre la maison de Sales, ne pouvait souffrir ses prédications; et comme il aimait la courtisane, il songea au moyen de*

la vanger. Sa passion lui fit imaginer qu'il fallait supposer une lettre tendre du prélat à la courtisane, et qu'il luy demandât un rendez-vous pour le luy témoigner. Ce moyen était d'autant plus aisé à ce gentilhomme, qu'il avoit une grande facilité à contrefaire toutes sortes de caractères, jusqu'à tromper plusieurs de ses amis qui croyaient avoir écrit ce qu'il leur présentait; il fît donc une lettre à cette femme au nom du prélat et après luy avoir marqué la tendresse qu'il avait pour elle, il lui demandait pardon de ce qu'il parlait publiquement contre sa conduite; mais qu'il y était obligé par sa charge et qu'il le faisait bien moins par inclination que pour donner bon exemple au peuple qui autrement condamnerait son silence, mais qu'elle serait facilement persuadée que les prédications ne l'empêchaient pas de sentir pour elle beaucoup d'amour, ce qu'il luy ferait connaître si elle voulait lui accorder un rendez-vous pendant la nuit, dans un lieu où il eut la liberté de luy découvrir ses sentiments.

« Après que le gentilhomme eut écrit et cacheté la lettre, il la porta à la courtisane et la luy lut, après quoy il la remporta, comme s'il l'avait prise en cachette sur sa toilette où elle l'aurait oubliée sans y penser, car c'est ainsi qu'ils en étaient convenus; en effet, elle marqua de l'aigreur contre l'indiscrétion du gentilhomme et affectant de cacher le sujet de sa colère, pour laisser imaginer que sa retenue était

une marque de la passion de François de Sales, elle s'emporta contre cet homme, jurant qu'elle ne luy pardonnerait jamais. »

Et l'abominable machination suit son cours. Le duc de Nemours demande à son écuyer si la brouille dont on parle est véritable, et celui-ci, prenant le souverain à part avec de grands airs de surprise et d'indignation, lui communique la fameuse lettre. C'est ici qu'éclate la stupidité de ce roitelet. Henri IV, quand François de Sales était venu prêcher à Paris et que déjà la faveur de la cour lui valait des ennemis, informé que l'évêque était accusé de vouloir renouveler la conspiration du maréchal de Biron, le fit venir et, dès qu'il le vît entrer, le visage tranquille, il lui interdit de se justifier, lui certifiant qu'il n'avait jamais eu le moindre soupçon. Or pour le roi de France, François de Sales était un prélat étranger qui pouvait très bien être mêlé aux intrigues des Nemours. Mais Henri IV était Henri IV, c'est-à-dire un grand roi qui se connaissait en hommes, nullement ressemblant au soupirant sénile et borné que les Tharaud, à ma grande surprise, ont présenté dans leur *Ravaillac*. Tandis que le pauvre petit souverain d'Annecy, qui voyait son évêque tous les jours et qui le pouvait connaître, au lieu de déchirer la lettre et de renvoyer son écuyer en lui faisant ver-

gogne, se montra aussitôt crédule à la calomnie dont la maladresse était pourtant si éclatante : comment supposer en effet que François de Sales se fût ainsi compromis, et si l'on imitait son écriture, qu'était devenu son style? Il appelle le comte de Foras, parent de la famille de Sales, et le prend à témoin. Celui-ci, tout jeune et tout bouillant, réclame pour vingt-quatre heures le papier, jurant de le rendre le lendemain, et court le brandir chez l'évêque qui ne manquera pas de fournir des arguments à sa défense. L'évêque prend la lettre, la lit fort tranquillement et la rend avec ces mots : « A la vérité j'avoue que c'est là mon caractère ; mais ce n'est pas mon stile. » Il ne donnera pas d'autres explications. Pour autrui, il avait osé dire au duc de Nemours : « S'il suffit d'accuser, qui sera innocent? » Pour lui-même, il se tait. A quoi bon parler? Il y a un accusateur et un accusé : qu'on les regarde tour à tour, cela suffira.

Le comte de Foras se livre à toutes les bêtises de son âge : il déchire la lettre, il provoque l'écuyer. L'évêque empêche le duel. Mais Nemours est furieux. Au fond, il est tout seul dans Annecy à croire à la culpabilité de François de Sales, et c'est peut-être ce qui l'enrage. Il doit se rendre compte, s'il rentre en lui-même, qu'il est ridicule et même ignoble. A quelque temps de là,

l'écuyer envoyé en mission meurt aux environs d'Annecy et, avant de mourir, confesse publiquement sa faute en suppliant de témoigner sa douleur et son repentir au duc de Nemours et à l'évêque. A tous les calomniés, François de Sales avait donné la leçon du silence.

*
* *

Ces attaques extérieures le préoccupent moins que les assauts intérieurs. Là, il faut être vigilant. Et ne pas craindre les tentations: elles nous forment au combat. « Les lis qui croissent entre les épines en sont plus blancs, et les roses auprès des eaux sont plus odorantes et deviennent musquées. » L'important, c'est de ne pas se décourager et de garder comme un trésor la paix du cœur. La paix, c'est cela qu'il a répandu partout où il a passé, dans toutes les âmes qui se sont confiées à lui.

« Parce que l'amour ne loge qu'en la paix, écrivait-il à la présidente Favre, soyez toujours soigneuse de bien conserver la sainte tranquillité de cœur que je vous recommande si souvent. » La constante préoccupation du Christ, n'est-ce pas cela même qu'il dit à ses disciples en les quittant : — *Je vous donne la paix?*

IX

LA PAIX DANS L'AMOUR

Elles venaient à lui, de plus en plus nombreuses, et il les écoutait, et jamais il ne manifestait la moindre impatience, et jamais sa porte ne leur était fermée. Il les aimait, non pour ce qu'elles avaient de mortel, mais pour leur âme impérissable qu'il convoitait pour Dieu, à qui il donnait le goût de Dieu.

Il les voulait calmes et joyeuses, en paix avec elles-mêmes et portant sur le visage le reflet de cette paix intime. Cette parole de l'Écriture : « Nourris-toi de toute joie ; quant à la joie du péché, n'en use pas », il la cite avec prédilection. Mais cette joie, comment résistera-t-elle aux souffrances physiques et morales? Il faut qu'elle leur résiste. Et saint François de Sales ne cesse d'engager ses correspondantes à veiller sur leur santé et à ne pas se laisser déprimer par la maladie. « Le vrai patient ne se plaint point de son mal, ni ne désire qu'on le plaigne. » La plainte rabaisse celui qui se plaint, et énerve son

entourage. Elle augmente la douleur au lieu de la diminuer. Nous détestons si fort les maux physiques que nous les détestons même chez les autres. Nous ne pouvons supporter qu'ils souffrent. Mais, à côté des gémissants, il y a ces malades stoïques qui veulent avoir le bénéfice de leur résistance et désirent qu'on les sache courageux. Avec sa fine psychologie, saint François de Sales a bientôt fait de démêler leurs manèges. Non, il faut être plus simple, et avouer qu'on souffre, mais tâcher de retenir sa souffrance.

Sur les maux de l'âme, il s'étend davantage, selon le caractère de ses correspondantes. Il sort celles-ci de leurs subtilités, de leurs scrupules, de leurs excès d'examens et les fortifie sans cesse afin qu'elles s'engagent résolument et simplement dans la voie que leur a tracée la Providence. Chaque chose doit être mise à sa place, et de même les devoirs et les pensées. Il y a une part des circonstances à quoi se soumettre, et pour le mieux expliquer il se sert de cette comparaison : « Sans offenser, ou quasi sans offenser une fille, on la jugerait peu sage et n'avoir pas la cervelle bien arrestée si, au milieu de la ville, elle ouvrait son sein et exposait ses mamelles à la vue de chacun es rues et aux églises ; mais on ne murmurera jamais, et l'on ne le doit pas faire, de voir qu'une mère nourrice ouvre son sein, monstre

et donne sa mamelle à son poupon, parce que l'on sçait bien qu'elle est nourrice, et que son devoir de mère nourrice l'oblige à donner le lait à son cher petit poupon en quel lieu et place qu'elle connaît qu'il en a de besoin. »

Il craint pour elles ce qu'il appelle les *passions tristes.* « La malice, dit-il, se plaît en la tristesse et mélancolie. » Le mal romantique, le mal du siècle, cette complaisancc dans la tristesse, ce dégoût de tout, ces désirs inutiles que Jules Lemaître étudiait à propos de Chateaubriand, saint François de Sales les avait reconnus chez les femmes de son temps et les avait approfondis pour les guérir, après Sénèque et saint Jean Chrysostome, avant Pascal, Bossuet et Fénelon. « Le meilleur moyen de se délivrer de la tristesse, avait dit saint Jean Chrysostome, c'est de ne point l'aimer. » Et saint François de Sales définit à son tour l'inquiétude : « L'inquiétude provient d'un désir déréglé d'être délivré du mal que l'on sent ou d'acquérir le bien qu'on espère : et néanmoins, il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien que l'inquiétude et empressement. » La volupté de la douleur morale, il en sait le charme subtil. L'aggravation de tous nos maux par l'imagination, il en dénonce le danger. Et le pire, c'est l'habitude de cette complaisance. C'est pourquoi il faut que le sentiment du réel et

la vie active nous détournent de chercher dans notre inquiétude ou notre tristesse notre plaisir. Fénelon dira plus tard : « Les hommes gâtés jusque dans la moelle des os par l'ébranlement et les enchantements des plaisirs violents et raffinés ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente ; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. » Et Benjamin Constant pourra écrire à Mme Récamier : « Aimer, c'est souffrir, mais aussi c'est vivre. » Aimer, non pas dans la paix, mais dans la guerre, pour séduire, pour conquérir, pour jouir. Formule de passionnés, de surexcités, de névrosés qui ont besoin, en effet, d'ébranlement pour sentir la vie, à qui l'ordre, la santé, l'équilibre, la sécurité du cœur paraissent ternes et mornes et qui attendent chaque jour le petit accès de fièvre par lequel ils seront convaincus de la rapidité et de la fougue de leurs pulsations. Leur voisinage même est dangereux. Ils troublent les femmes les plus honnêtes, ils peuvent leur faire croire que cette précipitation où ils vivent a sa poésie et sa grandeur, ils leur donnent l'illusion d'une action plus puissante qui n'est que de l'agitation, ils leur inspirent ces dangereux retours où l'on n'aperçoit plus dans la régularité que la monotonie et dans la règle qu'une gêne. Elles arriveraient si vite

à se persuader qu'à sentir ce feu dont ils sont brûlés elles ne risquent rien et même qu'elles les rafraîchiront. « C'est un grand vice à une femme, déclare l'auteur de l'*Introduction*, de vouloir entretenir de mauvaises amours, quoiqu'elle ne veuille jamais s'adonner réellement à l'amoureux. » La volonté est si vite émoussée, et sans avoir cru consentir, elle a déjà consenti. Cependant il ne convient pas de s'étonner des tentations et de s'en montrer abattu à l'avance. « Etre en ce monde, disait saint Paul, et ne sentir pas un mouvement de passion sont choses incompatibles. »

Mais ces complicités inavouées, ces réticences déjà complaisantes, ces adhésions incomplètes, ces adultères naissants, saint François de Sales les tire de l'obscurité où ils aiment à se dissimuler comme des oiseaux de nuit que la lumière blesse, et les traînant au grand jour, il les contraint à confesser leur secret désir, leur but inconnu et coupable. Il est le médecin des âmes, qui sait très bien qu'on n'évite qu'au début les graves maladies. Certes, rien ne le décourage, et il n'est pas pour lui de cas désespérés, mais les premiers soins, plus délicats à cause du diagnostic plus difficile, lui paraissent plus efficaces. Et il met en garde les hommes contre ces « diablesses familières dont on ne peut se défaire après qu'on leur a fait hommage ».

Toute sa direction tend à rendre la vie conjugale douce et sereine par le moyen de l'amour, mais de cette sorte d'amour sans anxiété qui porte en soi la paix de Dieu.

*
* *

Cette immense et féconde influence exercée par l'*Introduction à la vie dévote* sur les lecteurs et par la correspondance dans le privé, saint François de Sales ne l'exerça que par la puissance de l'amour : « Il n'y a point d'âmes au monde, écrivait-il encore à sainte Chantal, comme je pense, qui chérissent plus cordialement, tendrement, et, pour le dire tout à la bonne foy, plus amoureusement que moy : car il a plu à Dieu de faire mon cœur ainsy. Mais néanmoins j'aime les âmes indépendantes, vigoureuses, et qui ne sont pas femelles ; car cette si grande tendreté brouille le cœur, l'inquiète, et le distrait de l'orayson amoureuse envers Dieu, empesche l'entière résignation et la parfaite mort de l'amour-propre. Ce qui n'est point Dieu n'est rien pour nous... »

Mais il forçait les créatures à trouver Dieu en elles. Nous l'avons vu écrire aux grandes dames de son temps. Voici comment il écrit à la plus humble fille, une prétendante tourière de la Visitation de Paris. On sait que

les sœurs tourières sont chargées du soin de la porte et des commissions dans les couvents. Encore celle-ci n'était-elle que prétendante tourière : « C'est un grand honneur, ma chère fille, d'avoir en charge la conservation d'une mayson toute composée d'épouses de Notre-Seigneur : car qui garde les portes, les tours et les parloirs des monastères, il garde la paix, la tranquillité et la dévotion de la mayson et de plus peut grandement édifier ceux qui ont besoin d'aborder le monastère. Il n'y a rien de petit au service de Dieu, et il m'est advis que cette charge des tours est de très grande importance et grandement utile à celles qui l'exercent avec humilité et considération. »

Il n'y a pour lui ni petites besognes, ni petites gens. Tout logis devient sacré si Dieu est invité. Celui qui soulève ainsi pour chacun le fardeau de la vie, n'est pas, quoiqu'il s'accuse, une *âme femelle.* La *tendreté* s'allie chez lui à la force. Il est le Cyrénéen qui porte toutes les croix. A mesure qu'il avançait dans la vie, le nombre de ceux et surtout de celles qui s'adressaient à lui augmentait, devenait plus lourd, plus écrasant. Il ne repoussait aucune de ces âmes qui lui offraient leurs maux et leurs fatigues. Il les aimait toutes.

Il mourut à cinquante-cinq ans épuisé de cet effort surhumain. Le rayonnement qui

émanait de lui, même physiquement, car sa seule rencontre était bienfaisante, lui venait de sa vie intérieure où brûlait, comme la lampe dans le sanctuaire, le divin amour.

LIVRE IV

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ET

LA VIE INTÉRIEURE

I

L'AMOUR DE DIEU

« Imaginez-vous le glorieux et non jamais assez loué saint Louys qui s'embarque et fait voile pour aller outre mer ; et voyez que la Reyne, sa chère femme, s'embarque avec Sa Majesté. Or, qui eust demandé à cette brave princesse : Où allez-vous, Madame? elle eust sans doute répondu : Je vay ou le Roy va. Et qui eut derechef demandé : Mais sçavez-vous bien, Madame, ou le Roy va? elle eust aussi répondu : Il me l'a dit en général, et néanmoins je n'ay aucun soucy de sçavoir où il va, outre seulement d'aller avec luy. Que si on eust répliqué : Donques, Madame, vous n'avez point de dessein en ce voyage? Non, eust-elle dit, je n'en ay point d'autre que d'estre avec mon cher seigneur et mari. Votre mary, luy eust-on peu dire, il va en Égypte, pour passer en Palestine : il logera à Damiette, dans Acre et plusieurs autres lieux : n'avez-vous pas intention, Madame, d'y aller aussi? A cela elle eust respondu : Non vrayement, je n'ay nulle intention sinon

d'estre auprès de mon Roy, et les lieux où il va me sont indifférents et de nulle considération, sinon en tant qu'il y sera ; je vay sans désir d'aller, car je n'affectionne rien que la présence du Roy : c'est donc le Roy qui va, et qui veut le voyage, et quant à moy je ne vay pas, je suy ; je ne veux pas le voyage, outre la seule présence du Roy ; le séjour, le voyage, et toute sorte de diversités m'estant tout à fait indifférentes. »

Le lecteur va croire — j'en suis assuré — que cette belle leçon d'amour dans la soumission conjugale est tirée de l'*Introduction à la vie dévote* et sert de conseil à Philothée pour la conduite à suivre dans le mariage sous la volonté du mari. Non pas, il la trouvera dans le *Traité de l'amour de Dieu* où elle n'est qu'une des innombrables comparaisons destinées à nous montrer ce que doit être notre acceptation de la volonté divine. Le *Traité de l'amour de Dieu* — si mal ou si peu connu — est un des plus beaux livres de notre littérature. Il faisait entendre, au seuil du dix-septième siècle, un accent nouveau, et jaillir une source nouvelle de sensibilité. Le grouillant et formidable seizième siècle s'était complaisamment étalé dans l'épopée burlesque de Rabelais, dans la savoureuse critique morale de Montaigne, dans le lyrisme ardent et voluptueux de Ronsard. Voici que l'évêque de Genève invitait les âmes à la vie intérieure.

Toutes celles qui avaient soif d'un amour si difficilement, si rarement satisfait par les passions terrestres, s'y vinrent désaltérer comme le cerf, après la chasse, court se plonger au torrent. La source de saint François de Sales est à demi cachée par les buissons et les graminées ; elle glisse sans bruit sur les mousses, mais elle est d'une pureté où le ciel qui s'y regarde retrouve sa couleur et sa profondeur. Les psychologues du grand siècle se sont penchés sur elle.

Enfin l'auteur du *Traité de l'amour de Dieu* n'apportait pas qu'une analyse renouvelée de la vie intérieure. Sachant que les ouvrages abstraits découragent les esprits faibles qu'il souhaitait d'attirer, il en facilitait la lecture à plaisir par l'abondance des images et des comparaisons. Chateaubriand, deux siècles plus tard, devait déployer une pareille richesse dans le *Génie du christianisme*, avec cette différence essentielle que Chateaubriand la déploie en artiste qui tire le premier sa joie de son étalage, tandis que saint François de Sales n'y voyait que l'occasion d'une agréable aumône à distribuer aux pèlerins qui vont à Dieu. Dans l'*Introduction à la vie dévote*, il avait contracté trop d'emprunts chez Pline et les auteurs anciens ; dans le *Traité de l'amour de Dieu* il tire presque toutes ses images de la nature dont il est un des premiers poètes, et aussi de la vie sentimentale, de la vie quo-

tidienne d'où il nous élève à la vie mystique.

Cette soumission de notre volonté à la volonté divine, qu'il nous veut imposer par l'amour, cette adhésion à la Providence chargée de nous conduire a paru à certains commentateurs contenir des germes de fatalisme. Comme il dissipe lui-même gentiment cette erreur d'interprétation quand il nous dit : « La volonté est maîtresse sur les amours, comme une demoiselle sur les amants qui la recherchent, parmi lesquels peut être celui qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'après le mariage elle perd sa liberté, et de maîtresse devient sujette à la puissance du mari, demeurant prise par celui qu'elle a pris, de même la volonté qui choisit l'amour à son gré, après qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous lui ; et comme la femme demeure sujette au mari qu'elle a choisi tandis qu'il vit, et que s'il meurt elle reprend sa précédente liberté pour se remarier à un autre, ainsy pendant qu'un amour vit en la volonté il y règne, et elle demeure soumise à ses mouvements ; que si cet amour vient à mourir, elle pourra peu après en reprendre un autre. Mais il y a une liberté en la volonté qui ne se trouve pas en la femme mariée ; et c'est que la volonté peut rejeter son amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent desgouter et prenant résolution de changer d'ob-

jet : car ainsy, pour faire vivre et régner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour-propre et, si nous ne pouvons l'anéantir du tout, au moins nous l'affaiblissons, en sorte que, s'il vit en nous, il n'y règne plus ; comme au contraire nous pouvons, en quittant l'amour sacré, adhérer à celuy des créatures, qui est l'infâme adultère que le céleste Époux reproche si souvent aux pécheurs. »

Nous demeurons libres de changer l'objet de nos amours, de redescendre de l'amour sacré aux amours profanes, ou de remonter des amours profanes à l'amour sacré. Mais la volonté change de qualité selon l'amour qu'elle épouse comme la femme change sa condition en celle de son mari : noble s'il est noble et reine s'il est roi. Ainsi notre volonté changera de qualité selon l'objet de son amour : charnel s'il est charnel, spirituel s'il est spirituel. Si nous demeurons les maîtres de notre choix, ce choix même nous engage et nous pouvons y adhérer par toutes nos puissances de vivre. Par une marche savante nous verrons jusqu'où saint François de Sales veut nous conduire. Il a tiré une première comparaison de l'amour conjugal. Il va tirer cette deuxième de l'amour filial où n'entre déjà plus le trouble élément de la convoitise humaine :

« La fille d'un excellent médecin et chirurgien estant en fièvre continue, et sachant

que son père l'aymait uniquement, disait à l'une de ses amies : — Je sens beaucoup de peine, mais pourtant je ne pense point aux remèdes, car je ne sçay pas ce qui pourrait servir à ma guérison. Je pourrais désirer une chose et il m'en faudrait une autre : ne gaigne-je donq pas mieux de laisser tout ce soin à mon père, qui sçait, qui peut et qui veut pour moy tout ce qui est requis à ma santé? J'aurais tort d'y penser, car il y pensera assez pour moi ; j'aurais tort de vouloir quelque chose, car il voudra assez tout ce qui me sera profitable : seulement donc j'attendray qu'il veuille ce qu'il jugera expédient, et ne m'amuseray qu'à le regarder quand il sera près de moy, à luy tesmoigner mon amour filial et luy faire connaistre ma confiance parfaite. — Et sur ces paroles elle s'endormit, tandis que son père, jugeant à propos de la saygner, disposa ce qui estoit requis ; et venant à elle, ainsi qu'elle se resveilla, après l'avoir interrogée comme elle se trouvait de son sommeil, il luy demanda si elle ne voulait pas bien estre saignée pour guérir. — Mon père, respondit-elle, je suis vostre, je ne sçay ce que je dois vouloir pour guérir, c'est à vous de vouloir et faire pour moy tout ce qui vous semblera bon : car, quant à moy, il me suffit de vous aymer et honnorer de tout mon cœur, comme je fay. — Voyla donq qu'on luy bande le bras et que le père même porte la lancette

sur la veyne ; mays, tandis qu'il donne le coup et que le sang en sort, jamais cette aymable fille ne regarda son bras piqué, ni son sang sortant de la veyne, ainsy, tenant ses yeux arrestés sur le visage de son père, elle ne disait austre chose sinon parfois tout doucement : Mon père m'ayme bien, et moy je suis toute sienne ; et quand tout fut fait elle ne le remercia point, mais seulement répéta encore une fois les mesmes paroles de son affection et confiance filiale. »

« ... Or dites-moy maintenant, cette fille ne témoigna-t-elle pas son amour plus attentif et plus solide envers son père que si elle eust eu beaucoup de soin de luy demander des remèdes à son mal, de regarder comme on luy ouvrait la veyne ou comme le sang coulait, et de luy dire beaucoup de paroles de remercîment? Il n'y a, certes, doute quelconque en cela ; car, si elle eust pensé à soy, qu'eust-elle gaigné sinon d'avoir du souci inutile, puisque son père en avait assez pour elle? regardant son bras, qu'eust-elle fait sinon recevoir de la frayeur? et remerciant son père, quelle vertu eust-elle pratiquée sinon celle de la gratitude? N'a-t-elle donq mieux fait de s'occuper toute es démontrations de son amour filial, infiniment plus aggréable au père que toute autre vertu... »

La fille sait, dans son absolue confiance, que le père mettra tout en œuvre pour la

guérir : elle accepte de lui, sans même y penser tant elle l'aime, le mal apparent pour le bien réel, ou même pour la seule poursuite de ce bien réel. Tout ce qu'il fait ne peut être que bien fait. Elle ne douterait pas de lui dans la mort même, s'il ne trouvait point le remède à sa maladie. Du cœur de l'épouse soumise à l'époux, du cœur de la fille aveuglément abandonnée au père, nous devons accueillir en nous l'action de Dieu, qu'elle nous distribue le bonheur ou la peine, la douleur ou la joie, la fortune ou la misère. D'une égale tendresse nous devons tout accepter d'elle. Et saint François de Sales, pour nous rendre plus sensible cette obligation, va se servir, cette fois, de la vieille image biblique de Job sur son fumier. Mais comme il la rajeunit, au point d'en faire un tableau digne du pinceau d'un Rembrandt !

« ... Or voyla le grand Job, comme roy des misérables de la terre, assis sur son fumier comme sur le throsne de la misère, paré de playes, d'ulcères, de pourriture, comme de vestemens royaux assortissans à la qualité de sa royauté, avec une si grande abjection et anéantissement que, s'il n'eust parlé, on ne pouvait discerner si Job estoit un homme réduit en fumier, ou si le fumier estoit une pourriture en forme d'homme ; or, le voyla, dis-je, le grand Job, qui s'escrie : *Si nous avons receu des biens de la main de Dieu,*

pourquoy n'en recevrons-nous pas aussi bien les maux? O Dieu, que cette parole est de grand amour! Il pense que c'est *de la main de Dieu* qu'il a *receu les biens*, témoignant qu'il n'avait pas tant estimé les biens parce qu'ils estoient biens, comme parce qu'ilz provenaient de *la main* du Seigneur; ce qu'estant ainsy, il conclut que donques il faut supporter amoureusement les adversités, puisqu'elles procèdent de la mesme main du Seigneur, esgalement aymable lhors qu'elle distribue les afflictions comme quand elle donne les consolations. Les *biens* sont volontiers receus de tous, mais de recevoir *les maux* il n'appartient qu'à l'amour parfait, qui les ayme d'autant plus qu'ils ne sont aymables que pour le respect de *la main* qui les donne... »

Pourriture en forme d'homme : connaissons-nous beaucoup d'écrivains qui aient atteint dans le style cette puissance ramassée, et ne voyons-nous pas remuer devant nous tout un abîme lépreux qu'un rayon de soleil, filtré par les ténèbres, fait tout d'un coup resplendir, comme sur les toiles clair-obscures du plus grand des peintres? L'amour qui se contente de la joie, qui ne recherche que la joie, qui n'attend et ne veut que la joie,n'est pas l amour; il risque trop de se confondre avec la reconnaissance du plaisir. L'amour qui accepte la douleur et la joie d'un cœur égal, d'une même tendresse, d'une même pas-

sion, celui-ci donne tous les signes du véritable amour. « C'est une marque assurée de l'amour, dit la bienheureuse Angèle de Foligno, que de vouloir souffrir. » — Essaie-moi, dit l'âme à Dieu, éprouve-moi. Tu ne peux m'éprouver que par la douleur. Cette douleur qui me viendra de toi, comment m'arracherait-elle une plainte? Rien ne peut me venir de toi qui ne soit bon, aimable et agréable. Me révolter contre la douleur, ne pas la recevoir et presser amoureusement, ce serait douter de toi. Est-ce qu'on doute quand on aime?...

L'amour est le grand moteur de notre activité. « L'amour, dit le *Traité de l'amour de Dieu*, est comme le feu duquel plus la matière est délicate, ainsi les flammes en sont plus vives et belles, et lesquelles on ne saurait mieux éteindre qu'en les détruisant et couvrant de terre ; car de même, plus le sujet de l'amour est relevé et spirituel, plus ses actions sont vives, conquérantes et permanentes, et ne saurait-on mieux ruiner l'amour que de l'abaisser aux unions viles et terrestres. » Les amours inférieures engendrent l'inquiétude et la souffrance, Au contraire, « l'amour intellectuel trouvant en l'union qu'il fait à son objet plus de contentement qu'il n'avait espéré, y perfectionnant sa complaisance, il la continue en s'unissant et s'unit toujours plus en la continuant. »

Cette inclination de l'homme vers l'amour spirituel, et finalement vers Dieu, nul ne l'a mieux exprimée que saint François de Sales, depuis Platon dans le *Banquet*. Platon, dans le *Banquet*, célèbre « la beauté éternelle, incréée et impérissable, exempte d'accroissement et de diminution » et il fait dire à Diotime, l'étrangère de Mantinée : « O mon ami Socrate, si quelque chose donne du prix à cette vie, c'est la contemplation de la beauté absolue... Que penser d'un mortel à qui il serait donné de contempler la beauté pure, simple, sans mélange, non revêtue de chair et de couleurs humaines et de toutes les autres vanités périssables, mais la beauté divine elle-même? » C'est précisément cette contemplation de la beauté pure à quoi nous convie saint François de Sales. Il nous propose l'union avec Dieu, consommée sur les sommets de l'intelligence et de la sensibilité humaines. A force de nous plaire en Dieu, nous nous conformerons à Dieu. « L'amour, dit saint Jean Chrysostome, ou il trouve ou il fait la ressemblance. » Et saint François de Sales, commentant cette parole, ajoute : « L'exemple de ceux que nous aimons a un doux et imperceptible empire et une autorité insensible sur nous. Il nous force, ou de les quitter ou de les imiter. Celui qui, attiré par la suavité du parfum, entre dans la boutique du parfumier, en recevant le plaisir qu'il

prend à sentir ces odeurs, il se parfume soy-même, et au sortir de là il donne part aux autres du plaisir qu'il a reçu, répandant entre eux la senteur des parfums qu'il a contractés : avec le playsir que notre cœur prend en la chose aymée il tire à soy la qualité d'icelle... » C'est l'amour qui nous fera participer à la nature divine. L'amour est l'abrégé de la théologie, et la conclusion du *Traité de l'amour de Dieu* montre tout le chemin parcouru : « L'homme est la perfection de l'univers, l'esprit est la perfection de l'homme, l'amour celle de l'esprit, et la charité celle de l'amour. C'est pourquoi l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. »

Jusqu'où cet amour peut-il nous conduire et que peut-il, ou plutôt que ne peut-il pas exiger? Le Christ, sur le Calvaire, a, pour sauver les hommes, été dépouillé de ses vêtements, de sa chair même et de son sang. Dieu peut ainsi réclamer de sa créature le don total. Puisque tout nous est donné, tout peut nous être repris. Mais quand, pour nous éprouver, la Providence, ainsi, nous accable, n'est-ce pas assez d'accepter ses durs impôts, de ne pas protester contre ses volontés qui nous brisent? Que peut-elle exiger encore?

Et cependant l'homme peut lui donner davantage. Il peut aller au-devant de ce dépouillement. Au lieu d'attendre le sacrifice,

il l'offrira. C'est là l'histoire étonnante, miraculeuse, de saint François de Sales lui-même dans l'amitié de sainte Jeanne de Chantal.

Certes, une telle amitié, un tel amour en Dieu — à quoi bon jouer sur les mots? — n'est pas nouveau, et la mystique catholique l'a dès longtemps reconnu et analysé. Il suffit de rappeler les exemples de saint Jérôme et de sainte Paule, de saint François d'Assise et de sainte Claire, de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Sainte Chantal, dans sa déposition, nous a très bien montré — souvenons-nous — qu'il y a une hiérarchie des âmes : « Il les aimait toutes, dit-elle de l'évêque de Genève, parfaitement et purement, selon leur rang, mais pas une également. » L'égalité n'est qu'une sottise. Il n'y a pas d'égalité. Et le *Dieu des rencontres*, comme l'appelle magnifiquement le P. Fichet, peut tout à coup remplir la solitude de son serviteur. Au bienfait de cette rencontre, saint François de Sales dut la fondation de la Visitation et le *Traité de l'amour de Dieu*, et sainte Chantal l'accomplissement rigoureux et sublime de sa destinée religieuse. Leur correspondance — celle de Mme de Chantal a été détruite en grande partie, mais il nous reste d'elle quelques admirables lettres — nous permet d'approcher d'eux, d'en approcher en levant la tête, car leur histoire dépasse tellement la commune mesure qu'il

faut se faire, pour tenter de la comprendre sans la corrompre ni l'affaiblir, des yeux purifiés et libérés de la poussière humaine. « Une amitié, écrit l'abbé Bremond dans sa vie de sainte Chantal, qui se débarrasse insensiblement de son objet pour ne plus attendre que Dieu et qui devient plus aimante en se dépouillant de la sorte, devant cette énigme notre intelligence n'a qu'à se taire dans un acte de foi aveugle au témoignage des saints. » L'objet de cette amitié n'avait pas cessé d'être Dieu : mais le verre transparent à travers lequel elle voyait Dieu se brise, afin de lui laisser voir Dieu face à face.

II

MADAME DE CHANTAL

Il n'y a pas de bonne biographie de saint François de Sales, s'il y en a d'innombrables, et pas même celle d'Hamon devenue trop incomplète et demeurée trop froide. Elles sont toutes inspirées des trois premières : celles de Charles-Auguste de Sales, de Jean de Saint-François et du P. de la Rivière. D'excellents travaux d'érudition permettraient aujourd'hui bien des précisions nouvelles. Puis, les méthodes hagiographiques se sont heureusement modifiées : elles ne tendent plus à séparer les saints de nous, mais à les rapprocher sans les diminuer. Nous retrouvons en eux notre humanité avant de reconnaître par quoi ils nous dépassent.

Mme de Chantal a été peinte avec affection, vérité et pittoresque par la mère de Chaugy qui a recueilli de la sainte elle-même la plupart de ses récits. De ce premier portrait, Mgr Bougaud, évêque de Laval, a tiré un grand ouvrage élégant et édifiant, mais où la sainte apparaît comme trop uniformément

surhumaine et romaine. Le petit livre de l'abbé Bremond, plus substantiel, lui restitue un caractère plus féminin, non moins ardent certes, mais d'une ardeur de femme, c'est-à-dire infiniment chargé de tendresse, rebelle à la pondération, enflammé et capable de franchir d'un bond, pour atteindre le don absolu de l'âme à Dieu, ces espaces de sentiment où l'homme le plus soulevé de passion ne saurait avancer aussi vite. Mais peut-être lui attribue-t-il sur saint François de Sales une influence que je vois bien exercée par lui sur elle, que je ne vois pas exercée par elle sur lui. Dans cette sainte amitié les rôles ne sont pas renversés, et François de Sales y demeure le chef, le directeur, l'autorité, l'homme.

Je rappelle très brièvement, en puisant tour à tour chez ses trois biographes, l'enfance et la jeunesse de sainte Chantal avant sa rencontre avec l'évêque de Genève. Jeanne Frémyot est née à Dijon (23 janvier 1572, cinq ans après François de Sales en Savoie) d'une grande famille parlementaire. Elle perd sa mère quand elle n'a pas encore deux ans. Son enfance rieuse éclaire ce milieu bourguignon grave sans austérité, de clair bon sens et de haute vertu. Elle devient une jeune fille fort séduisante, avec de beaux cheveux blonds qui se foncent à la couleur de la châtaigne mûrissante. Une vieille demoiselle, sorcière et diablesse, dit le P. Fichet, dans

le château de Neufchèse où elle habita de quinze à vingt ans chez sa sœur aînée, voulait absolument lui enseigner « à donner de l'amour et à en prendre, à se farder, à se blanchir, à se parfumer et poudrer, voire à faire des charmes pour enchanter les hommes. » Mais la jeune fille n'avait pas besoin de toutes ces leçons. Elle plaisait, et beaucoup, par sa vivacité, par ses élans, par une sensibilité qui la contraignait aux larmes à la vue des églises du Poitou ruinées par les hérétiques. Parmi ses prétendants, elle choisit le baron de Rabutin-Chantal, et ce fut un mariage très amoureux. Cette race des Rabutin était d'ailleurs la séduction même. Elle aboutira à la *divine marquise*. Bussy-Rabutin, l'auteur à scandales de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, a fait plus tard le portrait de Celse-Bénigne de Chantal, qui naîtra de ce mariage et qui sera le père de Mme de Sévigné : « Il était extrêmement enjoué. Il y avait un tour à tout ce qu'il disait qui réjouissait les gens : mais ce n'était pas seulement par là qu'il plaisait : c'était encore par l'air et par la grâce dont il disait les choses : tout jouait en lui. » *Tout jouait en lui :* certains êtres apportent dans l'usage de la vie ce mouvement harmonieux et aisé qui est un privilège incomparable, car il attire la sympathie et répand le plaisir. Le mari de Jeanne Frémyot, Christophe, était un bel

exemplaire des Rabutin. Cependant, en entrant au château de Baubilly, la nouvelle baronne de Chantal n'allait pas y trouver que des divertissements. Il lui fallut remettre en état, avec l'argent des Frémyot, une fortune assez mal en point. Elle était, sous sa vivacité, une Bourguignonne judicieuse et ordonnée : et la voici qui mène à merveille une administration compliquée, bonne intendante, aumônière et sachant garder ses domestiques, chose déjà rare en ce temps-là. On sait, par le récit de la mère de Chaugy, comment elle éconduisit en l'absence de M. de Chantal un amoureux un peu trop entreprenant, sans faire d'esclandre et presque en riant. On sait par le même texte la complaisance qu'elle avait pour ce cher mari et comment elle allait tirer les rideaux afin de l'éveiller quand il prolongeait trop tard la grasse matinée, durant ses séjours à son château, tandis qu'elle se levait matin pour l'économie de la maison.

Ce bonheur dura moins de neuf ans. Le baron de Chantal fut tué dans un accident de chasse par un ami, M. d'Anlezy. Il mourut bravement comme à la guerre, pardonnant au maladroit, consolant sa femme qu'il laissa veuve à vingt-huit ans, avec la charge de quatre enfants. La douleur de celle-ci fut si grande que Bussy la déclarera *excessive*. Devint-elle comme un squelette selon le mot

de Mgr Bougaud? Une santé comme la sienne résiste aux pires douleurs. Elle reprit sa charge avec vaillance, mais la nuit il lui arrivait de s'en aller toute seule pleurer dans un bois. Cependant, pour se donner un support, elle se chercha un directeur. Elle en trouva un, despotique et extravagant, qui lui imposa des pratiques dont tout le personnel était incommodé. Son beau-père, Guy de Rabutin, la réclamant au château de Monthelon, voisin d'Autun, elle y fut avec ses enfants et y trouva une servante maîtresse escortée elle-même d'un cortège de cinq enfants. Imaginez-la, faisant face avec bonne grâce, diplomatie et vertu, à cette situation difficile, levée de bonne heure, s'en allant à cheval chercher une messe à Autun à trois petites lieues, gouvernant son petit monde, et même quelquefois celui de l'autre, rendant autour d'elle la vie agréable et facile et gardant pour elle toute plainte de ce qu'elle devait supporter. Elle est déjà une femme rare, exceptionnelle. Elle va rencontrer saint François de Sales. Elle va devenir une sainte.

Il était venu prêcher un carême à Dijon. Elle y vint l'entendre et se plaça en face de lui pour ne rien perdre de ses paroles. Ils s'étaient déjà vus en songe prophétique et se reconnurent. Il s'enquit de cette « jeune dame claire-brune » qui l'écoutait avec tant d'émotion et la vit chez Mgr de Bourges qui

était un Frémyot. Elle avait alors trente-deux ans et, sans aucun dessein de coquetterie qui n'était pas dans son caractère, elle portait « certaines parures et gentillesses » qui étaient permises aux dames de qualité après le second deuil. Il lui demanda si elle avait envie de se remarier. Elle protesta vivement. Il sourit et prononça le mot connu : — Eh bien ! il faudrait mettre bas l'enseigne. Le lendemain, elle avait supprimé les *affiquets*. « On trouvera plus de femmes, écrit un biographe italien du saint, disposées à des mortifications secrètes qu'à ôter une petite parure dont elles croient tirer de l'agrément. » Il y avait encore, pourtant, « certaines petites dentelles de soie à son attifet de crêpe ». Il y fit encore allusion : « Madame, si ces dentelles n'étaient pas là, laisseriez-vous d'être propre? » Tout cela dit avec courtoisie, gentillesse même, sans insistance apparente ni sévérité de blâme. Mais il a fixé son attention sur sa vie intérieure et le choix qu'il lui appartient de faire. Le soir elle décousit elle-même les dentelles. En les décousant, elle médita sans nul doute sur ce que cela signifiait, sur le symbole de ce geste. Quelques jours plus tard, elle accomplissait volontairement un bien autre sacrifice qui ne lui était pas demandé, ou pas encore : elle coupa ses cheveux. Cette belle chevelure claire-brune, c'était une autre enseigne que les parures et

les dentelles « et parce qu'elle les avait autrefois frisés et poudrés, dit la mère de Chaugy, et y avait de l'attache, pour se venger de cette vanité, elle les jeta au feu ». Sainte Chantal est déjà toute là. Elle écoute, réfléchit et, toute ardente, se jette en avant. Saint François de Sales la cherchait en arrière : elle l'a tout d'un coup dépassé. Mais il reprendra ses distances.

M. Henri Bremond, qui analyse avec tant de sens humain et religieux ensemble l'âme enflammée de sainte Chantal, croit prendre l'évêque de Genève en défaut quand il raconte cette fameuse petite scène : « Il ne la connaissait donc pas encore, écrit-il. Assurément ces bagatelles ne lui étaient plus rien. Elle ne les portait que pour faire comme tout le monde. La seule vanité qui lui tint encore un peu au cœur, était, je crois, ses cheveux qu'elle va bientôt couper sans qu'on le lui dise. Il est piquant de voir la pénétration habituelle du bon évêque s'égarer de la sorte. Quant à un second mariage, la jeune veuve était sur ce point plus que décidée et j'imagine que la plaisanterie sur l'enseigne dut la faire légèrement souffrir autant que sourire. » Je crois au contraire qu'il voit très clair en elle. Il ne la fit ni souffrir, ni sourire, mais réfléchir. La preuve, c'est qu'elle se résoudra un peu plus tard au sacrifice de la belle chevelure. Une femme s'habille non pour

plaire aux hommes seulement, mais aussi, et peut-être plus encore, pour déplaire aux femmes. Et puis, une Mme de Chantal ne doit pas « faire comme tout le monde », Même dans le monde elle doit être un exemple. Est-elle d'ailleurs si détachée du monde, si étrangère au monde? Sa famille ne la considère nullement alors comme perdue pour le monde, et deux ou trois ans plus tard la circonviendra pour la remarier avec un homme déjà mûr, grand seigneur lié avec son père, honorable, considérable, et même, comme il arrive à des hommes mûrs, aimable. Or elle avait si peu découragé ses avances que l'homme mûr, et pourtant clairvoyant, pensa qu'elle cèderait un jour, s'il se montrait patient et paisible. Le président Frémyot partageait cet espoir. Mme de Chantal elle-même n'en était pas si éloignée. Dans un cœur de femme — et surtout dans un cœur ardent et sensible — bien des sentiments passent, même s'ils n'y demeurent pas. Leur sacrifice sera assez grand pour qu'on ne cherche pas à le diminuer. Qui de nous renonce aisément à quoi que ce soit? Il y a dans le renoncement une douleur qui sent la mort. Une amitié d'arrière-saison peut avoir son charme. Ce n'est plus l'enchantement, l'élan de la jeunesse, — c'est la douceur d'un appui indulgent, délicat et capable souvent de mieux comprendre. Enfin, dit la mère de Chaugy, « il semblait au pauvre cœur

de cette sainte veuve qu'elle allait être déconfite en cette rude guerre... » Et l'évêque de Genève, de loin, écrira quand il sera renseigné : « ... Il s'est passé un peu de vanité, un peu de complaisance, un peu de je ne sais quoi... Or, cela n'est rien.. Il ne faut point amuser les chalands puisque nous n'avons pas la marchandise qu'ils demandent : il leur faut dire destroussément afin qu'ils aillent ailleurs. » Et si, dans l'*Introduction à la vie dévote* et dans la correspondance, il se montre si prodigue d'attentions pour les veuves, c'est qu'il connaît toute l'aide dont elles ont besoin dans la vie, puisque la plus détachée d'entre elles est encore attachée.

Nous reconnaissons Mme de Chantal à la brusque rapidité de sa décision. On lui demandait de couper ses dentelles : elle s'est coupé les cheveux. Pour n'être plus jamais tentée du mariage, elle se grave un soir au fer rouge le nom de Jésus sur le cœur.

Une légende espagnole rapporte que Raymond Lulle, dans sa jeunesse de brillant cavalier, s'éprit d'une grande dame nommée Ambrosia qui était adorablement belle. Sa passion entendait briser tous les obstacles. « Je ne suis qu'un peu d'argile colorée des nuances de la rose », lui objectait-elle pour l'écarter avec douceur. Mais il la poursuivait jusque dans le sanctuaire où elle pensait trouver un refuge. Alors, de guerre lasse, elle

le reçut dans sa chambre et écarta la robe pour lui montrer un hideux cancer qui lui rongeait le sein : « Voilà pourquoi, lui dit-elle, vous vous écartez de Dieu, l'unique beauté. » Et Raymond Lulle s'enfuit. Il ne la revit jamais et ne poursuivit plus que le Christ.

N'y a-t-il pas aussi l'histoire du marquis de Lombay, duc de Gaudia, qui devint amoureux de la femme de Charles-Quint, cette impératrice Isabelle de Portugal dont une toile du Titien nous a conservé la beauté? Elle mourut à Tolède et son corps fut transporté à Grenade pour y être enseveli. Le voyage dura quinze jours. A Grenade le cercueil fut ouvert en présence du duc de Gaudia qui avait sollicité la faveur de l'accompagner. Le corps et le visage décomposés n'avaient rien gardé de leur splendeur miraculeuse. Ainsi le duc de Gaudia connut-il la décadence des amours humaines. Son nom est aujourd'hui oublié, mais il est devenu saint François Borgia.

Mme de Chantal qui est jeune, fraîche et saine veut une protection définitive : elle se met à l'enseigne de Dieu. Cette fois encore, saint François de Sales la cherche en arrière, et la voici devant. Il est, dans l'ascension de leurs deux âmes, le guide qui marche d'un pas égal, quasi monotone et indifférent, trouve le passage dans le rocher, taille les marches dans la glace, ne s'arrêtera qu'au sommet.

Le voyageur qu'il conduit est tout différent : il a du souffle et de l'agilité, de l'élan, de l'ardeur, de la flamme ; il court, puis s'arrête ; il a des battements de cœur, ou ses yeux extasiés contemplent le paysage de neige immaculée. Et puis, il n'a pas l'embarras de chercher le chemin, il a confiance dans son guide et il le suit même quand il paraît le précéder.

C'est ainsi que M. Henri Bremond croit apercevoir Mme de Chantal sur la montagne quand François de Sales est encore dans « les basses plaines ». Elle y est peut-être, mais parce qu'il y vient tranquillement et lui a enseigné la route. Il ne marche pas sur les traces de sainte Chantal, comme le biographe de celle-ci le suppose. Mais le guide sourit de plaisir pour avoir rencontré un voyageur au pas si léger.

III

LA FIGURE DU MONDE S'EFFACE

L'évêque de Genève a accepté d'être le conseil spirituel de Mme de Chantal, après que celle-ci fût débarrassée d'un encombrant et opiniâtre directeur. Il en a même dressé acte à l'autel, promettant solennellement « de conduire, servir et avancer Jeanne Françoise Frémyot sa très chère fille spirituelle le plus soigneusement, fidèlement et saintement en l'amour de Dieu, l'acceptant et tenant désormais comme sienne pour en répondre devant Dieu Notre-Seigneur ». Cet acte, il l'a remis à la sainte qui jusqu'à la mort le portera suspendu dans un sachet à son cou. C'est le contrat qui lie le guide au voyageur. Nous allons voir comment il l'a rempli.

Déjà il projette de fonder à Annecy l'ordre de la Visitation. Déjà il a reconnu en Mme de Chantal la future fondatrice. Mais il faudra le temps. Il a toujours compté sur le temps. Jamais il n'a rien compromis par fausse hâte et précipitation, et il est toujours arrivé premier parce qu'il n'a jamais perdu une minute.

Sa vie est ainsi, je l'ai dit, un miracle d'équilibre, de proportion, de jugement, d'harmonie. Mme de Chantal, il ne l'oublie pas et il serait le dernier à l'oublier, a toute une charge d'éducation : quatre enfants à élever et établir. Nul ne fut plus soucieux que lui de l'accomplissement des devoirs d'état. Il attendra. Il attendra des années, beaucoup moins qu'il ne le pensait tout d'abord. Il n'a d'ailleurs jamais tenté de forcer le mouvement des âmes vers le perfectionnement : son but et son art, c'est de dresser les volontés, mais à elles seules il appartient de faire le chemin convenable. « Il faut, dit-il, tout faire par amour et rien par force, il faut plus aimer l'obéissance que craindre la désobéissance. »

Ainsi faut-il que Mme de Chantal, peu à peu, meure au monde, et sollicite d'elle-même ce genre de mort. Ne donne-t-elle pas trop de regrets au souvenir de son mari? Elle s'en fait scrupule. Ne parle-t-elle pas trop de lui? Le saint la rassure : qu'elle parle sans se contraindre du baron de Chantal, mais avec une tendresse libérée « de la présence corporelle ». Et il l'amène à pardonner directement au meurtrier involontaire. Elle lui avait pardonné, mais sans consentir à le revoir. Le malheureux en était désespéré : il venait de se marier, et son bonheur même s'en trouvait attristé. L'évêque engage la veuve à cette rencontre ; qu'elle ne la recherche pas, mais

qu'elle cesse de l'éviter : « Je n'entends point que vous recherchiez la rencontre de ce pauvre homme, mais que vous soyez condescendante à ceux qui voudront la procurer... » Il connaît son cœur « doux, gracieux et compatissant ». Elle cède, elle revoit M. d'Anlezy et, comme en toute occasion, elle dépasse ce qu'on attend d'elle : au meurtrier de M. de Chantal elle offre d'être la marraine de l'enfant qu'il attend. Ainsi le relèvera-t-elle de son abaissement et le consolera-t-elle de son chagrin. Nous la reconnaîtrons chaque fois à cette générosité soudaine, souvent précédée d'une faiblesse de femme.

Voyons-la encore au chevet de la petite Jeanne de Sales, la plus jeune sœur de l'évêque et séparée de lui par une grande différence d'âge. Elle avait demandé qu'on lui confiât cette enfant de quatorze ans pour jouer avec sa fille et l'avait emmenée à son château de Thotes en Bourgogne. L'enfant y tomba gravement malade : Mme de Chantal désespérée et s'exagérant sa responsabilité, tandis qu'elle veillait la mourante offrit à Dieu sa propre vie et même la vie de l'une de ses filles en échange de cette vie sauvée. La petite Jeanne étant morte, saint François de Sales écrivit à Mme de Chantal une lettre qu'on ne peut lire sans attendrissement et que j'ai déjà citée en partie. Il lui apprend tout d'abord comment sa mère connut la

nouvelle et accepta sa douleur. Puis, il aborde un autre sujet qui est l'offrande excessive de Mme de Chantal : « Je n'ai pas trouvé bon, ajoute-t-il, que vous ayez offert ni votre vie, ni celle de quelqu'un de vos autres enfants, en échange de celle de la défunte. Non, ma chère fille, il ne faut pas seulement agréer que Dieu nous frappe, mais il faut acquiescer que ce soit sur l'endroit qu'il lui plaira. Je vous vois, ce me semble, avec votre cœur vigoureux qui aime et qui veut puissamment. Je lui en sais bon gré ; car ces cœurs demi-morts, à quoi sont-ils bons? Mais il faut que nous fassions un exercice particulier d'aimer la volonté de Dieu plus vigoureusement, plus amoureusement que nulle chose du monde. Vous avez, ma fille, quatre enfants, vous avez un bon père, un si cher frère, et puis encore un père spirituel, tout cela vous est fort cher ; eh bien, si Dieu vous ravissait tout cela, n'auriez-vous pas encore assez d'avoir Dieu? »

N'auriez-vous pas encore assez d'avoir Dieu? Au bout des avenues de chênes de saint François de Sales n'aperçoit-on pas les hautes futaies de Bossuet? Et Mme de Chantal, vaincue encore une fois, et une fois encore se dépassant, rédige cette formule qu'elle s'imposera de réciter matin et soir : « O Seigneur Jésus, je ne veux plus de choix : touchez quelle corde de mon luth il vous plaira ; à

jamais et pour jamais il ne sonnera que cette seule harmonie. Oui, Seigneur Jésus, sans si, sans mais, sans exception, votre volonté soit faite sur père, sur enfants, sur toutes choses et sur moi-même. » C'est la soumission de la femme de saint Louis s'embarquant, c'est la soumission de la fille du médecin à la volonté paternelle dans le *Traité de l'amour de Dieu*.

L'évêque de Genève attendit trois ans pour faire part à Mme de Chantal du projet qu'il avait sur elle. A la Pentecôte 1607, comme elle s'était rendue à Annecy pour le voir, il la convoqua après la messe. Lisons le récit de la mère de Chaugy : « L'ayant retirée après la sainte messe, avec un visage grave et sérieux, et une façon de personne tout engloutie en Dieu, il lui dit : « — Hé bien ! ma fille, « je suis résolu de ce que je veux faire de « vous. — Et moi, dit-elle, monseigneur et « père, je suis résolue d'obéir... Sur cela, elle se mit à genoux. Le bienheureux l'y laissa et se tint debout à deux pas d'elle : « Oui-dà, « lui répondit-il, or sus il faut entrer à Sainte-Claire. — Mon père, lui dit-elle, je suis toute « prête. — Non, dit-il, vous n'êtes pas assez « robuste, il faut être sœur de l'hôpital de « Beaune. — Tout ce qu'il vous plaira. — « Ce n'est pas encore ce que je veux, dit-il, « il faut être carmélite. — Je suis prête « d'obéir, » répondit-elle. Ensuite il lui pro-

posa diverses autres conditions pour l'éprouver, il trouva que c'était une cire amollie par la chaleur divine, et disposée à recevoir toutes les formes d'une vie religieuse, telle qu'il lui plairait de lui imposer. »

N'est-elle pas en effet *tout engloutie en Dieu?* Cette veuve de trente-cinq ans, plaisante et recherchée, retenue par tant de choses, et par quatre enfants, n'a pas d'hésitation, pas un sursaut. Pourquoi? parce qu'elle sait qu'il ne lui sera rien proposé que de juste, raisonnable et agréable à Dieu, comme la fille du médecin attend de son père les remèdes les plus efficaces. L'évêque lui expose alors, la voyant ainsi préparée, son plan de la Visitation. Mais ce plan, il estime qu'il faudra compter sept années avant de le mettre à exécution, le temps pour Mme de Chantal d'achever son œuvre maternelle. A son habitude elle abrègera les délais. Au bout de trois ans elle dira : Me voici.

Sur ses trois filles, elle perd la plus jeune. L'aînée, Marie-Aimée, épouse le baron de Thorens, frère de saint François de Sales. Celui-ci ne fut pour rien dans ce mariage. M. Henri Bremond semble croire que la famille de Sales en fut très honorée et que, de la part des Frémyot et des Rabutin-Chantal, c'était une grande faveur d'accorder la main d'une jeune fille richement dotée et brillamment apparentée, à un aussi mince gentil-

homme. C'est toujours cette même idée que la Savoie est une lointaine province, un peu rude et dépourvue. Mais non : la famille de Sales est d'une très ancienne origine, et les ducs de Savoie sont des princes d'un très redoutable arrivisme. N'oublions pas qu'ils s'installeront un jour sur le trône d'Italie. Un Nemours, petit seigneur de cette petite Savoie, fit dans ce même temps la mode à Paris, imposa à la Cour son orfèvre et son tailleur. Quant à la différence de biens, ce n'est ni la première ni la dernière fois qu'une jeune fille fortunée met sa main dans celle du *jeune homme pauvre* que célébrera plus tard Octave Feuillet. Et Mme de Chantal n'avait-elle pas, elle-même, relevé le manoir branlant des Rabutin avec l'argent des Frémyot?

La nouvelle baronne de Thorens représentait une raison de plus, pour la sainte, de s'installer à Annecy. Elle y emmènerait l'unique fille qui lui restait à élever, Françoise, familièrement appelée Françon. Celle-ci sera très heureuse à la Visitation. Elle y sera même fêtée et choyée par les religieuses. « L'ombre de la croix que portait leur mère, dit très bien M. Henri Bremond, a été souverainement douce pour les deux filles de sainte Chantal. » Si douce que Françon ne se privera même pas d'être coquette, surtout en l'absence de sa mère.

Mais le fils, ce charmant Celse-Bénigne? L'année qui précède le départ de Dijon pour l'établissement à Annecy, il avait été confié au président Frémyot, son grand-père, qui le devait élever, comme c'était alors l'usage. Un jeune garçon ne demeurait pas entre les mains des femmes. Rappelons-nous le départ de Bayard du château paternel, à moins de quatorze ans, tandis que sa mère se retire dans une tour pour pleurer. Des cœurs sensibles ont fait grief à Mme de Chantal de cet abandon : c'est aller à l'encontre de toutes les mœurs de son temps. Montaigne s'étonnait alors qu'on embrassât et cajolât les petits enfants : nul ne songe à le lui reprocher. Quand Mme de Chantal, n'ayant renoncé à aucun de ses devoirs maternels, se décide à changer de vie et à fonder la Visitation avec l'évêque d'Annecy, le président Frémyot qui s'est laissé peu à peu gagner à son projet ne lui présente nullement une objection de cette nature qui ne pouvait pas alors se poser, et ses adieux sont pleins de grandeur.

Celse-Bénigne, on le sait, se coucha en travers de la porte de sa mère, qui dut franchir en pleurant un si tendre obstacle. Elle hésita et murmura : « Que voulez-vous, je suis mère... » Aucun homme, aucune femme, en ce temps-là, n'eût permis à un fils si jeune de lui faire une scène, fût-elle la plus affec-

tueuse du monde. Mme de Chantal ne pouvait abdiquer son autorité, mais ses larmes nous en disent long. Le reproche de sécheresse est le dernier qu'on lui peut adresser. M. Henri Bremond a mille fois raison de le rejeter. Il n'y a pas de sensiblerie chez elle, mais il y a cette *tendreté* dont saint François de Sales regrettait de ne pouvoir s'affranchir. Plus tard elle dira à ses novices : « L'esprit de Dieu est joyeux et vigoureux, et non tendre et languissant. » Mais elle leur dira encore : « Qui sont ces esprits craintifs qui prétendent qu'il ne faut pas adresser des paroles d'affection? » Elle veillera de loin comme de près sur son fils, et saint François de Sales se joindra à elle pour le diriger : rappelons-nous son admirable lettre au jeune Chantal partant pour la Cour : « Monsieur, enfin donc vous allez faire voile et prendre la haute mer du monde... » Ce garçon ardent, enjoué, séduisant, brûla un peu la vie. On sait qu'il épousa Marie de Coulanges et fut tué dans l'île de Ré en combattant contre les Anglais. Marie de Coulanges lui survécut dix ans, et Mme de Chantal, dans son couvent, pleura abondamment, point tant sur les morts que sur « la pauvre petite orpheline » qui devait être un jour la bonne autant qu'intelligente, la sérieuse autant que rieuse marquise de Sévigné.

Avant Celse-Bénigne, Mme de Chantal

avait perdu sa fille aînée, Marie-Aimée, celle qui avait épousé Bernard, baron de Thorens, le dernier frère de saint François de Sales. Le jeune homme, qui donnait les plus grandes espérances, fut emporté prématurément par une fièvre infectieuse en traversant les Alpes pour rejoindre l'armée. Informé le premier de la triste nouvelle, l'évêque reçut la mission de prévenir la jeune veuve et Mme de Chantal. J'ai raconté précédemment comme il instruisit la mère et la fille de leur deuil, et la sainte et douce mort de celle-ci à la Visitation.

Quant à Françoise — Françon — elle épousa M. de Toulongeon que lui avait choisi sa mère. A vrai dire, M. de Toulongeon qui fit un très bon mari n'avait pas été choisi d'emblée. Mme de Chantal aurait désiré de marier sa chère Françoise à un M. de Ballon, de bonne famille et qui possédait de grands biens. M. de Ballon épousa Mlle de Charmoisy. Cependant Mme de Chantal avait découvert son M. de Toulongeon dont elle annonce la visite à Françoise dans une lettre où elle fait le portrait du prétendant : « Tenez, ma chère fille, voilà M. de Toulongeon qui, se voyant huit ou dix jours de libres, s'en va vous trouver en poste pour savoir de vous, dit-il, si vous ne le trouverez point trop noir : car, pour son humeur, il espère qu'elle ne vous déplaira pas... Certes, je suis bien con-

tente que ce soient vos parents et moi qui ayons fait ce mariage sans vous ; c'est ainsi que se gouvernent les sages... Au reste, votre frère, qui a bon jugement, est ravi de cette alliance. M. de Toulongeon, il est vrai, a quelque quinze ans de plus que vous ; mais, mon enfant, vous serez bien plus heureuse avec lui que d'avoir un jeune fou, étourdi, débauché, comme le sont les jeunes gens d'aujourd'hui. Vous épouserez un homme qui n'est rien de tout cela, qui n'est point joueur, qui a passé sa vie avec honneur à la cour et à la guerre, qui a de grands appointements du roi. Vous n'auriez pas le bon jugement que je vous crois, si vous ne le receviez avec cordialité et franchise. » Ces *quelque quinze ans* allaient jusqu'à vingt-sept. Il me semble que Mme de Chantal aurait relu avec profit le passage de l'*Introduction à la vie dévote* sur l'importance et la nécessité du consentement au mariage, non des parents, mais de la jeune fille. Françoise se laissa convaincre par le noir et gai M. de Toulongeon et ce fut un bon ménage.

Plus tard, Mme de Toulongeon conduisant sa mère et Madeleine de Chaugy à Dijon, et emmenant elle-même son unique fille, Gabrielle, alors âgée de six ans, on fit halte dans un champ voisin d'Autun où la supérieure de la communauté de cette ville avait obtenu ce rendez-vous afin de rendre compte à la

mère de Chantal de l'état de son monastère isolé par la peste. Il avait été entendu que les deux femmes, à cause de l'épidémie, se parleraient de loin. Mais la sainte ne put tolérer cet éloignement. Elle se mit à genoux, pria, puis, bravement, marcha à grands pas vers la supérieure d'Autun stupéfaite, s'en vint l'embrasser et l'emmena dans son carrosse. Ou plutôt dans le carrosse de Mme de Toulongeon qui n'était pas très rassurée pour son enfant et disait à Madeleine de Chaugy : « Véritablement, si je n'étais assurée en mon âme que ma mère est une sainte, je transirais d'appréhension. » Tout se passa pour le mieux, mais nous voyons la scène.

J'ai tâché de reconstituer le milieu et la biographie de Mme de Chantal avant la Visitation. Il me reste à pénétrer dans sa vie intérieure et dans celle de saint François de Sales.

IV

L'AMOUR, CHEMIN DE DIEU

Dès la rencontre de Dijon, l'évêque de Genève a reconnu la qualité d'âme de Jeanne de Chantal. M. Henri Bremond qui analyse avec un art incomparable leur sainte amitié, les définit ainsi : « Il était lent, subtil, précautionné ; elle toute ardente. » Chez elle, cette amitié est parfaite du premier coup : elle ne pourra que s'achever en Dieu. Chez lui, elle hésite, elle tâtonne, elle n'ose avancer qu'avec prudence. Là encore, sans lui chercher querelle, je ne puis adopter dans son entier le jugement de M. l'abbé Bremond. François de Sales, je l'ai dit, est le guide. Il est responsable du chemin à parcourir. Un guide qui ne repère pas les crevasses et les précipices, qui ne s'assure pas de la résistance du rocher et de celle de la neige, n'est pas un bon guide. Et puis il s'agit de son œuvre à venir, de la Visitation à fonder. Il ne peut la confier qu'à coup sûr. Même s'il a toute confiance dans l'esprit de Mme de Chantal, elle peut ne pas répondre à ce qu'il attend d'elle.

Il a, du premier coup d'œil, de ce regard qui atteignait les âmes à travers l'enveloppe du corps, tout comme si ce corps n'eût été qu'un transparent cristal, deviné qui elle était. Il ne s'est pas trompé. Il sait. Mais il veut être sûr. Un artiste de génie voit d'avance l'ensemble de son œuvre : il emploiera de longs jours, des mois, des années à la réaliser. Un savant de génie passe au delà des problèmes connus pour aborder l'inconnu par le moyen de l'hypothèse : il refera ensuite, lentement, le chemin pour joindre sa découverte aux solutions scientifiques précédemment admises. Que saint François de Sales ait immédiatement reconnu celle dont il avait eu, en la chapelle même du château de Thorens, la vision anticipée, comme fondatrice de la Visitation, cela ne fait point doute. « Dieu, écrit-il à Mme de Chantal presque tout de suite après l'entrevue de Dijon, m'avait donné à vous : les sentiments en sont toujours plus grands en mon âme. » Mais ces mystérieuses sympathies, renforcées ici par une sainte divination, ne doivent être écoutées et suivies qu'avec une circonspection extrême. Elles sont à la base de toutes les grandes amitiés, de toutes les grandes amours. Puisqu'elles ont ce pouvoir de transformer notre vie, elles valent bien d'être un temps ralenties et contraintes, afin qu'on soit assuré exactement de ce qu'elles contiennent. Dans

le *Traité de l'amour de Dieu* n'est-il pas expliqué que nous sommes libres de notre choix et que notre volonté commande notre discernement? Mais, ce choix accompli dans l'amour, notre volonté épouse la sorte d'amour qu'elle a choisie et s'exalte et se magnifie à son contact. Quand François de Sales est assuré que son choix est bon et agréable à Dieu, il s'y abandonne avec toute la tendresse de son cœur : « Cette affection, écrit-il à la sainte, est blanche plus que la neige, pure plus que le soleil : c'est pourquoi je lui ai lâché les rênes... » Elle le rafraîchit : « Cette affection, écrit-il encore, me semble une rosée, laquelle détrempe mon cœur sans bruit et sans coup. Et si vous voulez que je vous dise tout, elle n'agissait pas si suavement au commencement... » Et quelques années plus tard, il se laissera aller à plus d'épanchement, tant il y aura trouvé de réconfort dans sa vie sans arrêt, sans pauses, sans repos humain : « J'aime cet amour incomparablement. Il est fort, impliable et sans mesure ni réserves, mais doux, facile, tout pur, tout tranquille, bref, si je ne me trompe, tout en Dieu. Pourquoi donc ne l'aimerais-je pas?... Dieu qui voit les intimes replis de mon cœur, sait qu'il n'y a rien en lui que pour lui et selon lui, sans lequel je veux, moyennant sa grâce, n'être rien à personne, et que nul ne me soit rien ; mais en lui je veux, non seulement

garder, mais je veux nourrir, et bien tendrement, cette unique affection... » Et encore : « Oui, ma fille, vous êtes le courage de mon cœur, et le cœur de mon courage. »

La sainte a-t-elle ressenti immédiatement le bienfait de cette amitié? Oui, sans doute, elle fut à son habitude plus spontanée. Mais chez elle aussi il y a un accroissement continu du sentiment qui l'entraîne à une oraison plus parfaite. Il faut tenir compte de la destruction d'une grande partie des lettres de Mme de Chantal où nous aurions pu suivre pas à pas cet accroissement. Quand elle s'en vient à Annecy pour la Pentecôte de l'année 1607, et quand il cherche à l'éprouver avant de lui confier son grand dessein sur la Visitation, elle est prête, elle a atteint cette servitude spirituelle de l'épouse de saint Louis et de la fille du médecin dont elle a certainement inspiré les images dans le livre IX du *Traité de l'amour de Dieu*. Ses visites aux carmélites de Dijon l'avaient préparée à la vie mystique. Elle aussi pouvait se tenir *à la fine pointe de son esprit*, d'où l'on aperçoit une lumière qui vient des espaces invisibles.

Qu'il ait vu distinctement, et tout de suite, où ils étaient tous les deux, la déposition de sainte Chantal l'affirme : « Environ cinq ou six ans avant que je fusse religieuse, a-t-elle témoigné sous la foi du serment, je lui dis : « Monseigneur, ne me retirerez-vous jamais

du monde? » Il me répondit avec une fermeté extraordinaire : « Oui, et un jour vous quitterez toutes choses ; vous viendrez à moi et entrerez dans le parfait dénûment de la croix. » Ce qui est arrivé, ajoute-t-elle, « par des moyens si éloignés de la prudence humaine qu'on ne les peut attribuer qu'à la seule Providence de Dieu. »

Cette sainte amitié est donc providentielle. Elle leur valut à l'un et à l'autre le plein épanouissement de leur âme, un élan sans lequel ils n'eussent pas été si généreux de cœur. Comme les chevaux attelés à deux sont plus vites et s'excitent l'un l'autre dans la course, ainsi les âmes, engagées dans une telle amitié, s'élancent plus ardemment vers le bien. Dieu est au bout du chemin. C'est Dieu qu'il s'agit d'atteindre. Dieu n'a point interdit le choix dans nos affections. Jésus aima Jean, Lazare, Marthe et Madeleine d'une dilection particulière, et les plus grands serviteurs de Dieu n'ont pas donné leur cœur à tous avec impartialité. « La perfection, écrira saint François de Sales, ne consiste pas à n'avoir point d'amitié, mais à n'en avoir que de bonne, de sainte et sacrée. » Celle-ci, saint Thomas l'appelle une vertu. Ce fut la vertu de saint François de Sales et de sainte Chantal. Elle nous entraîne, reconnaissons-le, loin des plaines où nous vivons dans les amours ou les amitiés terrestres, jusque sur

les cimes où règnent le silence et l'immobilité des glaces, où l'air est à peine respirable à nos poitrines étriquées, mais où l'on a dans les yeux le voisinage du ciel clair et sur le visage le souffle divin. « Quel plaisir d'aimer sans craindre d'excès ! dit encore saint François de Sales. Il n'y en a jamais point où on aime en Dieu. » Consacrés l'un à l'autre, ils ne sont plus deux êtres : en Dieu même ils se savent, ils se sentent confondus. Rien ne leur coûtera pour mieux tendre à cette unité. Ils rechercheront le sacrifice qui est le don de soi le plus complet, le plus parfait, « afin que d'un cœur tout écorché, mort et exalté, Dieu respire l'odeur agréable d'un saint holocauste. »

Le plus dédaigneux reproche que saint Paul adresse aux Gentils, c'est celui d'être des gens *sans affection*. Pour François de Sales, il y a tout à attendre des cœurs que l'amour a ouverts. « Il faut mourir ou aimer, dit saint Jean, car qui n'aime pas, il demeure en la mort. »

V

LE SUPRÊME RENONCEMENT

Comment ils accomplirent le sacrifice, qu fut de transformer cet amour en Dieu en amour de Dieu, c'est une histoire sublime que l'on ose à peine raconter. « Il ne dépendait, a écrit encore sainte Chantal de saint François de Sales dans sa déposition, ni de mort, ni de vie, de parents ni d'amis. Son esprit régentait au-dessus de tout cela. » En un mot, il était détaché de tous liens terrestres, dans cet état d'attente qu'il a si bien décrit dans le *Traité de l'amour de Dieu*. Détaché, mais pas de cette amitié qui le rafraîchissait, de cet amour qui lui rendait plus aisée sa tâche immense de consolateur et de directeur des âmes de fondateur de monastères, de missionnaire apostolique, d'évêque et d'intercesseur. Sa prodigieuse activité n'avait-elle pas besoin de ce réconfort qui le relevait de toute fatigue, qui le soutenait sur le chemin, qui lui permettait de monter, et de monter toujours, vers une cime presque inaccessible? La sainte, plus que lui encore peut-être, trouvait dans

cette affection sacrée la puissance amplifiée de ses oraisons et de son énergie de fondatrice. Et cependant il va lui demander, lui commander le renoncement. Du sacrifice, M. Henri Bremond assure qu'elle souffrira plus que lui. Je crois qu'ils en souffriront pareillement, c'est-à-dire qu'ils l'accepteront d'un cœur égal, et pareillement prompt à offrir le sang de ce cœur ouvert. En Dieu ils seront au-dessus même de la souffrance humaine.

Il a été malade. Elle s'est inquiétée. Il devine que le moment est venu, il l'engage au dépouillement suprême et lui prescrit de dire : « Je le veux bien, Seigneur, tirez, tirez hardiment tout ce qui revêt mon cœur. O Seigneur, non, je n'excepte rien, arrachez-moi à moi-même, O moi-même, je te quitte pour jamais... » Elle l'écoute, interdite. Cela, il demande cela? Car ce *moi* qu'il l'invite à quitter, il en fait partie. Mais la flamme qui brûle en elle achèvera de la consumer. Avec cette splendide violence dans la décision qui est la marque de sa nature, elle s'incline, elle s'agenouille, elle prie, elle accepte. Elle prend la ferme résolution de demeurer en sa nudité. Elle renonce à ce *nôtre* dont ils se servaient pour parler de leur cœur ou de leur esprit. Elle reprend le *vôtre* qu'ils avaient rejeté comme signe insuffisant de leur unité. Cette fois, cependant, elle suit son guide, elle ne le précède pas.

Comme l'a constaté M. Henri Bremond « elle se couche sur la croix avec une simplicité royale qui n'est même pas de la fierté. » Saint François de Sales lui a posé doucement sur la tête la couronne d'épines, comme une couronne de mariée. « Ne pensez plus, lui écrit-il, ni à l'amitié ni à l'unité que Dieu a faite entre nous, ni à vos enfants, ni à votre corps, ni à votre âme, enfin à chose quelconque ; car vous avez tout remis à Dieu. *Revêtez-vous de Notre Seigneur crucifié...* Ce qu'il faut que vous fassiez, ne le faites plus parce que c'est une inclination mais purement parce que c'est la volonté de Dieu. » Leur parfaite amitié, leur parfait amour, se prouvera en se renonçant. Et sainte Chantal, son égale dans la passion de Dieu, l'a bien compris. A l'avance elle s'est courbée sous ce dernier joug : « Hélas ! mon unique père, il m'est venu à la mémoire qu'un jour vous me commandiez de me dépouiller : « Je ne « sais plus de quoi », et vous me dites : « Ne « vous l'ai-je pas dit, ma fille, que je vous « dépouillerai de tout? » Oh ! mon Dieu ! qu'il est aisé de quitter ce qui est autour de nous ! Mais quitter sa peau, sa chair, ses os et pénétrer dans l'intime de la moëlle, qui est, ce me semble, ce que nous avons fait, c'est une chose grande, difficile et impossible, sinon à la grâce de Dieu. »

On croit entendre le brisement du vase dont

le parfum s'échappe pour s'épandre librement. « Il me semble, soupirera-t-elle ainsi libérée, que je vois les deux portions de notre esprit n'être qu'une, uniquement abandonnée et remise à Dieu. »

Ce drame secret et lumineux, douloureux et sacré s'est passé sur la haute cime de leurs âmes. Rien n'en a transparu au dehors. Rien, sinon un redoublement de ferveur et d'activité de part et d'autre. De plus en plus il appelle à lui toutes les charges, tous les fardeaux sous lesquels il succombera en pleine force. De mieux en mieux elle s'acquitte de sa tâche de fondatrice et de religieuse. Dans la correspondance de saint François de Sales, on découvre de loin en loin un mot particulier qui l'avertit de la réalité en Dieu de leur amitié. Deux ou trois ans avant sa mort, il lui recommande à nouveau de mourir à soi pour vivre en Dieu : « Vivez toute en la vie et la mort de Celuy qui vit pour nous faire mourir à nous-mesme et est mort pour nous faire vivre à luy-mesme. » Mais une autre fois, il donne enfin un mot de tendresse : « Vous ne saurez jamais peut-être tout ce que je vous suis, tant Dieu m'a rendu vostre. » Et encore, l'année avant la dernière : « Je salue votre cœur de tout le mien qui est très parfaitement et irrévocablement vostre en Notre-Seigneur notre unique amour. »

Quand il vint en décembre 1622 à Lyon

où il devait mourir, elle lui rendit visite. Bien qu'il fut son directeur, elle ne l'avait pas revu depuis plusieurs années. Elle accourait joyeuse, pensant l'entretenir de son *intérieur*. Mais il lui prescrivit de lui parler auparavant de la Visitation, et le temps lui manqua pour l'écouter sur elle-même. Elle dut partir sans lui avoir confié le poids de sa vie. Peu de jours après, elle apprenait à Belley sa mort. « Je me mis à genoux, écrit-elle à la mère Jacqueline Favre, et adorai la divine Providence, embrassant le mieux qu'il me fut possible la très sainte volonté de Dieu et mon incomparable affliction en icelle. Je pleurai abondamment le reste du jour, mais fort doucement et avec une très grande paix et tranquillité dans cette divine volonté et en la gloire dont jouit ce bienheureux... Après la sainte communion, je continuai ce que j'avais à faire, mais j'avoue à votre cœur que je n'ai encore passé qu'un jour ou demi-jour sans larmes et en abondance, car mon cœur est fort touché, quoiqu'en paix, et ne laisse à faire aucune chose de ce que je dois. »

Elle lui obéit dans la mort. Elle remplit tous ses devoirs d'état. Elle accepte le coup, elle remercie Dieu, elle est en paix Mais qu'elle soit femme et qu'elle pleure, nous l'en aimons davantage, nous qui avons comme elle et comme lui un cœur de chair, et qui n'en avons pas, comme eux, fait à Dieu l'offrande.

*
* *

... Vous qui connûtes cet amour en Dieu et qui voulûtes le transformer par le sacrifice en amour divin, me pardonnerez-vous de redescendre dans la plaine où se livre le combat des passions après vous avoir suivie de loin sur la montagne? Que votre exemple de renoncement rafraîchisse comme une eau pure venue des neiges le cœur brûlant de ceux et de celles qui brisèrent leur bonheur terrestre parce qu'il était en désaccord avec la loi de leur vie et qui reprirent, tout saignants, leur chemin en tâchant de ne pas trébucher ni ralentir le pas ! C'est grandement obscurcir son jugement que de ne voir dans les amours humaines qu'une poursuite de la volupté. Elles peuvent être, elles sont l'élan de deux êtres qui se complètent ou qui se reconnaissent semblables et s'attirent invinciblement. Pour rompre cet élan, la domination de soi-même suffirait-elle sans quelque secours venu de plus haut? Qui dira tous les drames secrets ainsi dénoués dans l'ombre des chapelles, dans les tracas de la vie quotidienne et jusque dans les fêtes mondaines? Que de femmes et de jeunes filles portent une blessure à la poitrine, comme ces colombes poignardées dont les plumes blanches ont une tache de sang ! Que d'hommes mêmes — bien que leur vertu soit

plus rare — ont dû choisir contre leur douceur et leur joie ! Sainte Chantal et saint François de Sales, apportez-leur ce réconfort que vous avez trouvé dans l'adoration. Ils vous adressent — ne les entendez-vous pas? — une prière semblable à celle que l'abbé Henri Perreyve avait composée et qu'il adressait à la Femme d'entre toutes les femmes : « ... Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés. Ayez pitié de l'isolement du cœur. Ayez pitié de la faiblesse de notre foi. Ayez pitié des objets de notre tendresse. Ayez pitié de ceux qui pleurent, de ceux qui prient, de ceux qui tremblent... Donnez à tous l'espérance et la paix... » Car il ne faut point croire que ceux qui s'avancent dans la vie avec fermeté, tout droitement et fidèlement, ignorent la faiblesse, la lassitude, la tentation, ni la soif dévorante de l'amour...

*
* *

Dans la *Nuit des rois* de Shakespeare, Orsino, duc d'Illyrie, tâche à distraire un désespoir amoureux avec de la musique : « Si la musique est l'aliment de l'amour, réclame-t-il, jouez toujours, donnez-m'en à l'excès, que ma passion saturée en soit malade et expire... »

Dix-neuf ans après la mort de saint François de Sales, sainte Chantal, mourante, de-

nanda qu'on voulut bien lui relire quelques
pages du livre neuvième, j'allais dire du neu-
vième chant, du *Traité de l'amour de Dieu.*
Elle attendait la fin dans la plus grande
espérance. Elle réclamait, elle, une musique
qui serait l'aliment de son amour divin, et
qu'elle était assurée de rencontrer dans le
Cantique de ce neuvième livre. J'aimerais que
la religieuse conviée à cette lecture — peut-
être celle dont saint François de Sales avait
goûté à Milan la voix limpide et suave — eût
choisi ce passage :

« Un musicien des plus excellents de l'uni-
vers, et qui jouait parfaitement du luth,
devint en peu de temps si extremement sourd
qu'il ne luy resta plus aucun usage de l'ouïe ;
néanmoins il ne laissa pas pour cela de
chanter et manier son luth délicatement à
merveilles, à cause de la grande habitude
qu'il en avait, que sa surdité ne luy avait pas
ostée. Mais parce qu'il n'avait aucun playsir
en son chant ni au son de son luth, d'autant
qu'estant privé de l'ouïe il n'en pouvait aper-
cevoir la douceur et beauté, il ne chantait
plus ni ne sonnait du luth que pour contenter
un prince duquel il estoit né sujet, et auquel
il avait une extreme inclination de complaire,
accompagnée d'une infinie obligation pour
avoir esté nourri dès sa jeunesse chez luy :
c'est pourquoy il avayt un plaisir non pareil
de luy plaire, et quand son prince luy tes-

moignait d'aggréer son chant il estoit tout ravi de contentement. Mais il arrivait quelquefois que le prince, pour essayer l'amour de cet aymable musicien, luy commandait de chanter, et soudain, le laissant là en sa chambre, il s'en allait à la chasse : mais le désir que le chantre avait de suivre ceux de son maistre luy faisait continuer aussi attentivement son chant comme si le prince eust été présent, quoy qu'en vérité il n'avait aucun playsir à chanter : car il n'avait ni le playsir de la mélodie, duquel sa surdité le privait, ni celuy de plaire au prince, puisque le prince étant absent ne jouissait pas de la douceur des beaux airs qu'il chantait... »

Saint François de Sales ne l'avait-il pas conviée à exhaler le chant de toute son âme, non pour son contentement, mais pour celui du Dieu invisible qui l'appelait ?

VI

LA CROIX

Un jour de l'automne dernier, je montai au sommet du Semnoz qui domine le lac d'Annecy. C'était un de ces temps de brouillards où l'on a la sensation que le soleil doit briller au-dessus de nous, mais jusqu'où faudra-t-il aller pour recevoir ses rayons? Des nuées traînaient le long des flancs de la montagne. Les sapins dont je n'apercevais que de tout près les branches tombantes s'égouttaient sur les mousses. Et brusquement, sortant de tout cet enveloppement de brume, je me trouvai en plein soleil. Le sommet était là, tout proche : une prairie nue en pente, couronnée d'une croix.

Quand il eut dépassé le séjour habituel des hommes que des brouillards entourent, saint François de Sales, au sommet de sa vie, gravit encore cette pente dépouillée et il atteignit la croix. A Mme de Chantal que l'on croyait un jour près de la mort, il avait écrit : « Mettez votre tête au pied de la croix, et tenez-vous là humblement et pleine de confiance

pour recevoir les mérites du sang qui en découle. »

Ce calvaire, ce fut le lieu sacré de leur rendez-vous, et c'est l'ascension divine à quoi ils nous convient...

MÉDITATION

SUR

LE BON USAGE DE LA VIE

Nous voilà fort éloignés du fade saint François de Sales que les commentateurs ont accoutumé de nous représenter. Mon savant confrère, M. Henri Bremond avec qui je parlais de lui et à qui je reprochais amicalement et peut-être injustement de n'avoir pas assez souligné sa force d'âme dans son *Histoire du sentiment religieux*, me répondit avec cette vivacité pittoresque qui donne tant de charme à sa conversation :

— Mais si, je crois avec vous à la *force* de saint François de Sales. Comme docteur, il est d'une fermeté magnifique : beaucoup plus robuste que Bossuet. Il sait ce qu'il veut, et rien ne l'en ferait démordre. Seulement, je crois à un progrès constant. L'orientation première et définitive est dessinée de très bonne heure, mais comme il a horreur de l'abstrait, il observe, il observe sans cesse, et se corrige et s'enrichit. On suit distinctement ce progrès de l'*Introduction* au *Traité*. Quand il écrit l'*Introduction*, il est encore très attaché à l'enseignement des jésuites. Dans le

Traité, qui d'ailleurs s'adresse à des âmes plus avancées, mais enfin à tous, il est beaucoup plus mystique, c'est-à-dire moins soucieux de l'effort constant sur soi-même, plus dégagé de la méditation méthodique. J'ai écrit, et je le crois encore, que sainte Chantal et les carmélites de Dijon étaient pour beaucoup dans ce progrès ou dans cette évolution, mais simplement — révérence parler — comme les moutons et les poules dans les progrès de Pasteur. Déjà tout mystique lui-même, mais un peu à son insu, il a vu que l'activisme moral et que les méthodes de saint Ignace pourraient gêner certaines âmes et il s'est demandé si les carmélites de Dijon n'étaient pas dans le vrai, en recommandant une prière plus simple. Sainte Chantal ne lui a jamais fait de leçon, mais il l'a regardée vivre. Influence toute passive comme celle du paysage sur un peintre. Il garde la part du lion ou de l'homme. Car il domine toujours. Avec cela, je crois qu'il est dans le vrai quand il dit que ses volontés ne sont pas « fortes ». Il cède très volontiers dans les petites luttes de la vie réelle, quand rien de sérieux n'est en cause. Son frère Jean et son valet de chambre ont aisément raison de lui. Il ne sait pas, ou plutôt il ne veut pas se défendre. Mais cela n'est pas contraire à la vraie *force* que vous avez raison de mettre en lumière...

Il n'était pas inutile de suivre sur des exemples sa direction. Car celle-ci, précisément, n'a pas toujours été comprise. Dans l'essai érudit et vivant qu'il lui consacre, M. Fortunat Strowski découvre que cette direction rendait ceux qui la suivaient inaptes à la vie extérieure, et il cite à l'appui l'aventure de ce petit duc de Bourgogne, élevé par Fénelon d'après les mêmes principes et incapable, à la tête d'une armée, de songer à autre chose qu'à surveiller et préserver sa piété. Quelle commisération, au contraire, ce malheureux prince eût excitée chez notre saint, et comme François de Sales eût bientôt fait de le reprendre et redresser ! Nous avons vu qu'il place toujours en premier lieu les devoirs d'état : quand il meurt, Mme de Chantal, son héritière d'âme, *continue ce qu'elle a à faire.* La plus grande douleur ne doit nous ôter ni la possession de nous-même ni l'activité. A plus forte raison les autres dérangements de l'esprit ni même les exercices religieux.

Saint François de Sales est à égale distance des Jansénistes et des Molinistes. Il a — chose infiniment précieuse et rare — l'équilibre moral. Loin de négliger la réalité des actes pour leur intention, il assimile intention et réalité au composé humain — âme et corps — qui ne peut se dissoudre dans la vie. Dans son *Enquête aux pays du Levant*, M. Maurice

Barrès, qui a toujours eu du goût pour la marmite où les sorcières broient leurs philtres et cuisinent leurs sortilèges, se complaît à étudier la doctrine occulte des Ismaëliens et du Vieux de la Montagne. « Il faut être avec Dieu par le cœur, proclame cette doctrine venue d'Hassan et dite de *la rénovation*, e avoir son âme toujours tournée vers la Divinité : c'est la véritable prière. Il faut obéir au Grand Maître. Quant aux règles, aux lois aux coutumes, elles n'existent plus... Le péché, je le supprime... » Sciences secrètes qui sortent de la Perse et de Manès. Comme toutes les religions, celle-ci vient d'Asie, d'où elle a passé dans le monde occidental. Édulcorée et compliquée, elle deviendra le quiétisme de Mme Guyon. Mais aucune trace ne s'en peut découvrir chez un saint François de Sales.

De même on aperçoit très bien ce qui, dans l'avenir, le séparera de Port-Royal, même du Port-Royal du grand Arnauld traduisant Jansénius dans le *Discours sur la réformation de l'homme intérieur* : « Vous trouverez, dit Arnauld, en abrégé dans l'amour divin tout ce que les passions cherchent et empruntent des créatures viles et périssables. Car elles ne cherchent que la grandeur, la connaissance et le plaisir. Et y a-t-il rien de si grand et de si sublime que cet amour par lequel l'âme, en dissipant les ténèbres des choses créées,

s'élève dans cette lumière si pure et si calme de l'éternité et, en se soumettant à celui seul qui est le principe de la grandeur et de la gloire, regarde toutes les choses du monde avec mépris, les considère comme étant au-dessous d'elle et les croit indignes de posséder ses affections? » Le ton, déjà, est tout autre: mépris hautain, proclamation de l'indignité de toutes les affections terrestres. L'orgueil est là, qui guette l'esprit purifié des passions humaines. Saint François de Sales garde son cœur de chair et c'est notre cœur de chair qu'il nous invite à offrir à Dieu. Dans la perfection qu'il poursuit, il respecte ensemble et la raison régulatrice de saint Thomas et cette sensibilité qui donne de la couleur et du mouvement à nos actions.

*
* *

...De la colline de la Puyat, au-dessus du château de Nemours, sur un contrefort du Semnoz, où s'élève, au-dessus d'Annecy, le monastère de la Visitation, le regard découvre l'un des plus beaux paysages du monde : l'eau bleue d'un lac aux rives sinueuses et fleuries, des vignes en terrasse et des cultures, plus haut des pâturages et, pour fermer l'horizon, une dentelle de montagnes arides dont la lumière du couchant ne se peut

détacher le soir qu'avec peine. Là reposent, dans la crypte, les restes mortels de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal ; elle, à droite de l'autel, vêtue de noir, dans ce costume religieux que le deuil des veuves inspira, tenant en mains le livre, le chapelet et le crucifix ; lui, à gauche, blanc et or dans ses ornements épiscopaux. Ils sont environnés de douceur et d'âpreté. Mais la douceur domine.

Que de fois je suis venu là, et spécialement dans cette saison d'automne qui fait de la Savoie un bouquet merveilleux ! Le lac frissonne aux premiers froids et son bleu pâle se mue en un vert d'aigue-marine. Les platanes de l'allée du Pâquier joignent comme un fleuve d'or la ville à la baie d'Albigny dont la masse d'arbres s'épanouit en gerbe dorée. Une buée vaporeuse, blonde et mauve, recouvre, comme une écharpe transparente, les flancs des montagnes rocheuses et boisées dont le faîte, parfois, est déjà couronné de la blancheur des premières neiges. La nature chante, mais plus près la colline de la Visitation semble prier.

Que de fois, là, j'ai songé à invoquer saint François de Sales sur le bon usage de la vie, avec l'arrière-pensée de voir une flamme miraculeuse sortir de son cœur pareil au buisson ardent ! Si je savais et si j'osais inventer une prière — mais cette audace et

cette science ne sont-elles pas interdites aux profanes? — ne lui aurais-je pas adressé celle-ci :

Vous qui sûtes composer votre vie extérieure et intérieure avec exactitude et ardeur ensemble, donnez-nous l'activité qui ne laisse aucun instant sans un juste emploi, la clairvoyance qui illumine cet emploi, la volonté qui le poursuit, l'élan qui le vivifie, et faites-nous découvrir, sous le changement et la mobilité de notre nature, notre véritable personnalité et notre divin but.

Vous qui redoutiez par-dessus tout l'indifférence, la tiédeur, la tristesse, donnez-nous l'amitié joyeuse des choses ordinaires qui composent pour une bonne part la trame de nos jours et dont nous sommes habituellement trop vite fatigués ou trop tôt dégoûtés.

Vous qui vous penchiez avec tant de miséricorde sur les petites misères de vos innombrables correspondantes et écoutiez avec patience leurs plaintes menues, relevez de leurs scrupules et de leurs soucis toutes ces pauvres femmes indécises, débiles, délicates et nerveuses qui se tracassent tout le long d'une existence rendue plus pénible aujourd'hui par les difficultés économiques, et ne pourriez-vous, sans inconvénient, prendre sur l'excès de leur conscience pour en communiquer une part à tous ces hommes rudes et incivils qui vaquent

sans réfléchir à leurs instincts comme à une occupation journalière?

Vous qui avez deviné le suprême attrait de l'amour, adoucissez de tendresse ceux qui sont unis par les liens du mariage et dites-leur que cette tendresse, menacée par l'habitude, ne se garde qu'au prix d'une surveillance minutieuse et d'un accroissement journalier.

Vous qui avez deviné notre faiblesse et notre dévorant désir, délivrez de leurs chaînes, lourdes ou légères, ceux et celles qui se sont égarés hors de la route royale et droite ouverte à nos passions, et que par votre enseignement sans brutalité ils acceptent la douleur des séparations qui purifie et virilise.

Vous qui fûtes le grand consolateur des âmes et qui, semblable au Cyrénéen, ne pouviez voir une croix sans aider à la porter, rendez aux pauvres veuves, et aux veufs plus désemparés encore, rendez aux pères et aux mères privés de leurs enfants leur solitude habitable et qu'ils trouvent en elle, pour leur tenir compagnie, la présence du souvenir et la confiance dans les jours qui leur restent à vivre.

Vous dont la vie fut un acte de foi et d'adoration, donnez-nous, comme le pain quotidien offert à notre faim charnelle, le goût du Dieu vivant plus clairement représenté aux limites de notre vue par le Christ chargé de toute notre humanité...

Vous, le calme, guidez-nous dans cet usage

élicieux *du monde qui peut si vite devenir* riminel, *préservez-nous des voluptueuses in-uiétudes et des vaines curiosités de l'esprit.*

Vous, le pacifique, ouvrez à la paix les ortes de la cité, de la maison, de notre cœur...

Et de cette colline je ne suis jamais redes-endu sans avoir respiré dans la fraîcheur de 'air et la douceur de l'heure cette paix qu'il répandue tout le long de sa vie et que ré-and encore, comme un vase précieux et enché, sa doctrine d'amour...

Septembre 1907-Juin 1923.

TABLE

Pages.

LIVRE III

SAINT FRANÇOIS DE SALES ET LES FEMMES DU MONDE

LIVRE IV

SAINT FRANÇOIS DE SALES ET LA VIE INTÉRIEURE
